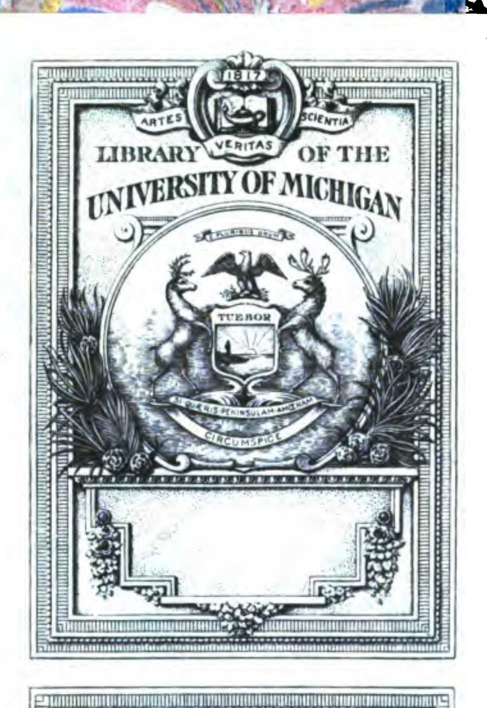
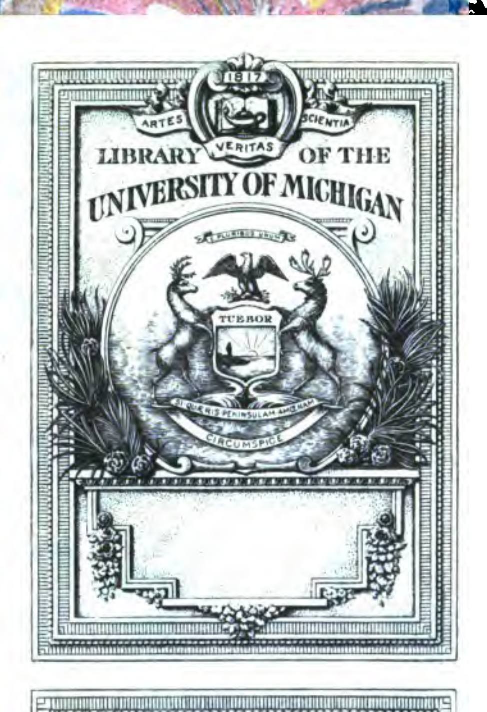

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



THÉATRE
ET
ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD, François Charles

TOME II.

OPERA-COMIQUES, avec des Airs notés.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

POUR CE SECOND VOLUME.

LES DEUX SUIVANTES,

OPERA-COMIQUE EN TROIS ACTES;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire S. Laurent en 1730.

ACTEURS.

LUCINDE.

FLAVIE, *Fille de Lucinde.*

AGATHINE, *Sœur de Flavie.*

LE VICOMTE, *Oncle de Flavie.*

LÉANDRE, *Amant de Flavie.*

LISETTE, *Suivante de Flavie.*

ZERBIN, *Valet de Lucinde.*

ORGON, *Pere de Léandre.*

TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

UN Maître DE MUSIQUE, } *& leurs*
UN Maître DE BALLET, } *suites.*



LES DEUX SUIVANTES,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

ONSULTONS-NOUS un peu ; la commiſſion dont Léandre m'a chargée, me paroît délicate.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Au bal il voit ma maitreſſe,
De ſes traits il eſt charmé ;

FLAVIE.

Qu'as-tu donc rêvé ?

LISETTE.

Qu'on vous alloit marier.

FLAVIE.

Moi ! à qui ?

LISETTE.

A un richard, un gros Financier. Vous ſecouez la tête ; vous aimeriez mieux un Officier, n'eſt-ce pas ?

FLAVIE.

Aurois-je tort ?

Air : *Menuet d'Opera.*

Un Plumet
Semble fait
Pour cauſer un bonheur parfait.
Dans ſes ſoupirs,
Il mêle toujours les plaiſirs.
Point de langueurs,
Jamais de douleurs,
Ni de pleurs.
Toujours actif,
Toujours attentif,
Toujours vif ;
Il eſt galant,
Amuſant,
Complaiſant ;

Ses discours
Sont toujours
Le joli jargon des Amours.

LISETTE.

Voilà un portrait d'après nature.

FLAVIE.

Gageons que le Masque qui me parla hier au bal, est du nombre.

Air : Taladerire.

Je ne puis m'empêcher de rire,
Lorsque je pense à cet amant :
Comme il me contoit son martyre !
Et qu'il me disoit galamment :
Je veux mourir sous votre empire !
Taladeri, taladerire.

LISETTE.

C'est donc là ce qui vous met de si bonne humeur. Est-ce que vous avez fait attention à ses discours ?

FLAVIE.

Pas autrement.

LISETTE.

Vous avez bien fait.

FLAVIE.

Pourquoi cela ?

LISETTE.

Bon !

Air : *Menuet.*

C'eſt un volage ;
N'y penſez plus,
Ah ! quel abus !
C'eſt un volage,
N'y penſez plus.
Cet amant coquet,
Au premier objet,
Inceſſamment
S'engage.
Tout ce qu'il voyoit,
Hier recevoit
Son hommage.
C'eſt un volage, &c.

FLAVIE.

Il me ſemble que tu l'accuſes un peu légerement.

LISETTE.

Point du tout. Vous n'avez donc point remarqué qu'il en contoit à toutes les Dames du bal ?

FLAVIE.

Je n'ai pas vû cela ; & cependant je n'ai pas ceſſé de l'examiner. Voilà trois fois de ſuite qu'il y vient ; je ne me ſuis jamais apperçue qu'il en ait voulu à d'autres qu'à moi.

LISETTE.

Vous n'avez pas cessé de l'examiner ; cela dit quélque chose. Eh ! bien : je suppose qu'il vous aime, quel fonds peut-on faire sur lui ? C'est un inconnu qui n'est ici que depuis huit jours ; il m'a dit lui-même qu'il n'aimoit qu'à voyager, & que depuis trois ans il n'avoit point vû son pere.

Air : *Je m'approche vainement.*

On doit faire peu de cas
D'un amant semblable.

FLAVIE.

Ces raisons n'empêchent pas
Qu'il ne soit aimable. (*bis.*)

LISETTE.

Air : *Robin, turelure.*

Un langage si flatteur
Est pour lui d'un bon augure ;
Je gage qu'à votre cœur,
Turelure,
Il a fait une blessure,
Robin, turelure, lure.

FLAVIE.

Air : *Je ne suis pas si Diable.*

Je ne suis pas si folle
Que de m'abandonner
A quelqu'ardeur frivole ;

Qu'on puisse condamner ;
Je dépends d'une mere
Dont je suivrai les loix ;
Et je ne veux rien faire
Que par son choix.

LISETTE.

Paix, paix ; je l'apperçois qui vient.

SCENE III.

LUCINDE, FLAVIE, LISETTE.

LUCINDE.

VOus voilà bien en conversation ! Puis-je en sçavoir le sujet ?

FLAVIE.

Lisette me conte un rêve qu'elle a fait cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame, j'ai rêvé.

Air : *Nostradamus*.

Que vous allez avoir un gendre,
Et qu'avant la fin de ce jour
L'Hymen & le Dieu de l'Amour,
Pour vous le choisir, vont s'entendre.

LUCINDE.

On a vu des songes souvent
Confirmés par l'évenement.

LISETTE.

Vous riez, Madame ! Ce ſourire me fait ſoupçonner qu'il y a ici quelque choſe de caché. Ah ! ma petite maitreſſe, de grace, faites nous en part. (*A Flavie.*) Parlez donc, vous.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous en prie, contentez Liſette.

LUCINDE.

Je ne puis rien vous refuſer.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

La nouvelle eſt trop agréable,
Pour vous la taire plus longtems ;
Bientôt par un lien durable,
L'Hymen rendra vos vœux contens.

Votre mariage eſt conclu.

LISETTE.

Mademoiſelle, entendez-vous ? Avec qui, Madame ?

LUCINDE.

Avec un Gentilhomme qui aime Flavie tendrement, & qui eſt en ſituation de la rendre heureuſe. Vous l'avez vû ici il y a un mois.

LISETTE.

Quoi ! Madame ; c'eſt-là l'époux que vous deſtinez à Mademoiſelle !

Air : *Lere, la.*

Son âge contre lui prévient ;
Cet homme, autant qu'il m'en souvient,
A l'air d'être sexagenaire,
Lere, la, lere, lan, lere,
Lere, la, lere, lan, la.

LUCINDE.

Tu ne t'en souviens pas, apparemment. Suivez-moi, ma fille ; j'attends un marchand d'étoffes ; vous verrez celles qui sont de votre goût.

SCENE IV.

LISETTE.

LA pauvre enfant ! la voilà bien partagée ! Cela me pique, je veux servir Léandre.

Air : *C'est ce qui nous enrhume.*

Ne vous flattez pas, vieillard amoureux,
De pouvoir un jour contenter les feux
Qu'en vous Flavie allume.
D'hymen vous voulez former les doux nœuds ;
C'est ce qui vous enrhume.

Que je serois charmée si Léandre à présent... ! Bon : le voici.



SCENE V.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

EH ! bien, ma chere Liſette?

Air : *Margot, ſur la brune.*

As-tu vû Flavie ?
Parle-moi, je te prie ;
As-tu vû Flavie ?
Tire-moi d'embarras :
Que dit la Belle,
Que penſe-t-elle
D'un cœur fidele,
Que ſes appas
Sçauront fixer juſqu'au trépas ?

Tu ne me dis rien. D'où vient ce ſilence ?
Ah ! je ne vois que trop ce qu'il m'annonce.

LISETTE.

Que vous êtes vif ! Donnez-vous un peu de patience. Je viens de voir la mere & la fille.

LÉANDRE.

Qu'as-tu ſçu de Flavie ?

LISETTE.

Eh ! mais, du bien & du mal.

Air : *Rien n'est si beau.*

J'ai découvert avec adresse,
Qu'hier au bal votre maitresse
Prit plaisir à votre entretien ;
Voilà le bien.
Mais j'ai sçu que son cœur sévere
Veut s'en rapporter à sa mere,
Pour former le nœud conjugal ;
Voilà le mal.

LÉANDRE.

Et la mere, que t'a-t-elle dit ?

LISETTE.

Du mal & du bien.

Même Air.

J'ai sçu par elle que Flavie,
Dans quelques jours doit être unie
Avec un fortuné rival ;
Voilà le mal.
Mais le mari qu'on lui destine
Est dans un âge qui décline,
Et peu propre à ce doux lien ;
Voilà le bien.

LÉANDRE.

Quoi ! Flavie doit être incessamment mariée ! Ciel ! que me dis-tu ?

LISETTE.

Rien qui doive vous désesperer. Vous êtes jeune, riche, amoureux.

Air : *Si jamais j'ai le cœur tendre.*

L'argent, l'amour, la jeunesse,
Avec un peu d'entregent,
Toujours près d'une maitresse
Font réussir un amant.
Que l'espoir en vous renaisse :
Rien ne peut vaincre l'argent,
L'amour & la jeunesse.

LÉANDRE.

Ah ! Lisette, c'est peu que tout cela sans ton secours ; ne me le refuse pas, je t'en conjure.

Air : *Son petit cœur de quinze ans.*

Tu peux tout attendre de moi.
Que ne ferai-je point pour toi,
Si, par tes soins & tes talens,
Quelque jour je puis être
Maître
De mon petit cœur de quinze ans?

Protege ma passion.

LISETTE.

Air : *Pour le mariage, bon.*

Comptez sur mon ministere ;
Mais c'est sous condition
Que je ferai votre affaire,
Pour le mariage,
Bon;
Pour le badinage,
Non.

L'intérêt ne me domine pas assez pour trahir Flavie : je vous le répete encore ;

Air : *Tes beaux yeux.*

Si l'humeur inconstante
Conduit ici vos pas,
Je suis votre servante,
Je ne m'en mêle pas.

LÉANDRE.

Non, non, mon cœur fidele
Veut que le nœud d'époux
M'enchaîne avec la Belle.

LISETTE.

Je vais agir pour vous.

Çà, consultons-nous avant toutes choses. Il est bon de vous donner une idée des personnes à qui vous avez affaire.

LÉANDRE.

De quel caractere est Lucinde ?

LISETTE.

C'est une femme qui, comme bien d'autres, veut se défaire d'une fille qui commence à lui porter ombrage.

Air : *Je ne sçais ce qu'il veut faire.*

Elle a pour frere un Vicomte,
Grand faiseur de complimens ;
De toute part il en conte,
Et c'est un de ces amans

A flamme vagabonde,
Qui court partout le monde.

LÉANDRE.

Crois-tu qu'il ne nuira point à nos projets?

LISETTE.

Loin de s'oppoſer au plaiſir, il nous en propoſe ſouvent. Il nous donne tous les jours des fêtes.

LÉANDRE.

Elles pourront nous être utiles; & le prétendu?

LISETTE.

Madame ne m'a point dit ſon nom; je ſçais ſeulement que c'eſt un Gentilhomme riche, & ſur le retour. Il n'eſt point ici & ne viendra que dans quelque tems. Voyons à arranger nos meſures. Que voulez-vous que je faſſe pour vous?

LÉANDRE.

Air: *Menuet de Grandval.*

Que d'entretenir ma maitreſſe
Tu me procures la douceur;
Que je puiſſe, par ton adreſſe,
L'aſſurer de ma vive ardeur.

LISETTE.

C'eſt à quoi je rêve: mais la circonſtance

de ſon prochain mariage y met une difficulté qui m'embarraſſe ; car d'aller de but en blanc lui déclarer votre amour, cela pourroit la révolter. Il faut du ménagement ; voyons, penſons chacun de notre côté.

LÉANDRE.

Je le tiens, je le tiens.

LISETTE.

Victoire, victoire.

LÉANDRE.

Tu m'as fais oublier un moyen que j'avois trouvé.

LISETTE.

Vous m'avez fait perdre la meilleure idée du monde. Laiſſez-moi.

LÉANDRE.

Air : *Tout vous adore.*

Dans ce beſoin j'implore ton ſecours ;
Tu me le dois, puiſſant Dieu des Amours.
C'eſt ton ouvrage,
C'eſt ton image,
Que la Beauté
Dont je ſuis enchanté.

LISETTE.

J'y ſuis, j'y ſuis. C'eſt bien aux hommes, ma foi, à nous le diſputer pour l'invention.

Air : *La ferrure.*

Vive notre imaginative
Pour le myftere de l'Amour ;
Quand un cas important arrive,
Jamais elle ne refte court.

Allons, voyons comment vous vous tirerez du projet que je médite.

Air : *Entre l'amour & la raifon.*

Faites devant moi quelques pas :
Haut le menton, baiffez les bras.
Compofez bien votre vifage,
Prenez un modefte maintien ;
Baiffez les yeux : cela va bien ;
Il ne m'en faut pas d'avantage.

LÉANDRE.

Je n'entends rien à ce difcours.

LISETTE.

On vient ; cachez-vous dans ce cabinet.

SCENE VI.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

C'Est Lucinde. Elle arrive à propos pour l'exécution de mon projet. Affectons un air rêveur.

LUCINDE.

Il me ſemble que j'ai vû un homme avec vous, il n'y a qu'un moment.

LISETTE.

Avec moi, Madame ? C'eſt une perſonne qui m'apporte des nouvelles de mon pays.

LUCINDE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

Vous rêvez, vous êtes diſtraite :
Qui cauſe en vous ce changement ?
Parlez, expliquez-vous, Liſette.

LISETTE.

Non, ce n'eſt point ſans fondement.
Jamais je ne fus inquiette
Pour un ſujet plus important.

Vous avez toujours eu des bontés pour moi, Madame ; elles m'autoriſent à vous demander aujourd'hui votre conſeil dans une affaire de la derniere conſéquence.

LUCINDE.

De quoi s'agit-il.

LISETTE.

Air : *Par bonheur.*

Par bonheur ou par malheur ;
On veut engager mon cœur ;
D'hymen on m'offre la chaîne ;
Et pour prendre mon parti,

On me donne une ſemaine
Dans la lettre que voici.

Air : *Vaudeville du Port à l'Anglois.*

Pour moi l'hymen eſt-il bon ?

LUCINDE.

Oui, non ;
C'eſt ſelon.

LISETTE.

Les ſoins fâcheux ſont le partage
De ceux que l'on voit en ménage ;
Ils ſont ſouvent dans l'embarras.

LUCINDE.

Ne vous mariez pas.

LISETTE.

Oui : mais celui qu'on me deſtine,
A de quoi fonder la cuiſine ;
Et de plus c'eſt un gros garçon.

LUCINDE.

Eh ! mariez-vous donc.

LISETTE.

Me marier, quitter une maîtreſſe aimable pour un mari dont l'humeur ne me conviendra peut-être pas ! Non, je ne puis m'y réſoudre.

LUCINDE.

Ma chere enfant, je te tiendrai compte de ce ſacrifice.

LISETTE.

Mais,

Air : *Le jardinage.*

Dans mon pays il me reste
Quelque bien qu'on me conteste ;
Jamais je n'en aurois rien.
Pour conduire cette affaire,
Un époux m'est nécessaire :
Un peu d'aide fait grand bien.

LUCINDE.

Il est vrai que les hommes entendent mieux cela que nous.

LISETTE.

Vous le sçavez bien, Madame.

Air : *Quand un femme.*

Quand une femme est sans mari, (*bis.*)
Tout comme il veut, un ennemi
La mene & la balotte ;
C'est un arbrisseau sans appui,
Un vaisseau sans pilote.

LUCINDE.

Allons, allons ; il faut te marier. Je serois fâchée que ton zele pour moi te fît manquer un établissement qui peut t'être avantageux. As-tu fait réponse ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Qu'as-tu mandé ?

LISETTE.

Comme je prévoyois bien le conseil que vous venez de me donner, j'ai fait réponse que je le voulois bien.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle une fille de précaution. Je suis cependant fâchée que tu nous quitte à la veille du mariage de ma fille; cela te vaudroit quelque présent. Est-ce que tu ne peux pas rester encore quelques jours avec nous?

LISETTE.

C'est bien mon dessein, Madame; je ne vous quitterai point que vous n'ayez une femme de chambre, & qu'elle ne soit au fait de la maison.

LUCINDE.

Air : J'apporte une plume.

En sçais-tu quelqu'une?
Adresse-la nous.

LISETTE.

Oui, j'en connois une,
Faite exprès pour vous.
Elle est jeune, grande, forte:
De plus, sur ma foi,
Pour l'adresse, elle l'emporte
De beaucoup sur moi.

Vous la pouvez prendre en toute sureté.

LUCINDE.

Tu la connois donc assez pour m'en répondre?

LISETTE.

Elle est de mon pays : nous sommes parentes ; c'est ma cousine à la mode de Bretagne.

LUCINDE.

Tant mieux.

LISETTE.

Elle a de la politesse & de l'intelligence. Je ne crains qu'une chose.

LUCINDE.

Quoi ?

LISETTE.

Air : *De Tancrede.*

Trop d'épaisseur en sa figure
Peut-être vous rebutera ;
Elle n'en est pas, pour cela,
Moins vive dans son allure.

LUCINDE.

Il ne faut pas toujours juger par l'extérieur.

LISETTE.

Je me flatte que vous serez contente de ma cousine.

Air :

Air : *Quand elle cout.*

C'eſt une fille douce & ſage,
Que l'on peut employer à tout ;
Pour veiller aux ſoins du ménage,
Avant l'aurore, elle eſt debout.
Les plaiſirs n'ont rien qui la tente :
Quand elle cout, (3 *fois.*)
Elle eſt contente.

LUCINDE.

Fais-lui dire de venir, je ſerai ici dans un moment.

LISETTE.

Voilà l'affaire en train, & je commence à eſpérer.

SCENE VII.

LISETTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MA couſine, je ſuis votre ſervante.

LISETTE.

Je ſuis la votre de tout mon cœur ; vous nous avez entendues ; vous ſçavez à quoi je vous deſtine.

LÉANDRE.

Oui, ma belle parente ; je ſçais

Air : *Le jus d'Octobre.*

Que, sous la charmante Lisette,
Je vais faire, en cette maison,
Mon noviciat de toilette,
Et m'instruire à mettre un ponpon.

LISETTE.

Avouez que les femmes ont de la ressource là.

LÉANDRE.

Les hommes aussi quelquefois.

LISETTE.

Oh ! çà, vous sçavez tout le bien que j'ai dit de vous. Il est question d'achever ce que j'ai commencé.

LÉANDRE.

Tu m'as un peu trop vanté ; je crains de ne pas répondre à l'idée que tu as donnée de mes talens.

Air : *N'aurai-je jamais un amant ?*

Comment veux-tu, de bonne foi,
Que je puisse, moi,
Connoître aussi bien que toi,
Ce qui concerne ton emploi ;
Frisure en marron,
Frisure en bichon,
Frisure en mouton,
Mantille à dentelle,
Fleurs, aigrettes, moulinets,
Cabochons, mitons, bilboquets,

En un mot toute la ſequelle
Des colifichets
Faits
Pour orner vos attraits ?

LISETTE.

Ne vous embarraſſez de rien ; je reſterai pour vous apprendre, & indépendamment de cela,

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Du petit Cupidon
La leçon
Vous rendra tout facile ;
C'eſt un Maître qui met
Vîte au fait,
L'amant le moins habile.

LÉANDRE.

Air : *L'Amour eſt un voleur.*

Pour chercher ce qu'il faut,
Je ſors, belle Liſette :
Sous l'habit de ſoubrette
Tu me verras bientôt.

LISETTE.

Allez, & ſoyez preſte :
A mes avis conformez-vous ;
Et zeſte, zeſte,
Le Dieu dont vous ſentez les coups
Fera le reſte.

St, ſt, j'oubliois un point important.

LÉANDRE.

Quoi donc ?

LISETTE.

Flavie vous a-t-elle vû ? Vous êtes-vous démasqué en lui parlant ?

LÉANDRE.

Une fois, à ce que je crois; mais cela ne suffit pas pour être reconnu. Après tout, quand je serois découvert,

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ses charmes seroient mon excuse.
Une Belle, facilement,
Pardonne une innocente ruse,
Qu'Amour inspire à son amant.

Jusqu'au revoir.

LISETTE.

Ne tardez pas. Je suis impatiente de le voir dans cet équipage. Voici ma jeune Maitresse ; elle n'a pas l'air tranquille.

SCENE VIII.

LISETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

MA mere vient de nous dire que tu veux nous quitter. Quoi ! Lisette, tu m'abandonnerois !

LISETTE.

Hélas ! j'en suis au désespoir ; je vous chéris, je vous regrette ; mais je trouve un établissement ; j'ai promis, c'est une affaire conclue.

FLAVIE.

Tu m'annonces cela d'un air bien indifférent ! Que je suis malheureuse, hélas !

LISETTE.

Votre très-humble servante auroit-elle le bonheur de causer ce soupir ? Oh ! non ; elle n'y a qu'une petite part ; & si je ne me trompe, il y a un heureux mortel dans ce monde.

FLAVIE.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Lisette, est-ce là le discours
D'une fidelle amie ?
Tu me reproches des amours
Que mon cœur sacrifie,
Et tu me rappelles toujours
Ce qu'il faut que j'oublie.

LISETTE.

Je ne sçais pas, Mademoiselle, ce que vous entendez : je parle de l'heureux amant à qui vous êtes promise ; car pour celui du bal,

Air : *Vous n'y pensez plus.*

En depit de la sympathie,
Jecrois votre ardeur amortie.

Ses soupirs seront superflus.
Vous n'y pensez plus, Flavie,
Non, non, non, vous n'y pensez plus.

FLAVIE.

Que ne le puis-je ? Je serois moins à plaindre. Juge de ma situation.

Air : *Cruelle Bergere.*

De moi l'on dispose,
Sans me consulter ;
Ce qu'on me propose ;
Je dois l'accepter.
D'une ardeur secrette ;
Je brule à regret,
Et je perds Lisette ;
Qui sçait mon secret.

LISETTE.

Air : *Ne vous chagrinez pas.*

N'ayez point de douleur,
Si Lisette vous quitte.
Vos pleurs font trop d'honneur
A mon foible mérite.
Un autre me remplacera,
Qui bientôt vous consolera.

FLAVIE.

Je ne suis point changeante ; j'ai toutes les peines du monde à me faire aux visages nouveaux.

LISETTE.

Vous vous ferez bien vîte à celui-ci.

FLAVIE.

J'en doute.

LISETTE.

J'en ſuis ſure ; c'eſt une perſonne qui vous tiendra bonne compagnie.

Air : *La fileuſe.*

Tous les jours dans cet aſyle
Vous la verrez ſe fixer.
Elle n'ira point en ville
Perdre ſon tems à cauſer.
Pourvu qu'elle file, file,
C'eſt aſſez pour l'amuſer.

Rien n'eſt plus aimable que ſon enjouement.

Air : *Je n'en ferai que rire.*

Elle eſt d'un entretien flatteur,
Conte toujours quelque douceur.
Si vous la laiſſez dire,
Dans l'excès de ſa belle humeur,
Qu'elle vous fera rire !

LISETTE.

J'entends quelqu'un ; c'eſt mon oncle.



SCENE IX.

FLAVIE, LE VICOMTE, LISETTE.

LE VICOMTE.

Refrain.

BANNISSONS, banniſſons la mélancolie.

Je vous annonce, ma niece, que vous aurez les Chanteurs, & les Danſeurs que je vous ai promis. Comme elle prend cela froidement!

LISETTE.

Mademoiſelle a une petite inquiétude. Vous ſçavez qu'on la marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en chagriner.

LISETTE.

Monſieur a raiſon.

Refrain.

Trémouſſez-vous, & allons, gai;
La Jeuneſſe
Doit ſans ceſſe
Folâtrer, comme au mois de Mai.

LE VICOMTE.

Tu es bien gaie, toi!

LISETTE.

C'est que je me marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en réjouir. Sois moins triste, Flavie. Lisette, moins de gaité. Ma niéce, tu auras un époux de condition.

FLAVIE.

On le dit ainsi.

LE VICOMTE.

Console-toi ; ces maris-là sont adorables.

Air : *Dans le bel âge.*

La complaisance
Loge dans leur maison ;
La confiance
En bannit les soupçons.
Ils ont un bon esprit qui les rend indulgens.
Douceur & politesse
Sont toujours chez les gens
De cette espece.

LISETTE.

Je vous entends, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pour toi ; ton état se fixe à la bourgeoisie.

LISETTE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Air : *Tant qu'un amant dépensera.*

Ton mari toujours grondera,
Sans cesse de quelque artifice
Te soupçonnera.
Brusque, jaloux & *cætera*,
A chaque moment, son caprice
Te contredira.

LISETTE.

Bon ! bon ! voilà de beaux contes !

FLAVIE.

Mon oncle veut se réjouir.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre servante.

LE VICOMTE.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Voir si la personne qui doit entrer ici à ma place est arrivée.

LE VICOMTE.

Tu nous quittes donc sérieusement ?

LISETTE.

Très sérieusement.

LE VICOMTE.

Air : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Connois mieux ton avantage :
Non, tu n'as pas de raison.
Faite à notre badinage,

Tu vis ici ſans façon.
N'as-tu pas pour ton partage
Un bon ami dans la maiſon ?
Eh ! pourquoi donc
Veux-tu te mettre en ménage ?

LISETTE.

J'ai mes raiſons pour cela.

LE VICOMTE.

Fais toujours en ſorte que celle qui te remplacera me convienne.

LISETTE.

Je n'ai garde d'y manquer, vraiment !

SCENE X.

LE VICOMTE, FLAVIE.

LE VICOMTE.

ALLONS donc, ma niéce ; quittez ce férieux. Votre ſœur Agathine eſt plus raiſonnable que vous. Elle voudroit bien être à votre place.

FLAVIE.

Elle eſt trop jeune pour connoître le danger.

LE VICOMTE.

Air : *Qu'importe ?*

Eſt-ce à cauſe que ton mari
N'eſt pas dans cet âge fleuri ?

S'il n'est plus dans ses beaux jours,
Qu'importe, qu'importe ?
Fille sage choisit toujours
Un époux de la sorte.

Air : *Tout cela m'est indifferent.*

D'un mari pris dans l'âge mûr,
Bien plus que d'un jeune, on est sûr :
L'un change à tout moment de flamme :
Si l'autre court, c'est grand hazard.
L'un est tout entier à sa femme,
Et de l'autre on n'a pas le quart.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, LUCINDE.

LUCINDE.

QU'EST-CE que vous lui dites là, mon frere ?

LE VICOMTE.

De bonnes choses sur le mariage ; elle est triste, je vais chercher de quoi l'égayer.

LUCINDE.

Attendez un moment : Lisette doit nous amener une femme de chambre ; vous la verrez.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, LISETTE, LÉANDRE.

LISETTE.

Air : *J'étois perdue.*

MA parente qui veut entrer
A votre ſervice,
Peut-elle à préſent ſe montrer ?

LUCINDE.

Oui.

LISETTE.

Approchez, Clarice.
Vous tremblez ! vîte, avancez ;
Ne ſoyez point émue.

LUCINDE.

Son air me revient aſſez.

LE VICOMTE.

Elle eſt dodue.

LUCINDE.

Votre couſine nous a dit beaucoup de bien de vous.

LÉANDRE.

Je lui ſuis bien obligée, Madame ; je n'oublierai de ma vie ce qu'elle fait aujourd'hui pour moi.

Air : *Entre l'Amour & la Raison.*

Ses bons soins, dans ce jour heureux,
Viennent de couronner mes vœux.
J'obtiens ce que mon cœur désire ;
Il n'est point de bonheur plus doux
Que l'avantage d'être à vous,
Et de vivre sous votre empire.

LUCINDE.

Nous ferons affaire ensemble, à ce que je vois.

LE VICOMTE.

Elle est, parbleu, gentille.

Air : *La bredondon.*

La peau douillette,
L'œil vif & fripon,
Face rondelette,
Taille grassouillette ;
Le joli menton !
La bredondaine,
L'aimable chignon !
La bredondon.

LUCINDE.

Ne voilà-t-il pas mon frere avec ses contes? Il badine toujours.

LE VICOMTE.

Non, morbleu, je ne badine pas : vous ne pouvez mieux faire que de la prendre.

Air : *Eh ! dru, dru, dru.*

Si vous agissiez autrement,
Ce seroit grand dommage ;
A son air, on juge aisément
Qu'elle est bonne en ménage.
Eh ! dru, dru, dru,
Jamais je n'en ai vû
Qui promît davantage.

LUCINDE.

Ma fille, qu'en dites vous ? Cela vous regarde autant que moi.

FLAVIE.

Pourvû qu'elle vous convienne, j'en suis contente.

LUCINDE.

Y-a-t-il longtems que vous servez ?

LÉANDRE.

Non Madame, & sans des circonstances particulieres qui sont connues de ma cousine, je n'y serois pas réduite.

LUCINDE.

Je veux bien vous recevoir : mais j'appréhende une chose.

Air : *Ah ! je ne pensois pas vraiment.*

Quand nous vous aurons mise au fait,
Je crains que, par quelque caprice,
Dont tous les jours on voit l'effet,

Vous n'alliez autre part, Clarice,
Faire offre de votre service,
Et j'en aurois quelque regret.

LÉANDRE.

Ne craignez point cette injustice.

LISETTE.

Je suis sa caution : toute sa crainte est qu'on ne lui donne son congé.

LUCINDE.

Air : *Est-il de plus douces odeurs?*

Je ne vous recommande pas
D'avoir de la sagesse :
Surtout point d'amant.

LÉANDRE.

Sur ce cas;
Que votre crainte cesse.

LUCINDE.

Par dessus tout, je vous enjoins
De contenter Flavie.

LISETTE.

Mademoiselle, par ses soins,
Sera très-bien servie.

LÉANDRE.

Quoique je n'aie pas beaucoup d'habitude,

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Mon zele fait mon espoir.
Pour sçavoir,

Il suffit d'aimer son devoir.
En tout vous serez obéie :
Dites un mot, vous me verrez voler ;
Et pour vous, charmante Flavie,
Vos beaux yeux n'ont qu'à parler.

LE VICOMTE.

Comment donc ! voilà du galant !

LISETTE.

Ce n'est rien que cela ; elle en dira bien d'autres.

LE VICOMTE.

Je vois que nous pousserons ensemble les beaux sentimens.

LUCINDE.

Il ne s'agit plus que de faire nos conventions.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Eh ! bien : pour vos gages, Clarice,
Parlez, dites ce qu'il vous faut.

LÉANDRE.

Quand vous aurez vû mon service ;
Vous le priserez ce qu'il vaut.

Quelque condition que vous me fassiez, j'en serai très contente, quand même vous ne me donneriez rien.

Air : *Charivari.*

Je chérirai mon partage ;
Si vous voulez

Adoucir mon esclavage
Par des bontés.
Le gain ne me flatte pas tant
Que l'agrément.

LUCINDE.

Vous en aurez avec nous.

LE VICOMTE.

Je lui en procurerai, moi.

LUCINDE.

Lisette vous dira qu'elle a toujours été compagne de ma fille, plutôt que sa suivante... Voilà sans doute la fête de Monsieur le Vicomte. Lisette, allez mettre votre cousine en possession de son emploi.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! cela se fera après le divertissement : elle y est nécessaire.

LISETTE.

Que ma cousine en soit aussi : je crois qu'elle n'y sera pas inutile ; elle a du goût pour le chant ; c'est encore un de ses talens que j'avois oublié.

DIVERTISSEMENT.

JARDINIERS ET JARDINIERES.

Air : *A la santé de notre hôtesse.*

Amis, célébrons tous la fête
De la Maîtresse de ces lieux ;
Et que chacun de nous s'apprête
A lui renouveller ses vœux.

CHŒUR.

Amis, célébrons tous la fête
De la Maitresse de ces lieux.

✠

Pour l'assurer de notre zele,
Allons lui présenter ces fleurs;
Et pour les rendre dignes d'elle,
Joignons-y l'offre de nos cœurs.

CHŒUR.

Pour l'assurer de notre zele,
Allons lui présenter ces fleurs.

LÉANDRE.

Air.

Dans le jardin de l'Amour,
Regnez, brillez, ô fleur charmante;
Dans le jardin de l'Amour,
Embellissez chaque jour.
Que d'Aquilon l'haleine turbulente
N'altere point votre fraîcheur:
Du parterre soyez l'honneur;
Et qu'en vous voyant chacun chante:
Dans le jardin de l'Amour,
Regnez, brillez, ô fleur charmante;
Dans le jardin de l'Amour,
Embellissez chaque jour.

VAUDEVILLE.

MAÎTRE d'un joli jardinet,
Lucas y fait
Peu d'ouvrage.
Et, quand quelqu'un veut se mêler
D'y travailler,
Il fait rage.
N'a-t-il pas ce butord
Tort,
Quand il nous prive
D'un bien que ce balourd
Lourd
Si mal cultive?

✕

Quand de ses feux un jeune cœur,
D'un ton flatteur,
Vous assure,
Croyez-moi, répondez toujours
A ses discours,
Turelure.
Mettez-vous bien cela
Là,
Jeunes fillettes?
Songez que tout Amant
Ment
Dans ses fleurettes.

✕

Si jamais je ressens le feu
Du petit Dieu
De Cythere,
Ce sera pour un soupirant
Vif & charmant,
D'âge à plaire.
Si quelque vieux galand,
Lent,
A moi s'adresse,
Je réserve au ch'napan,
Pan,
Cette carresse.

✠

Ton petit minois sans défaut
M'a rendu chaud
Comme braise :
Toujours brûlant pour tes appas,
Guillot n'est pas
A son aise.
Je mourrai de souci,
Si
Tu m'es rebelle :
Fais-moi donc, ma Dondon,
Don
D'un cœur fidele.

✠

Mon cœur sensible & délicat
Veut un contrat
Pour se rendre ;
C'est un trompeur que Cupidon ;
Et la raison
Sçut m'apprendre,
Qu'on a de ce vaurien
Rien,
Quand la Bergere
Donne à quelque garçon
Son
Cœur sans Notaire.

✕

Maris, voulez-vous fuir l'affront
Qu'à votre front
On peut faire ?
Au logis ne lésinez point :
C'est-là le point
Néçessaire.
On est pour vous constant ;
Tant
Que rien ne chomme ;
Qui ménage l'argent,
Jean
Bien-tôt se nomme.

✕

Où l'Amour ne regne-t-il pas ?
Tout ici bas
Le courtise ;
Le Ciel même, contre son feu,
N'est pas un lieu
De franchise.
Les Tritons sont ardens,
Dans
L'humide empire ;
Pluton, dans son manoir
Noir,
D'amour soupire.

Le Financier est liberal,
Mais il dit mal
Ce qu'il pense :
Le Robin parle joliment ;
Mais rarement
Il dépense.
Pour nous plaire, un Plumet
Met
Tout en usage :
Mais on trouve souvent
Vent
Dans son langage.



C'est vainement qu'à double clé
L'on a bâclé
Tout passage ;
De Cupidon les traits aigus,
Chez nos Argus,
Font ravage.
Par lui, le plus expert
Perd
Toutes ses peines ;
Et ce petit larron
Rompt
Verroux & pênes.

✕

Paris est un séjour charmant,
Où promptement
L'on s'avance ;
Là, par un manége secret,
Le gain qu'on fait
Est immense ;
On y voit des Commis
Mis
Comme des Princes,
Après être venus
Nuds
De leurs provinces.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, LÉANDRE, *sous le nom de Clarice*, LISETTE.

FLAVIE.



Larice.

LÉANDRE.

Mademoiselle,

FLAVIE.

Regardez moi.

Air : *Ce Pâté qu'on apporte.*

Me trouvez-vous bien mise ?
Parlez avec franchise :
Me trouvez-vous bien mise ?

LÉANDRE.

On ne peut être mieux.
Que votre aspect enchante,
Tente !

Vous effacez l'Aurore.
Flore
N'a jamais, à nos yeux,
Présenté rien de si gracieux.

FLAVIE.

Cela est bien flatteur.

LISETTE.

Mademoiselle, que vous ai-je dit de ma cousine?

FLAVIE.

Vous voyez à peu près mon goût: il ne tiendra qu'à vous de bien faire.

LÉANDRE.

Je crois, Mademoiselle, que je n'aurai pas besoin de beaucoup de leçons. L'art d'ajuster devient bien facile avec vous: tout vous sied.

Air: *Quand le péril est agréable.*

Les roses mêmes refleurissent,
Dès qu'on les voit vous approcher;
Et tout ce qui peut vous toucher,
Vos charmes l'embellissent.

FLAVIE.

Que dites vous là? Je n'ai presque pas dormi de la nuit: j'ai les yeux battus; n'est-ce pas Lisette?

LISETTE.

Il est vrai que vous êtes un peu déran-

gée ; Mademoiselle ne mettra point apparemment de quadrille, ni de postillon ?

FLAVIE.

Non.

LISETTE.

Serrez cela, Clarice.

FLAVIE.

Tantôt, tantôt ; j'ai besoin d'elle un moment. Tenez.

Air : *Les Recors & les Sergens.*

Ajustez-moi ce ponpon,
Ce frison ;
Un peu de poudre là : bon,
Mettez-moi mon solitaire.

LISETTE.

C'est à moi,

LÉANDRE.

C'est à moi,
Qu'appartient ce ministere.

FLAVIE.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Laissez faire, Clarice.

LISETTE.

Demain il sera tems.

FLAVIE.

Ce n'est que l'exercice
Qui donne des talens.

Comment voulez-vous qu'elle apprenne, si vous faites tout ? Je veux qu'elle m'acco-

mode une fois. Attendez ... Ma mere me dit hier que nous devions faire aujourd'hui une visite sérieuse, il faudra que je sois habillée. Lacez-moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, vous me le cederez, s'il vous plaît.

LÉANDRE.

Air : *C'est une affaire*. Noté. Tom. I, *p*. 189.

Laissez-moi faire.

LISETTE.

Je ne le permettrai pas.

LÉANDRE.

Lisette, voudrois-tu me déplaire,
Par ces débats?
Ma chere amie,
Ah! je t'en supplie.

LISETTE.

Ce ton si flatteur
Ne pourra fléchir mon cœur.

LÉANDRE.

C'est me faire injustice.

LISETTE.

Finissez donc, Clarice.

FLAVIE.

J'attends,
Attendrai-je long-tems?

En vérité, Lisette, vous êtes ridicule, & il y a là de l'entêtement.

LISETTE.

J'en conviens : mais j'ai cédé l'autre fois; je veux l'emporter à mon tour.

FLAVIE.

Oh ! bien, pour vous mettre d'accord, je resterai comme je suis.

LÉANDRE.

Vous avez trop de complaisance, Mademoiselle.

LISETTE.

Comment ! il n'y a qu'un jour que cela est ici, & il n'est plus question de moi.

Air : *Ils sont chus dans la riviere.*

De notre Maîtresse
Elle a la faveur ;
Chacun la caresse ;
La comble d'honneur ;
Et déjà, pour l'amour d'elle,
Laire, lon, lan, la,
Le Vicomte est infidele :
Il me laisse là.

Si cela continue, nous ne serons pas long-tems cousins.

FLAVIE.

Qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous nous quittez ? Clarice, sçavez vous si ma mere est levée ?

LÉANDRE.

Oui, Mademoiselle.

FLAVIE.

Je vais lui rendre mes devoirs ; tenez vous ici. Je reviens.

SCENE II.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

LISETTE, sçais-tu bien que je me fâcherai, & que tu ne dois point en agir comme tu fais ?

Air : De Fontainebleau.

Eh ! quoi toujours me retenir !
Ta rigueur me déconcerte ;
Sois plus traitable à l'avenir.

LISETTE.

Votre main est trop alerte,
Gai, gai, gai, comme elle y va !

LÉANDRE.

C'est par tes conseils que j'ai pris l'habit de suivante & au lieu de m'en laisser faire les fonctions paisiblement,

Air : Ah ! voyez donc le drôle.

A tout moment tu m'interromps
Dans le plus beau du rôle.

LISETTE.

Et j'en ai de bonnes raisons.
Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc !
Laissez faire le drôle !

Vous sçavez bien vous-même qu'on ne donne pas le plus fin de l'ouvrage aux apprentifs.

LÉANDRE.

Ton procédé me déplaît.

LISETTE.

Air : *La besogne.*

Loin de murmurer contre moi ;
Vous devez me louer.

LÉANDRE.

Pourquoi !

LISETTE.

Je ménage, par cette adresse,
Ma Maîtresse & votre foiblesse.

LÉANDRE.

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Sois sûre de ma retenue ;
Je ne dois point t'être suspect :
Mon amour soumis au respect
Sçaura se borner à la vue.

LISETTE.

Oui-dà, oui-dà ! qui s'y fieroit,
Je crois qu'il s'en repentiroit.

LÉANDRE.

Point du tout, je t'assure.

LISETTE.

Je sçais comme cela va.

Air : *L'appétit vient en mangeant.*

Des attraits d'une Climene
La vue échauffe un Amant.
Il dérobe à l'inhumaine
Un baiser adroitement;
Ce baiser, pris avec peine,
Le rend encor plus pressant.
L'appétit vient en mangeant.

LÉANDRE.

Je vois bien que je ne gagnerai rien avec toi ; parlons d'autre chose : que pense Flavie de moi ?

Air : *Pan, pan, pan, la poudre prend.*

Sçais-tu si ce charmant Objet
De mon service est satisfait ?
Vois-tu quelqu'ombre d'apparence ?

LISETTE.

Ayez, Monsieur, de l'espérance.
Pan, pan, pan,
L'amorce prend :
Vous avez lieu d'être content.

LÉANDRE.

Elle a donc parlé ?

LISETTE.

Non, mais je l'entendis hier faire votre éloge à Madame.

LÉANDRE.

Que disoit-elle ?

Air : *A cause de son flageolet.*

Clarice vaut son pesant d'or :
Ah ! qu'elle est diligente !

Elle sçait tout, c'est un trésor;
Sa douceur est charmante.
Aussi je l'aime uniquement,
A cause de son beau talent,
Et je veux lui donner mon cœur,
A cause de sa belle humeur.

LÉANDRE.

Seroit-il possible? Que je tembrasse, ma chere Lisette.

LISETTE.

Modérez-vos transports: voici venir l'Infante.

LÉANDRE.

Elle me paroît rêveuse.

LISETTE.

C'est à vous à égayer cette humeur-là; je vous laisse ensemble.

SCENE III.

LÉANDRE, FLAVIE.

LÉANDRE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere Maîtresse? Qui peut causer en vous cette sombre mélancolie? Jeune, belle, aimable comme vous êtes, le chagrin peut-il trouver accès dans votre ame?

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Vos beaux yeux, ces doux conquérans,
Entraînent les suffrages.
Vous touchez les indifférens,
Vous fixez les volages.
On soupire dès qu'on vous voit;
C'est un tribut que l'on vous doit.

FLAVIE.

Ah! Clarice, que les apparences te trompent!

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Quand la fortune riante
Semble m'offrir un vrai bien,
De mon destin peu contente,
Je soupire après le tien.

LÉANDRE.

Je ne sçais pas ce qui fonde
Chez vous un pareil désir;
Je n'ai de bonheur au monde,
Que celui de vous servir.

FLAVIE.

Air : *Quand je suis avec mon Berger.*

Ton sort qui paroît malheureux,
N'est pas si triste que l'on pense;
Je sçais qu'un destin rigoureux
Te réduit à la dépendance;
Mais rien ne te fait violence,
Et du moins, dans ton malheur,
Tu peux disposer de ton cœur.

Tu n'as pas à souffrir la contrainte que j'éprouve aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ce discours me fait croire que l'époux qu'on vous destine n'est pas de votre goût ; auriez vous du penchant pour quelqu'autre ?

Air : *Hélas ! qu'en puis-je faire ?*

Je partage votre douleur ;
Parlez, ouvrez-moi votre cœur ;
Je serai discrette & fidelle ;
Je fais consister mon bonheur
A vous prouver mon zèle.

FLAVIE.

Ma chere Clarice, j'ai une entiere confiance en toi ; & mon cœur me dit que tu l'as mérité : tu as deviné mon secret, n'en abuse pas.

LÉANDRE.

Quoi ! vous aimez ! & depuis quand ?

FLAVIE.

Depuis quatre jours.

LÉANDRE.

Eh ! bien ?

FLAVIE.

D'où vient ce transport ?

LÉANDRE.

Du rapport que je trouve entre nos aventures ; il y a un pareil temps que j'aime, &

je trouve dans ma passion les mêmes difficultés que vous dans la vôtre.

FLAVIE.

Depuis ce moment, l'idée de cet aimable inconnu me suit partout.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Quand tu parles, je crois entendre son langage;
Et même, en te voyant, je crois voir son image.

LÉANDRE.

L'Objet de mes soupirs par-tout me suit aussi;
Et vôtre image en moi se confond avec lui.

Dites-moi, ma chere Maîtresse, est-ce là la premiere impression que l'amour vous a faite; n'en avez vous jamais eue d'autre?

FLAVIE.

Air : *Des Triolets.*

Non, je n'ai ressenti ce mal
Qu'une seule fois dans ma vie.

LÉANDRE.

Mon cœur, par un destin égal;
N'a qu'une fois senti ce mal.

FLAVIE.

L'Amour me surprit dans un bal.

LÉANDRE.

Dans un bal, charmante Flavie,
Comme vous j'ai senti ce mal:
Entre nous quelle sympathie!

[*Apart.*] Je ne puis plus douter de mon bon-

heur; l'aveu que vous venez de me faire, & la ressemblance de nos destinées ont encore augmenté mon zèle : c'en est fait, me voilà déterminée à tout sacrifier pour votre bonheur.

FLAVIE.

Et que pretends-tu faire?

LÉANDRE.

Rompre le mariage que vous craignez, & former celui que vous désirez.

FLAVIE.

Comment cela? Cet inconnu n'est peut-être plus ici.

LÉANDRE.

Je sçais où il est; & je le ferai paroître, quand vous me l'aurez permis.

FLAVIE.

Hélas! à quoi cela serviroit-il?

Air : *Sois complaisant, affable & débonnaire.*

Oui, sur ce point ton erreur est extrême.
Eh! qui pourra me répondre qu'il m'aime?

LÉANDRE.

Moi.

Tout autant que de moi-même,
Je suis sûre de sa foi.

FLAVIE.

Ciel! que me dis-tu?

Air : *Des Proverbes.*

Pour achever ici sa confidence,
Je vous dirai que l'habit qu'on me voit
N'offre à vos yeux qu'une fausse apparence;
Je ne suis pas ce que l'on croit.

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, LUCINDE.

LUCINDE.

Air : *O gué, lan, la.*

QU'ENTENDS-JE ? quel mystere!

LÉANDRE.

Dieu des Amours,
Viens me tirer d'affaire;
Par ton secours.

LUCINDE.

Clarice, expliquez nous ce langage.

LÉANDRE.

Madame, je faisois à Mademoiselle un tableau de la légereté des hommes & pour l'en mieux persuader, je me disposois à lui faire le récit d'une aventure qui m'est arrivée.

LUCINDE.

Une aventure!

FLAVIE.

(*A part.*) Que va-t-elle dire ?

LÉANDRE.

Que les hommes ſont trompeurs, & que leur perfidie m'a été funeſte !

Air : *C'eſt l'ouvrage d'un moment.*

Si je ſuis réduite au ſervice,
De l'inconſtance c'eſt un tour ;
Et ſi, près de vous, en ce jour,
Sous cet habit on voit Clarice,
C'eſt l'ouvrage de l'Amour.

LUCINDE.

Vous verrez que c'eſt quelque jeune étourdi qui l'aura trompée.

LÉANDRE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Oui, Madame, un jeune étourdi...

LUCINDE.

Ma fille, ſongez-y. (*bis.*)

LÉANDRE.

Cauſe l'état où me voilà.

LUCINDE.

Retenez-bien cela. (*bis.*)

Contez-nous un peu cette hiſtoire ; je ne ſerai pas fâché que ma fille l'entende.

LÉANDRE.

Puiſque vous me l'ordonnez, je vais obéir.

Air : Je n'avois pas quinze ans.

Je n'avois que quinze ans,
Qu'on me rendoit hommage ;
Mais de tous les Amans,
Je fuyois le langage ;
Enfin, l'Amour sçut me rendre fléxible.
Il vient un jour qu'on a le cœur sensible.

Air : Brunette.

Fillette,
Seulette,
Je filois mon lin,
Quand dans ma chambrette,
Se glissant soudain,
Un jeune homme aimable
Me tint ce discours :

Air : Lon, lan, la.

Voyez un Amant fidele,
Qui soupire à vos génoux.
Par une chaîne éternelle,
Il veut s'unir avec vous.

LUCINDE.

Ainsi l'on prend une Belle ;
Lon, lan, la,
O gué, lan, la.

Eh ! bien ?

LÉANDRE.

Il me fit entendre qu'il vouloit m'épouser ; mais que n'étant pas son maître, il étoit à propos qu'on n'eût aucune connoissance de notre mariage :

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Eloignons-nous de nos parents,
A nos vœux ils seroient contraires.
Vous connoissez mes sentimens,
Belle Clarice, ils sont sincéres :
Vous pouvez compter sûrement
Suivre un époux dans un amant.
Il me parla,
M'engeola,
Protesta,
S'emporta,
Soupira,
S'exprima
Si tendrement;
Que j'approuvai son sentiment!

LUCINDE.

Ce que c'est que le défaut d'expérience!

LÉANDRE.

Enfin,

Air : *Le Tonton.*

Croyant en lui connoître
Le pur & tendre amour
Qu'en mon ame il fit naître,
Je le suivis un jour.
Le traître !
Je connus bien-tôt mon erreur :
Il n'en vouloit pas à mon cœur.

Je n'eus pas plutôt découvert sa fourberie;

que je me dérobai de lui, résolue de périr plutôt que de trahir mon devoir. L'honneur & le besoin m'ont fait prendre le parti de servir.

LUCINDE.

Bien d'autres n'auroient pas été si sages.

LÉANDRE.

Ah ! Madame, que de regrets m'a coûté ce malheureux moment !

Air : Ne les comptons donc plus, ces jours.

Dans mes traits autrefois on voyoit quelques charmes,
Depuis ce jour fatal, je les ai tous perdus.
Ils sont passés, on ne les connoît plus
Ces traits, effacés par mes larmes.

LUCINDE.

Ma fille vous voyez le danger qu'il y a à écouter les jeunes gens.

Air : Le Prévôt des Marchands.

C'est ainsi qu'agit un amant,
Si-tôt qu'une Belle se rend
A l'amour qu'il ressent pour elle.
Cet exemple pour vous est bon.
Pour ne point trouver d'infidele,
Qu'il vous serve un jour de leçon.

Sur-tout, suivez bien les avis de Clarice.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous obéirai.

LUCINDE.

Voilà bientôt l'heure de votre Maître de Musique ; allez vous préparer ; demeurez Clarice : j'ai quelque chose d'important à vous dire.

LÉANDRE.

(*Apart.*) Ciel ! que veut-elle ?

SCENE V.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

CLARICE, je me suis apperçue que ma fille a de la confiance en vous : cela me fait plaisir ; car je vous crois raisonnable.

LÉANDRE.

Vous m'honorez trop, Madame.

LUCINDE.

On vous aura dit sans doute ici que j'ai promis ma fille en mariage. Le jour où nous devons terminer, approche. Vous rougissez ! Qu'avez-vous ?

LÉANDRE.

Rien, Madame ; c'est un reste d'émotion causé par le récit que je vous ai fait.

LUCINDE.

Ecoutez-moi.

Air : Oh ! que nenni.

Dans le choix d'un bon mari ;
C'est en vain qu'on veut nous conduire ;
La raison a beau nous dire,
Oh ! que si :
S'il n'est rien en lui qui pique ;
Le cœur aussi-tôt réplique,
Oh ! que nenni.

C'est ce que j'appréhende aujourd'hui : le gentilhomme qui recherche Flavie, n'est pas jeune ; peut-être aura-t-elle de la répugnance pour lui.

LÉANDRE.

Cela n'est pas sans exemple.

LUCINDE.

Air : Le jus d'Octobre.

Je voudrois donc qu'avec adresse,
Et sans faire semblant de rien,
De cet hymen à ta Maîtresse
Tu fisses sentir tout le bien.

LÉANDRE.

Je n'y manquerai pas, Madame ; & la façon dont j'agirai, vous fera voir que j'y prends un véritable intérêt.

LUCINDE.

De plus, il y a des personnes qui glosent sur la liberté que je laisse à ma fille : con-

ſeille moi, ne ſeroit-il point à propos de la tenir un peu de court ?

LÉANDRE.

Non, Madame.

Air : *L'onguent miton, mitaine.*

Fille qui ſe porte au bien,
L'honneur ſeul eſt ſon ſoutien ;
Mais quand l'amour l'entraîne ;
Les obſtacles ne ſont rien,
Qu'onguent miton, mitaine.

LUCINDE.

N'importe : tu me feras plaiſir de ne la point abandonner.

CLARICE.

Vous ne pouvez rien m'ordonner qui me ſoit plus agréable, puiſque c'eſt votre volonté.

Air : *Du Vaudeville d'Epicure.*

J'aurai toujours les yeux ſur elle ;
Mais encore un coup, c'eſt en vain.
Quand elle vous a pour modele,
Peut-elle broncher en chemin ?
Les remontrances qu'on peut faire,
Sans l'exemple, ſont des chanſons ;
Et la conduite d'une mere
Eſt la meilleure des leçons.

LUCINDE.

Je te ſuis obligée de cette bonne opinion. Que cette fille-là a d'eſprit !

LÉANDRE.

Je vous rends justice, Madame : au surplu que rien ne vous inquiette ; vous pouvez all & venir en toute sûreté.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Sur moi, pendant votre absence ;
Vous pouvez vous reposer ;
Mes soins & ma vigilance
Vous doivent tranquilliser ;
Toujours auprès de Flavie
J'exercerai mon emploi,
Et je réponds sur ma vie
Qu'elle ne verra que moi.

LUCINDE.

Je te l'enverrai dans un moment ; songe lui parler de ce que je t'ai recommandé.

SCENE VI.

LÉANDRE.

DIEUX ! que ne vous dois-je point ?

Air : *C'est en vain que j'expire.*

Tout flatte mon attente,
Tout répond à mes vœux ;
Les beaux yeux
De celle qui m'enchante

Vont embellir ces lieux.
Heureux ! si j'y puis lire
Les desirs amoureux,
Et les feux
Que pour elle m'inspire
Le plus puissant des Dieux.

Est-ce vous, ma chere Maîtresse ?

SCENE VII.

LÉANDRE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

NON, ma Charmante : c'est ton cher Vicomte ; tu ne perdras pas au change : arrête donc.

LÉANDRE.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

LE VICOMTE.

Est-ce que tu ne le devines pas ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas l'esprit si pénétrant.

LE VICOMTE.

Air : *Son joli, son petit.*

Dans mes yeux, ne peux-tu pas lire
Ce qui m'amene près de toi ?
Mes regards t'ont déjà sçu dire,
Qu'Amour m'a soumis à ta loi.

Oui, pour toi ma flamme eſt extrême ;
Je t'en fais l'aveu, ſans biaiſer.
C'eſt ton joli, c'eſt ton petit,
C'eſt ton petit cœur que j'aime :
Ne vas pas me le refuſer.

LÉANDRE.

Oh ! Monſieur le Vicomte, je ne veux point aller ſur les briſées de Liſette ; elle vous compte au nombre de ſes adorateurs.

LE VICOMTE.

Air : *Changement pique l'appétit.*

Il eſt vrai que j'aimois Liſette ;
Mais apprends qu'aujourd'hui, Poulette,
C'eſt pour toi que le cœur m'en dit ;
Changement pique l'appétit.

LÉANDRE.

Le cœur ne me dit rien encore, & je n'ai pas l'appétit ouvert.

LE VICOMTE.

Si fait bien moi, ma reine, & ſi tu voulois m'en croire...

LÉANDRE.

Tout beau, je vous prie.

Air : *Ne t'amuſe point, Sylvandre.*

Songez à ce que vous faites,
Chériſſez un autre Objet.
Le cœur d'un Vicomte eſt-il fait
Pour courtiſer des Soubrettes ?

LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Fin de l'Air : *Ils sont chus dans la riviere.*

Clarice, tais-toi :
Va, va, j'en connois bien d'autres
Qui font comme moi.

Air : *Valet chez une Fermiere.*

Quand on n'a qu'une Maîtresse,
Le plaisir n'est pas complet, et, et, &c.
Les fleurs sont de la tendresse
Un tableau juste & parfait, et, et, &c.
Mêlons-les avec adresse :
Il en faut de toute espece,
Pour un joli, joliet ;
Il en faut de toute espece ;
Pour faire un joli bouquet.

LÉANDRE.

Je ne suis pas une fleur digne de votre attention : de plus je sçais le danger qu'il y a de se laisser cueillir.

LE VICOMTE.

Bon! bon! je ne suis pas comme les autres, moi : c'est par les plaisirs qu'on m'engage.

Air : *C'est toujours tout de même.*

Du lierre je suis la trace ;
On voit en moi son portrait.
Je verdis toujours, comme il fait ;
Même au tems de la glace.
Pour m'attacher à quelqu'Objet ;
Il faut que je l'embrasse.

Allons, mon cœur, fais-en l'expérience.

LÉANDRE.

Ce n'est pas là ce que l'honneur me conseille.

LE VICOMTE.

Air : *Un jour j'étois à la chasse.*

Tu veux faire la Lucrece ;
Maugrebleu de ta vertu.
Souffre une tendre carresse ;
Te sied-il d'être tygresse ?
Dis-moi, qu'y gagneras-tu ?

LÉANDRE.

Vous m'amusez là de vos conseils, & je ne songe pas que Madame m'attend.

LE VICOMTE.

Oh ! tu ne t'en iras pas comme cela ; il faut que . . .

SCENE VIII.

LUCINDE, LÉANDRE, LE VICOMTE.

LUCINDE.

JE vous y prends, Monsieur le Vicomte ; je me doutois bien que je vous trouverois ici.

Air : *Oui, pour toujours sous vos loix je m'engage.*

Vit-on jamais une humeur si coquette ?
Dès qu'il paroît une fille en ces lieux,

Vous lui parlez sur le champ d'amourette ;
Je n'ai rien vû de pareil sous les Cieux.
Oh ! pour le coup rengainez la fleurette ;
Non, celle-ci n'est pas pour vos beaux yeux.

LE VICOMTE.

Par ma foi, vous lui faites grand tort.

LUCINDE.

Au moins, Clarice, ne vous amusez pas aux discours de Monsieur le Vicomte. Vous vous y trouverez prise.

LÉANDRE.

Je vous jure qu'il n'y a rien à craindre : quelques efforts qu'il puisse faire, il perdra son tems : un autre a pris la place.

LE VICOMTE.

Je ne m'étonne pas, ma foi, si vous êtes si méchante.

LUCINDE.

Quoi ! depuis que vous êtes ici, votre cœur auroit-il reçu quelque atteinte ?

LÉANDRE.

Oui, Madame ; je ne crains point de vous l'avouer : j'aime la plus charmante personne du monde.

Air : *Je ne changerois pas.*

Je ne changerois pas pour le trône des Rois
L'aimable Objet dont j'ai fait choix ;
Et l'on verra durer, pendant toute ma vie,
Le lien fortuné qui m'attache à Flavie.

LUCINDE.

Je ne m'attendois pas à cela ; je suis charmée de ces sentimens.

SCENE IX.

LE VICOMTE, LUCINDE, FLAVIE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

VEnez, ma niéce : nous avons à vous féliciter ſur une conquête que vous avez faite.

LUCINDE.

Vous croyez que Clarice eſt votre ſuivante; point du tout, c'eſt votre amant.

LÉANDRE.

Rien n'eſt plus vrai, Mademoiſelle.

Air : *D'Opera.*

Vous aimer eſt pour moi le plaiſir le plus doux ;
Et je fais vœu de n'adorer que vous.
Mon cœur charmé ſous votre empire,
Me défend d'écouter tout autre engagement.
La vive ardeur qu'Amour m'inſpire,
Me feroit mépriſer le plus fidele amant.

FLAVIE.

Voilà les contes qu'elle me fait tout le jour.

LE VICOMTE.

Si votre prétendu mari vous manque, en voilà un tout trouvé.

LÉANDRE.

Hélas ! que ne ſuis-je homme !

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Oui, ſi la choſe étoit faiſable,
Je la terminerois bien-tôt.

LUCINDE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

Ma fille a de bien ce qu'il faut;
Elle eſt jolie, elle eſt aimable :
Il ne lui manque qu'un Epoux,
Qui ſoit auſſi tendre que vous.

LÉANDRE.

Ce que vous dites eſt-il ſerieux, Madame ?

Air : *Viens donc, ma Bergere.*

Si quelque magie
Me rendoit garçon,
Aurois-je Flavie ?
Parlez tout de bon :
Sous la qualité d'époux,
Me l'accorderiez-vous ?

Air : *C'eſt ce qu'on n'a point vû de la vie.*

Voudriez-vous remplir mes ſouhaits ?

LE VICOMTE.

Former de tels projets,
Quelle étrange folie !

LUCINDE.

Sans rien riſquer, je te le promets.
C'eſt ce qu'on n'a point vû de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

Oui, je t'en donne ma parole : elle me réjouit avec ses idées : allons, Monsieur le Vicomte, suivez-moi ; notre présence les gêne.

Air : J'ai perdu votre cœur.

Soyons moins indiscrets,
Laissons-les tous deux causer en paix.

LE VICOMTE.

O le bon caractere !
Courage, mes enfans :
Amusez-vous à faire
De jolis complimens.

SCENE X.

FLAVIE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MADEMOISELLE, vous venez d'entendre ce que m'a promis Madame votre mere : si par quelque prodige j'allois devenir homme.

Air : L'autre jour, à la promenade.

Puis-je espérer qu'à sa promesse
Ma jeune Maîtresse
Voudroit faire honneur ?
Par un zèle
Tendre & fidele,
Verroit-on mon cœur
Surmonter votre rigueur ?

FLAVIE.

Que tu es heureuse d'avoir l'esprit assez tranquille pour te divertir !

LÉANDRE.

Vous ne répondez point à ce que j'ai l'honneur de vous demander.

FLAVIE.

Eh ! bien, je l'avouerai ; je ne serois pas fâchée d'avoir un époux qui te ressemblât.

LÉANDRE.

Cela m'engage à m'acquitter de la parole que je vous ai donnée tantôt. Je vous ai promis de vous faire voir votre amant du bal.

FLAVIE.

Air : Des Folies d'Espagne.

Ton amitié n'est guère délicate :
Ne crains-tu point qu'il n'occupe mon cœur ?

LÉANDRE.

Non ; son plaisir, comme le mien, me flatte ;
Et de son bien dépend tout mon bonheur.

SCENE XI.

FLAVIE, LÉANDRE, LISETTE.

LISETTE.

VOus voilà-t-il pas encore dans votre style de roman !

Air : *Pierrot, tu reviendras tantôt.*

Au lieu de l'allonger,
Vous devez l'abréger :
Hâtez-vous d'y songer;
Le tems presse.
Discours de Cyrus,
Sont des rebus,
Du Phébus,
Qui font trop languir la tendresse.

Dans la situation où vous êtes, les moments sont chers, Mademoiselle ; il ne faut pas vous le cacher plus longtems.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Sous cet habit original,
Que l'Amour pour vous lui fit prendre,
Reconnoissez l'homme du bal.
Le voilà.

FLAVIE.

Que viens-je d'entendre ?

LÉANDRE.

Oui, charmante Flavie; c'est Léandre, le plus tendre des amans. Si mon entreprise vous offense....

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Accusez-en votre beauté,
Et le Dieu puissant qui me blesse.
L'excès de ma témérité
Prouve celui de ma tendresse.

FLAVIE.

Ce sont-là de vos tours, Mademoiselle ; je sçaurai les reconnoître.

LISETTE.

Eh ! bien, il n'y a point tant de façon à faire: puisque cela vous déplait, j'y aurai bientôt remedié. Monsieur, vous sçavez par quel chemin vous êtes venu.

LÉANDRE.

Air : *Ah ! Pierre.*

Tu veux que je te quitte !
Quel ordre rigoureux ?

LISETTE.

Cherchez un autre gîte.

LÉANDRE.

Ma chere, au nom des Dieux.

LISETTE.

Et vîte, & vîte,
Délogez de ces lieux.

FLAVIE.

Lisette.

LISETTE.

Mademoiselle.

FLAVIE.

Venez me parler. Ne sçavez-vous point ce que j'ai fait de mon mouchoir ?

LISETTE.

Vous le tenez, Mademoiselle.

FLAVIE.

Allez me chercher ce livre dans mon cabinet.

LISETTE.

J'y vais, ma chere Maitresse ; je serois bien trompée, si ce n'est pas là le livre qu'il vous faut.

FLAVIE.

Ah ! Léandre. Que ne restiez-vous Clarice ? J'aurois été charmée d'entretenir avec vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE.

Air : *Contre un engagement.*

Sous ce déguisement,
Que l'amour justifie,
Vous trouvez un amant,
En perdant une amie.
Approuvez-vous, Flavie,
L'hommage qu'il vous rend ?
Le bonheur de ma vie
De cet aveu dépend.

Air : *Le Tambour à la portiere.*

Que j'aie au moins l'espérance
De vous voir souffrir mes vœux.
Vous vous taisez.

FLAVIE.

Mon silence
Parle plus que je ne veux.
Mon cœur, jalo ux de sa gloire,

Tâche encor de résister.
Il dispute une victoire,
Qu'il ne veut pas remporter.

LÉANDRE.

Air : *La, la, la, la, la, la.*

Que cet aveu m'enchante !
Souffrez qu'à vos genoux....

SCENE XII.

FLAVIE, LÉANDRE, LE VICOMTE, LISETTE.

LE VICOMTE.

L'Attitude est touchante !
Je suis content de vous.

FLAVIE.

Si vous sçaviez comme elle me fait rire....
Jamais amant n'a conté son martyre
Si bien qu'elle le faisoit là.

LISETTE.

La, la, la, &c.

LÉANDRE.

Je m'amusois à répéter un rôle que je veux jouer, pour divertir Madame.

LE VICOMTE.

Je me mets de la partie.

LÉANDRE.

Je le compte comme cela.

Air : *Que j'aime à vous entendre.*

Il me vient dans la tête
Le projet d'une Fête,
Dont vous rirez, je croi.
Pour finir cette affaire,
Vous m'êtes néceſſaire.

LE VICOMTE.

Tu peux compter ſur moi.

LÉANDRE.

Sûrement ?

LE VICOMTE.

Et en voilà un gage.

LISETTE.

Arrêtez vous donc ; ſongez que vous êtes devant le monde.

LE VICOMTE.

De quoi te mêles-tu ?

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Contente-toi d'être ſévere,
Et ne te montre point contraire
Au plaiſir qu'une autre me fait.
Des Belles la coûtume eſt telle :
La plus ſage ſouffre à regret
Qu'on en carreſſe une autre qu'elle.

LÉANDRE.

Monſieur le Vicomte, venez avec nous vous mettre au fait.

LISETTE.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, que vous avez donné ici rendez-vous à un Muſicien & à un Maître de Ballet ?

LE VICOMTE.

Je reviendrai ; tu n'as qu'à toujours les recevoir.

SCENE XIII.

LISETTE, AGATHINE.

LISETTE.

JE me paſſerois bien de cette commiſſion. Ah ! ah ! voici la petite ſœur de Flavie ; voulez-vous quelque choſe, Mademoiſelle ?

AGATHINE.

Accommodez-moi cela, je vous en prie.

Air : *Menuet de Grandval.*

Ah ! que votre départ m'afflige !

LISETTE.

Pourquoi donc ?

AGATHINE.

Il eſt étonnant
Comme Clarice me néglige !
Je ne puis la voir un inſtant.

LISETTE.

Air : *Ah! qu'un mari.*

Je lui dirai,
Lorsque je la verrai.

AGATHINE.

Si cela dure encor, je m'en plaindrai.
Zeste, zeste,
Qu'elle est preste !
Malepeste,
Quelle ardeur,
Lorsqu'il s'agit de ma sœur !
Mais si c'est moi qui demande un service,
On est sourd,
On est lourd;
On est gourd;
D'où vient cette injustice ?

LISETTE.

C'est que Mademoiselle votre sœur va se marier ; il faut plus de soins après elle.

AGATHINE.

Bon ! se marier ! ma chere mere lui a demandé tantôt devant moi si elle seroit bien aise ; elle n'a pas eu l'esprit de dire oui.

LISETTE.

Tout de bon !

AGATHINE.

Au lieu de répondre résolument : ma chere mere, je serai charmée de vous obéir,

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Laissant tomber les bras,
Et restant immobile,
Cette grande imbécille
A répondu si bas,
Qu'on ne l'entendoit pas.

Cela me fâche contre elle.

LISETTE.

Pourquoi cela ?

AGATHINE.

Air : *Tout ci, tout ça.*

Oh ! vraiment, je voudrois déjà,
Tout ci, tout ça,
Voir cette affaire terminée.

LISETTE.

Qu'est-ce qui vous en reviendra ?
Tout ci, tout ça.

AGATHINE.

Voyez-vous ! c'est ma sœur aînée.
J'ai bonnes raisons pour cela,
Tout ci, tout ça ;
Mon tour après viendra.

LISETTE.

Air : *Est-ç' que ça se demande ?*

Pour l'hymen si fort se presser,
C'est trop de diligence.

AGATHINE.

On dit qu'on n'y peut trop penser ;
Voilà pourquoi j'y pense.

LISETTE.

Quoi ! d'un Mari
Voulez-vous ?

AGATHINE.

Oui.

LISETTE.

La petite friande !
De cet époux
Que ferez-vous ?

AGATHINE.

Est-ç' que ça se demande ?

LISETTE.

Air : *Ouiche, ouiche!*

Mais encor, qu'en voulez-vous faire ?

AGATHINE.

En vérité, quel discours !
Ce que l'on en fait d'ordinaire.

LISETTE.

C'est donc pour bouder toujours.

AGATHINE.

Ah ! ouiche, ouiche !

LISETTE.

Un mari n'est bon qu'à cela.

AGATHINE.

Comme elle triche !
Ouiche, ouiche !
Et oui-dà !

LISETTE.

C'est-à-dire que vous ne vous ferez point tant prier que Mademoiselle votre sœur.

AGATHINE.

Oh ! non.

Air : *Opégué.*

Si le Dieu de Cythere
Vient m'offrir un Mari ;
Je ne tarderai guère
A prendre mon parti.
Je finirai l'affaire,
En chantant d'un air gai ;
Opégué, mon compere,
Gué, gué, gué,
Opégué.

LISETTE.

La petite friponne est bien rusée ! Voilà Monsieur le Vicomte avec ses Musiciens ; cédons-leur la place.

SCENE XIV.

LE VICOMTE, LE Me. DE MUSIQUE, LE Me. DE BALLET, *& leur Suite.*

LE VICOMTE.

MESSIEURS, sur la réputation de vos talens, j'ai pris la liberté de vous mander pour une fête que je veux donner.

LE Me. DE DANSE.

Vous nous faites honneur, Monsieur.

LE Me. DE MUSIQUE.

Je me flatte que vous serez content de votre serviteur.

DIVERTISSEMENT.

Air.

Je chante des yeux de Catin
L'ardeur vive & brillante ;
Du papillon tendre & badin
Je peins la flamme errante ;
Du Dieu du vin,
Le verre en main,
Je sçais chanter la gloire.
Tout est saillant, tout est joli ;
Ut si, ut sol, ut si, ut fa, ut si, ut mi ;
Dans mes chansons à boire.

LE Me. DE BALLET.

Air.

Voyez ce pas : ah !
Cet entrechat : ah !
Ce joli bras : ah !
Fait-on cela
A l'Opera ?

LE VICOMTE.

Qui sont ces gens-là.

LE Me. DE MUSIQUE.

Ce sont des Musiciens que j'ai fait habiller pour vous rendre plus sensible un Duo de ma composition entre Héraclite & Démocrite. Voulez-vous l'entendre ?
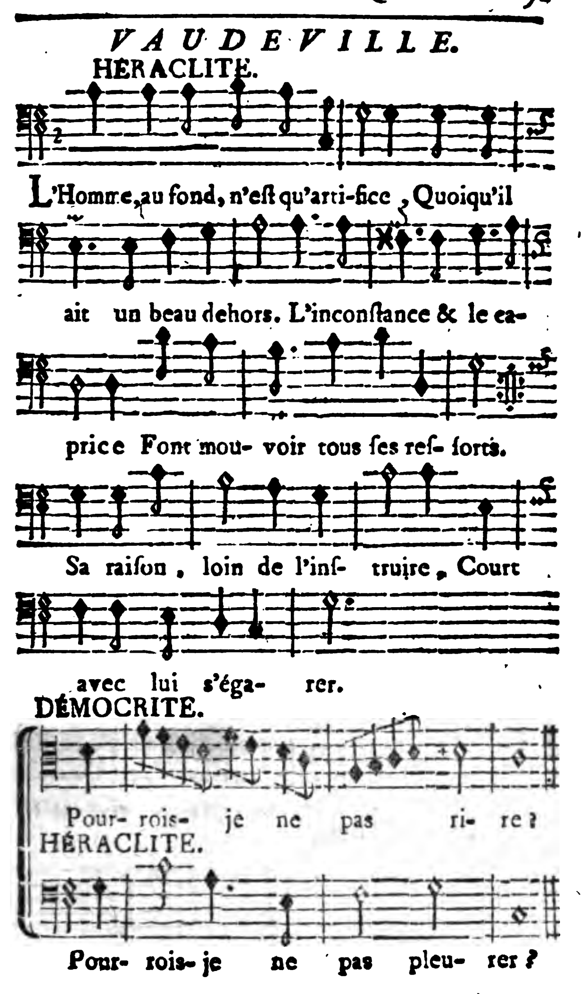
LE VICOMTE.
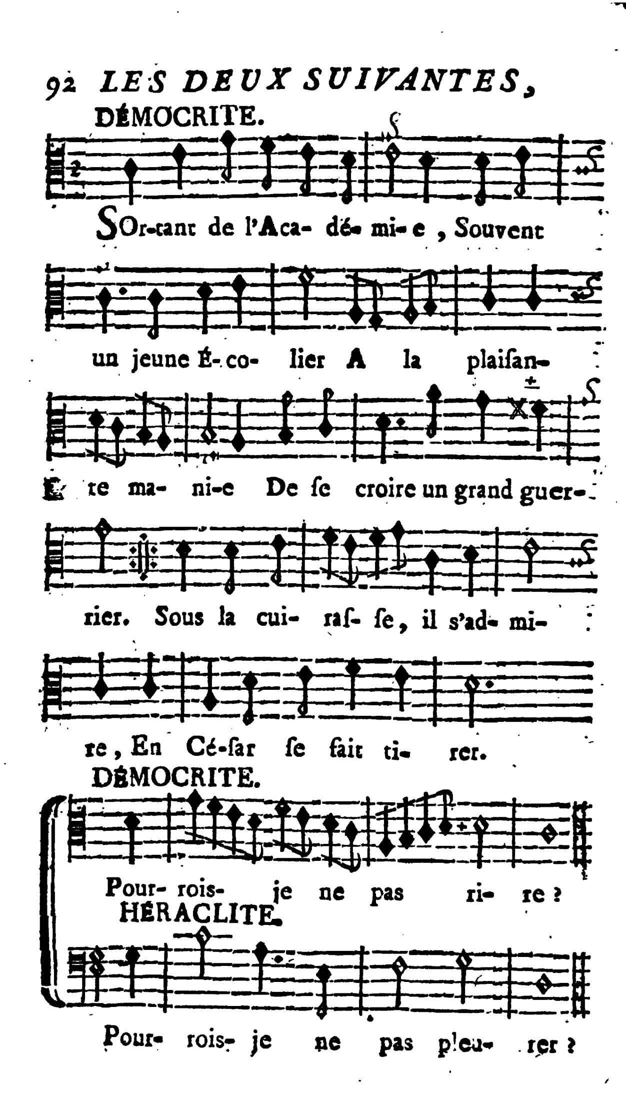
Volontiers.

LE Me. DE MUSIQUE.

A vous, Héraclite.

VAUDEVILLE.


HERACLITE.
L'Homme, au fond, n'est qu'arti-fice, Quoiqu'il
ait un beau dehors. L'inconstance & le ca-
price Font mou- voir tous ses res- sorts.
Sa raison, loin de l'ins- truire, Court
avec lui s'éga- rer.
DÉMOCRITE.
Pour- rois- je ne pas ri- re ?
HÉRACLITE.
Pour- rois- je ne pas pleu- rer ?


DÉMOCRITE.
SOrtant de l'Aca- dé- mi- e, Souvent
un jeune É-co- lier A la plaisan-
te ma- ni-e De se croire un grand guer-
rier. Sous la cui- ras- se, il s'ad- mi-
re, En Cé-sar se fait ti- rer.
DÉMOCRITE.
Pour- rois- je ne pas ri- re ?
HÉRACLITE.
Pour- rois- je ne pas pleu- rer ?

HÉRACLITE,

Conduite par la finance,
Thémis, en bien des climats,
Ne se sert de sa balance
Que pour peser les ducats;
En vain la veuve soupire,
On la laisse murmurer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

Grapignan prit une femme
Moins inhumaine que lui:
Aux mineurs la bonne Dame
Rend les vols de son Mari.
Elle adoucit le martyre
Qu'aux Clercs il fait endurer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

HÉRACLITE.

Ici nous voyons en chaise
Plus d'un grave Médecin,
Qui, pour rouler à son aise,
Eclaircit le genre humain.
Dans l'équipage du Sire,
La Mort se fait voiturer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

Nous voyons plus d'un Messire,
Qu'on a fait, un beau matin,
Avec un placard de cire,
Sur un large parchemin,

Comme un ſoutien de l'Empire
Vouloir ſe faire honorer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

HÉRACLITE.

O que Paris eſt fertile
En ces maris curieux,
Qui vont tout ſçavoir en ville,
Pour ne rien ſçavoir chez eux!
Sur les coups de la ſatyre
Plutus ſçait les raſſurer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

De ces foux que peut-on croire,
Qui d'un Avocat font choix,
Pour mettre dans un Mémoire
Leur ſottiſe en beau François;
En plein Barreau ſe font dire
Ce qu'on devroit ignorer ?

DÉM. Pourrois-je ne pas rire ?
HÉR. Pourrois-je ne pas pleurer ?

LE Me. DE BALLET.

A moi le dé : allons, Meſſieurs.

On danſe.

LE VICOMTE.

Cela eſt fort bien, Meſſieurs : ſuivez-moi; je vais vous mettre à l'ouvrage.

Fin du ſecond Acte.

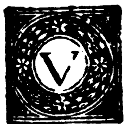


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, LUCINDE.

LUCINDE.



Ous nous donnez donc ce soir le bal ?

LE VICOMTE.

Oui, ma sœur.

LUCINDE.

Air : *Si vous désirez la voir.*

Ma fille a l'esprit chagrin,
Et j'ai beau lui dire
De prendre un air plus serein ;
Toujours elle empire.

LE VICOMTE.

Je veux, par quelque plaisir,
Tâcher de la divertir,
Et de la faire rire.

Clarice me secondera.

LUCINDE.

Elle en est capable.

Air : *Monsieur l'Abbé, où allez-vous ?*

LE VICOMTE.

Elle voudroit, avant le bal,
Vous donner un petit régal.
C'est un coup de sa tête.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Elle est là qui s'apprête.

LUCINDE.

Je m'en doutois bien.

Il y a deux heures que je ne l'ai vûe ; vous sçavez ce que c'est, apparemment,

LE VICOMTE.

Oui ; mais je veux que vous ayez le plaisir de la surprise.

LUCINDE.

A quoi pensent ces gens de laisser entrer quelqu'un sans annoncer ? A qui en voulez-vous, Monsieur ?

SCENE II.

LÉANDRE, LUCINDE, LE VICOMTE.

LÉANDRE.

A Vous, Madame.

LUCINDE.

Ah ! c'est cette folle de Clarice. Tourne-toi donc que je te regarde : elle est à merveille.

LE

LE VICOMTE.

Air : *L'autre jour, allant à Charone.*

Sous cet habit de Petit-Maître,
L'on ne pourra la reconnoître.

LUCINDE.

En cavalier elle est si bien,
Que jamais on ne peut mieux être,
En cavalier elle est si bien !
On diroit qu'il n'y manque rien.

Où a-t-elle pris cet habit ?

LE VICOMTE.

C'est moi qui le lui ai fait prêter ; je vais voir comment vont nos préparatifs.

SCENE III.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

AS-TU peur de manquer le bal ? Te voilà prête de bonheur.

LÉANDRE.

Oh ! j'aime cet habit à la folie ; je sçais qu'il me va bien ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le mets.

LUCINDE.

Changeons de discours. As-tu parlé à ma fille comme je te l'ai ordonné ?

LÉANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Air : *Le jus d'Octobre.*

As-tu vû ce qu'elle a dans l'ame ?
Tes soins ont-ils eu du succès ?

LÉANDRE.

Elle m'a déclaré, Madame,
Ses sentimens les plus secrets.

LUCINDE.

Tu sçais donc ce qui cause son aversion pour le mariage. Je viens encore de lui en parler : elle m'a répondu en fille soumise à ses devoirs ; mais....

Air: *Oh ! oh !*

A travers son obéïssance,
J'ai vû certaine répugnance.
Qui peut ainsi la révolter ?
Pour l'hymen cette indifférence,
Oh ! oh !
Est aujourd'hui du fruit nouveau.

LÉANDRE.

Air : *Je le sens bien.*

Elle croit, suivant son langage,
Qu'on trouve un fâcheux esclavage
Dans ce lien.

LUCINDE.

D'amour une secrette atteinte
Cause peut-être cette feinte.

LÉANDRE.

Je n'en crois rien.

Elle me disoit encore il n'y a qu'un moment : ah ! Clarice, que vous êtes heureuse de pouvoir conserver votre liberté ! Je vous assure que si j'étois ma maitresse....

Air : Je vous aime de tout mon cœur.

De l'hymen les plus doux appas
Ne me tenteroient pas,
Et qu'une amie,
Sensible autant que vous,
Peut à Flavie,
Tenir lieu d'un époux.

LUCINDE.

Attends, je me doute de ce que c'est ; tu lui as fait un tableau des amans, qui n'est pas à leur avantage ; cela, & l'histoire que tu nous as contée, l'auront prévenue contre les hommes.

LÉANDRE.

Je le crois de même.

Air : Réveillez-vous.

Du mal puisque je suis la cause,
C'est à moi de le rétablir ;
Et c'est ce que je me propose,
Si vous voulez y consentir.

LUCINDE.

Cela se peut-il ?

LÉANDRE.

Aisément. Mon déguisement m'en fournit les moyens.

LUCINDE.

Que veux-tu faire ? Voyons.

LÉANDRE.

Air : *Tout cela m'est indifferent.*

Je veux, si j'ai votre agrément,
Jouer une scene d'amant
Auprès de la belle Flavie ;
Souffrez que, par ce tour badin,
Clarice la réconcilie
Avec le sexe masculin.

LUCINDE.

En voici bien d'une autre. Chevalier, vous me paroissez dangereux ; je ne donne pas comme cela ma fille.

LÉANDRE.

Ma chere maitresse, que je vous donne ce plaisir, je vous en prie.

LUCINDE.

Crois-tu te tirer de ce rôle-là avec honneur ?

LÉANDRE.

De façon qu'on y sera trompé ; cela me seroit difficile avec quelqu'un que je n'aimerois pas : mais pour Mademoiselle,

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Je l'aime aussi tendrement
Que pourroit faire un amant ;
Jamais je ne chercherai
Ce qu'il me faudra dire ;
Et seulement je suivrai
Ce que le cœur m'inspire.

LUCINDE.

Je le veux bien, quand ce ne feroit que pour la réjouir.

Air : *Le jus charmant du petit bois.*

Par un difçours doux & flatteur,
Tu la mettras de bonne humeur ;
Sa gaité, malgré fes dégoûts,
Lui fera prendre un air plus doux
Pour fon époux.

Il arrive inceffamment ; je ferois fâché qu'il fût mal reçu.

LÉANDRE.

Laiffez-moi faire.

LUCINDE.

Sans adieu, Chevalier.

LÉANDRE.

Air : *Dans les Gardes Françoifes.*

Ah ! quel heureux préfage,
Pour mes tendres defirs !
Acheve ton ouvrage,
Puiffant Dieu des foupirs.

SCENE IV.

LISETTE, LÉANDRE.

LISETTE.

VOs affaires vont bien, à ce qu'il me paroît ?

LÉANDRE.

A merveille ; Lucinde a donné elle-même dans le paneau.

LISETTE.

Air : *Bouchez, Nayades.*

J'ai réfléchi sur votre idée.
Une inquiétude fondée
M'allarme pour votre projet ;
Je n'y vois pas bien clair, de grace,
Mettez-moi cela plus au net.

LÉANDRE.

Explique ce qui t'embarrasse.

LISETTE.

Je sçais que sous l'habit de Cavalier, vous voulez en présence de la mere faire votre cour à la fille ; à quoi cela aboutira-t-il ? Voyons.

LÉANDRE.

Je veux, dans une espece de jeu, la demander en mariage, & faire souvenir Lucinde de la promesse qu'elle m'a faite.

Air : *Du haut en bas.*

En badinant,
Je ferai tant, près de la mere ;
En badinant,
Que j'aurai son consentement.
Sur un contrat que je fais faire,
Elle signera, je l'espére,
En badinant.

LISETTE.

Air : *De Joconde.*

Je doute fort que vous puissiez
Avoir sa signature ;
Mais supposé que vous l'ayez,
Est-ce assez pour conclure ?
D'un pere votre sort dépend :
Aurez-vous son suffrage ?
Croyez-vous, sans empêchement,
Finir ce mariage ?

LÉANDRE.

Je suis certain de ce côté-là ; je t'ai déjà dit qu'il y a trois ans que l'envie de voyager me prit, & que mon pere n'y voulant point consentir, je partis un jour sans rien dire. Je sçais qu'il a été très-affligé de mon départ, & qu'il donneroit tout au monde pour me revoir.

Air : *Petits oiseaux.*

Des lieux où je reçus la vie
Je suis voisin, dans ce séjour,
Et j'y passois à mon retour,
Lorsque j'y vis Flavie.

Mon pere m'aimant autant qu'il fait, si je puis lui présenter une épouse si charmante, crois-tu qu'il s'oppose à mon bonheur?

LISETTE.

Cela me rassure un peu; voilà Monsieur le Vicomte: je ne veux point troubler un si doux tête à tête.

SCENE V.

LE VICOMTE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

ENFIN, je te trouve seule.

Air: *Ma raison s'en va bon train.*

Morbleu, que j'en suis joyeux!
A présent qu'aucun fâcheux
Ne peut nous troubler,
Nous pourrons parler
D'affaire d'importance;
Nous avons un compte à régler,
Où je suis en avance,
Lon, la,
Où je suis en avance.

Air: *Quand je te vois, mon aimable Lisette.*

J'ai fait pour toi,
Trop aimable friponne,
J'ai fait pour toi

Ce qui dépend de moi.
Qui me paîtra
Du soin que je me donne !
Qui me paîtra
De ce service-là ?

LÉANDRE.

Air : *Nanette a beau faire la fiere.*

Comptez sur ma reconnoissance ;
Elle agira sûrement :
Mais il faut prendre patience.

LE VICOMTE.

Quand verrai-je ce moment ?

LÉANDRE.

Il viendra dans son tems ; ne me pressez point.

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

La récompense d'un plaisir
Perd de son prix, quand on l'exige.

LE VICOMTE.

Pour moi, je ne fais point languir,
Et si-tôt que quelqu'un m'oblige,
Pan, patapan, patapan, pan, pan ;
Je le paye toujours comptant.

LÉANDRE.

Cela est-il bien sûr ? Je me souviens d'une chanson qui dit au sujet de ceux qui promettent beaucoup :

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Ne les écoutez pas :
Ces conteurs de fleurettes
Sont comme des trompettes,
Qui sonnent les combats,
Et ne combattent pas.

LE VICOMTE.

Tu me piques : il ne sera pas dit que... Sans ma sœur, tu aurois vû beau jeu.

SCENE VI.

LUCINDE, FLAVIE, LE VICOMTE, LÉANDRE.

LUCINDE.

MA fille, voilà un Cavalier qui vous attend de pied ferme : vous n'avez qu'à bien vous tenir.

FLAVIE.

Un amant comme cela n'est point à craindre ; voilà comme je les aime.

LÉANDRE.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Je suis un Amant, je vous jure,
Très-réel & rempli d'ardeur.
On peut bien changer ma figure ;
Mais on ne peut changer mon cœur.

LE VICOMTE.

Bien débuté.

LUCINDE.

Quel nom donnerons-nous à ce beau Cavalier.

LE VICOMTE.

Celui de Léandre ; c'est un nom à bonnes fortunes.

LUCINDE.

Eh ! bien, Monsieur Léandre, quelles nouvelles ?

LÉANDRE.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Par tous les Docteurs de Cythere
L'autre jour il fut agité,
Qui de l'Amour ou de sa mere
Possédoit le plus de beauté.
Ce que je vois dans cet asyle
Me cause un pareil embarras,
Et je ne sçais qui de la fille
Ou de la mere a plus d'appas.

LUCINDE.

Comment donc, petit coquet ! vous en contez à deux à la fois ! Tenez-vous-en à votre maitresse.

LÉANDRE.

Il faut obéir.

Air : *La tranquille indifference.*

Mon cœur aujourd'hui s'engage
A vous offrir tous ses vœux ;
Je chéris mon esclavage,
Mes fers me sont précieux.
Oui, ma Reine,
Votre chaîne
Fait mon bonheur le plus doux,
Et vos charmes
Sont les armes
Dont j'aime à sentir les coups.

LUCINDE.

Cela est à merveille.

LE VICOMTE.

Charmant !

Air : *C'est chez vous.*

C'est chez vous
Qu'on voit briller les attraits les plus doux :
C'est chez vous,
Qu'Amour les rassemble tous.

Où peut-on voir la beauté,
Les graces, la majesté ?
Où trouve-t-on des yeux dont la douceur
Va jusqu'au cœur ?

C'est chez vous, &c.

LUCINDE.

Très-bien.

LE VICOMTE.

Parfaitement.

LÉANDRE.

Oh ! cela iroit bien mieux, si Mademoiselle vouloit bien y répondre ; il faut qu'un Acteur soit secondé.

LUCINDE.

Ma fille, je vous le permets.

LE VICOMTE.

Allons, ma niéce.

LÉANDRE.

Ma chere maitresse, puisqu'on vous le permet, pourquoi balancer ?

FLAVIE.

Air : *Je ne sçais ce qu'il me veut dire.*

Malgré moi, mon ame interdite
Eprouve un doux saisissement.
D'où vient le trouble qui m'agite ?
Qui cause en moi ce mouvement ?
Je ne sçais ce qu'il me veut dire ;
Mais je sens mon cœur qui soupire.

LÉANDRE.

Achevez mon bonheur, Mademoiselle.

FLAVIE.

Qui me répondra de votre constance ?

Air : *D'Opera.*

Lorsque par la difficulté
Un amant se trouve excité,

Il redouble ses transports ;
A chaque instant nouveaux efforts ;
Petits soins, égards,
Doux & tendres regards ;
Il n'est rien qu'il ne mette en usage:
C'est, à tout moment,
Un nouveau compliment :
Mais répondant à ses feux,
Et le rendant heureux,
Bient-tôt nous faisons un volage.

LUCINDE.

Elle a raison.

LÉANDRE.

Charmante Flavie, connoissez mieux votre pouvoir.

Air : *Adieu, ma chere maitresse.*

On reste sous votre empire,
Dès qu'une fois on y vient.
Votre beauté nous attire,
Votre douceur nous retient.

LE VICOMTE.

Voilà du fin.

LUCINDE.

Du plus galant.

LÉANDRE.

Je suis charmé de votre suffrage : il me détermine à vous demander une grace.

LUCINDE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Me voilà homme, comme vous le voyez.

LUCINDE.

Eh! bien?

LÉANDRE.

Vous souvient-il de la promesse que vous m'avez faite au sujet de Mademoiselle.

Air: *Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.*

Je dois être son époux,
J'en ai parole de vous.
Je vous somme, en ce moment;
Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en;
Je vous somme, en ce moment,
De remplir l'engagement.

LUCINDE.

Volontiers, Chevalier; mais,

Air: *De Belphégor.*

Il faut que ma fille y consente:

LE VICOMTE.

Son oncle ne la gêne point
Sur ce point.

LÉANDRE.

Ma Reine, en êtes-vous contente?
Voulez-vous de moi pour mari?
Dites oui.

FLAVIE.

Ah! que votre ardeur est pressante!
Puisque ma mere le veut, j'y consens.

LÉANDRE.

Air : *J'avois un beau rosier.*

D'un éternel amour
Je vous offre ce gage.

FLAVIE.

Du plus sincére retour
Recevez ce témoignage.
Ah ! si je me dégage,
Je veux perdre le jour.

LÉANDRE.

Ma chere maman, que je vous embrasse. Mon cher oncle, que je suis charmé de vous appartenir !

LUCINDE.

Il n'y a point de Comédien qui puisse mieux jouer : tout cela est pris dans la nature même.

LÉANDRE.

Ma chere épouse,

Air : *Sçais-tu la différence ?*

Je ne veux pas qu'on dise
Que je ne suis mari
Qu'à demi ;
L'amant qui temporise
De ses délais souvent
Se repent.
Terminons dans l'instant.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Allons achever notre ouvrage.

Venez.

LUCINDE.

Quel est votre dessein ?

LÉANDRE.

De donner la derniere main

A notre mariage.

Nous allons chez le Notaire. Allons, allons, Mademoiselle, je suis votre maître, une fois ; vous devez m'obéir.

SCENE VII.

FLAVIE, LISETTE, LUCINDE, LE VICOMTE.

LISETTE.

ATTENDEZ, Madame ; demeurez.

LE VICOMTE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je vais signer comme témoin.

LISETTE.

Il n'en est pas besoin.

(*A Lucinde.*) J'aurois, Madame à vous parler ;

Où voulez-vous aller ?

Je vous avertis qu'il vient d'arriver deux chevaux conduits par une espece de valet de chambre.

LE VICOMTE.

Point de maître !

LUCINDE.

Air *La Bronne.*

L'inquiétude
Vient dans ce moment me saisir :
D'un mal souvent c'est le prélude.
Voici Lubin qui vient bannir
L'inquiétude.

C'est peut-être mon gendre ; lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

LISETTE.

On nous a dit qu'il étoit descendu à deux pas, & qu'il alloit venir. Allons le joindre, Flavie.

SCENE VIII.

LUCINDE, LUBIN, LE VICOMTE.

LUBIN.

Air: *Un Cordelier.*

Je viens, Madame, en hâte vous apprendre
Qu'ici votre gendre,
Tout frais arrivant,
Va paroître à l'instant ;
Monsieur Orgon, c'est ainsi qu'il se nomme ;
Justes Dieux ! quel homme !
Sur ce choix charmant
Je vous fais compliment.

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Oh ! le drôle de personnage !
Il gronde, il murmure tout bas,
Leve les yeux, fait des hélas !
Jurant contre le mariage,
Parcourt l'anti-chambre à grands pas ;
Pour moi, je crois qu'il a des rats.

Tenez, le voilà.

SCENE IX.

M. ORGON, LUCINDE, LE VICOMTE.

LUCINDE.

Air : *Allons, gai, d'un air gai.*

Je suis votre servante.

ORGON.

Serviteur.

LUCINDE.

Comment vous portez-vous ?

ORGON.

Pas bien.

LUCINDE.

Enfin, je suis contente.

ORGON.

Et moi, non.

LE VICOMTE.

Monsieur, embrassons-nous,
Allons, gai,
D'un air gai.

LUCINDE.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau !*

Vous parlez bien froidement !

LE VICOMTE.

Vous touchez à l'heureux moment ;
Courage, courage.
Il est apparemment
Las du voyage.

LUCINDE.

Air : *Les Folies d'Espagne.*

Vîte un fauteuil ; que Monsieur se repose.
Remettez-vous, quittez cet air chagrin.
Il est saisi : quelle en est donc la cause ?
Avez-vous vû des voleurs en chemin ?

ORGON.

Ouf.

LUCINDE.

Qu'avez-vous ?

LE VICOMTE.

Vous trouvez-vous mal ?

LUCINDE.

Votre silence m'inquiette.

LE VICOMTE.

Parlez donc.

LUCINDE.

A quoi pensez-vous ?

ORGON.

Air : Tarare, ponpon.

Je pense que j'ai fait une insigne folie ;
De choisir un objet que je connoissois peu ;
Que pour vous, ni Flavie,
Je ne veux dans ce lieu
Revenir de la vie :
Adieu.

LE VICOMTE.

On ne s'en va point comme cela.

LUCINDE.

On ne fait point cet outrage à une fille comme la mienne.

ORGON.

A une fille comme la vôtre, Madame ! Elle est vraiment fort sage ; & vous êtes bien informée de ce qui se passe chez vous !

LUCINDE.

Que voulez-vous dire ?

ORGON.

Je veux dire qu'à l'heure que je parle, elle est fort agréablement occupée.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Avec un personnage,
Que je n'ai pû bien voir,
Ici près, sous l'ombrage,
Je viens d'appercevoir
L'innocente Flavie.

LUCINDE.

Le fait est-il constant ?

ORGON.

Je vous le certifie.

LE VICOMTE.

Le mal n'est pas bien grand.

ORGON.

Je crois qu'ils ont perdu l'esprit.

Air : *En batifolant.*

Il gesticuloit
Galamment près d'elle ;
D'amour lui parloit.

LE VICOMTE.

Pure bagatelle.

ORGON.

Il l'appelloit
Mon cœur, ma Belle,
Et cætera.

LE VICOMTE.

Non, non, ce n'est rien que cela.

ORGON.

Ces gens-là n'entendent pas le François.

LE VICOMTE.

Permettez, Monsieur, ...

ORGON.

Air : *Et ne vous estomaquez pas.*

De tous les discours je suis las;

LE VICOMTE.

Et ne vous estomaquez pas :
Pour un jeu, c'est trop de fracas.

ORGON.

Hon, hon, morbleu !
Quel jeu !

LE VICOMTE.

Et ne vous estomaquez pas.

LUCINDE.

Sérieusement, Monsieur,

Air : *Quand on a prononcé*

Vous croyez que je suis une mere à la mode ?

ORGON.

Sans doute.

LUCINDE.

Vous trouvez mon humeur...

ORGON.

Très-commode.

LUCINDE.

Vous jugez sans quartier & sans rabattre....

ORGON.

Rien.

LUCINDE.

Que ma fille fait....

ORGON.

Mal.

LUCINDE.

Et que vous pensez....

ORGON.

Bien.

LUCINDE.

Cela devient sérieux ; il faut vous désabu-

ser. Sçachez, Monsieur, que l'amant que vous avez cru voir avec ma fille, c'est ma femme de chambre qui est déguisée en homme pour nous réjouir.

ORGON.

Quel conte !

LE VICOMTE.

Air : *Lere, la.*

Cette friponne a le talent
De faire si bien le galant,
Qu'on ne peut mieux le contrefaire ;
Lere la,
Lere, lan lere, lere, lan la.

LUCINDE.

Air : *Confiteor.*

Pour vous guérir parfaitement
D'un vain soupçon qui nous outrage,
Il faut aller tout doucement
Les surprendre dans ce bocage.
Vous qui sçavez le rendez-vous,
Allons, Monsieur, conduisez-nous.

LE VICOMTE.

Chut, paix.

Air : *Vous en venez.*

Cachez-vous, je les vois paroître ;
Vous allez bien-tôt reconnoître
Le Rival que vous soupçonnez.
Vous en tenez, vous en tenez :
Ah ! je vois bien que vous en tenez.

SCENE

SCENE X.

LUCINDE, *& les Acteurs précédens.*

LE VICOMTE.

Air : *Tique, tique, taque.*

APPROCHEZ, la belle enfant ;
Et vous, Monsieur son galant :
Avant de l'avoir pour femme,
Tique, tique, taque, & lon, lan la ;
Il faut faire un coup de lame
Avec ce cavalier-là.

LUCINDE.

Il vient vous enlever votre épouse.

LÉANDRE.

J'y perdrai plutôt la vie.

LUCINDE.

La folle !

LE VICOMTE.

Elle soutient la gageure jusqu'au bout.

LÉANDRE.

Oui ; je la soutiendrai : ciel ! que vois-je ?

ORGON.

Air : *O lon, lan la, landerira.*

Quoi ! C'est donc là cette Suivante ?
O lon, lan la,

Landerira.
Elle est vraiment fort amusante !
O lon, lan la,
Et très plaisante,
O lon, lan la,

LUCINDE.

Oui la voilà.

ORGON.

Apprenez, Madame, que vous êtes dans l'erreur, & que cette prétendue Soubrette est un Cavalier que je connois parfaitement.

LUCINDE.

Ciel ! je suis trompée !

LE VICOMTE.

Je n'en puis revenir.

ORGON.

Après cette aventure, vous jugez bien que je n'épouserai pas Mademoiselle.

LUCINDE.

Air : *Des Trembleurs.*

Traître, il faut que ma vengeance
Punisse ton insolence.
Après une telle offense,
Crois-tu que j'en reste là ?
Et toi, qui sous l'apparence
D'une crédule innocence,
A trahi ma confiance,
Un Couvent me vengera.

ORGON.

Doucement, Madame : pourquoi se fâcher ? Il y a remede à tout.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*

Je prends un sincere intérêt
Au mal qui vous possede.
Puisque cette épouse vous plaît,
Mon fils, je vous la cede.

LÉANDRE.

O mon pere !

LUCINDE.

Qu'entends-je ?

LE VICOMTE.

Je ne sçais où je suis.

ORGON.

Madame, je vous rends la parole que vous m'avez donnée ; disposez-en en faveur de mon héritier.

Air : *L'horoscope accompli.*

D'un gros bien me voyant le maître ;
Du sort de mon fils incertain,
En moi son absence fit naître
D'un second hymen le dessein.
Le ciel qui vient de me le rendre ;
Le destine pour votre gendre....
Si vous l'acceptez pour mari,
Tout mon desir est accompli.

LÉANDRE.

Air : *De tout tems le jardinage.*

Par l'amant le plus fidele,
Par la flamme la plus belle,
Laissez toucher votre cœur.
Permettez qu'avec Flavie,
Je m'unisse pour la vie :
Je vous devrai mon bonheur,

LE VICOMTE.

Je crois qu'il n'y a point à balancer,

LUCINDE.

Air : *Pour la Baronne,*

Je vous la donne,
Et je suis un conseil prudent.
Puisque l'Amour ainsi l'ordonne;
De moi recevez ce présent;
Je vous la donne.

SCENE XI. & derniere.

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

JE me tenois cachée de peur de l'orage ; il est passé, je puis paroître. Madame, ne me grondez pas, je vous en prie ; ni vous, Monsieur.

Air : *Ton himeur est, Catheraine.*

Contre moi votre colere
Seroit ici sans raison ;
Puisque mes soins ont sçû faire
Le bien de cette maison.
Je donne un fils à son pere,
Un charmant neveu pour vous,
Un gendre aimable à sa mere
A la fille un tendre époux.

LE VICOMTE.

On te pardonne tout en faveur du succès.

Air.

Aux transports les plus doux,
Mes amis, livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux.
Jeux & Ris, rassemblez-vous,
Amours, faites-nous sentir vos coups.
Aux transports les plus doux,
Mes amis, livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux.

DIVERTISSEMENT.

CANTATILLE.

VOlez & regnez ſur notre ame,
Jeux badins : comblez nos deſirs.
C'eſt dans les fêtes qu'on s'enflamme,
Et l'Amour n'eſt pas loin, quand on voit les Plaiſirs.
De la danſe & du chant l'amorce enchantereſſe
Ouvre les cœurs à Cupidon.
Ils réveillent la tendreſſe,
Et font dormir la raiſon.
Volez & regnez ſur notre ame, &c.

✕ ✕ ✕

VAUDEVILLE.

Air : *C'eſt ma deviſe.*

JE ne trouve rien de charmant
Comme les Belles ;
Je ne pourrois un ſeul moment
Vivre ſans elles.
Mais ſans jamais trop m'engager,
Je les courtiſe.
Toujours aimer, ſouvent changer ;
C'eſt ma deviſe.

✕

Belles, quand un perfide amant
Vous sacrifie,
Si vous pleurez son changement;
Quelle folie!
Pour moi, loin d'en prendre souci;
Je le méprise.
De même qu'il te fait, fais lui;
C'est ma devise.

Ne jugeons jamais d'un amant
Par la figure;
Un beau dehors est rarement
D'un bon augure.
Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluise,
Belle montre & peu de rapport;
C'est leur devise.

Beau sexe, contre nous suspends
Ton vain murmure;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec usure.
Ton cœur, plus que nous aguerri,
Bien mieux déguise.
A trompeur, trompeur & demi;
C'est ta devise.



Au tems jadis tous les époux
Étoient séveres ;
De l'honneur ils étoiént jaloux :
Quelles chimeres !
Ceux de nos jours ont un esprit
Qui s'humanise.
Moins d'honneur & plus de profit ;
C'est leur devise.

Vous plaire est un bien que Jacot
Aime à la rage ;
Je préfererois au gros lot
Votre suffrage.
Il n'est rien là de fanfaron ;
Tout est franchise.
Ridendo , dicere verum ;
C'est ma devise.

Avec Bacchus & les Amours ;
On me voit rire ;
Mais ma raison garde toujours
Tout son empire.
Chaque plaisir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuise ;
Rien par excès, un peu de tout ;
C'est ma devise.

FIN.

LES PETITS COMÉDIENS,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1731.

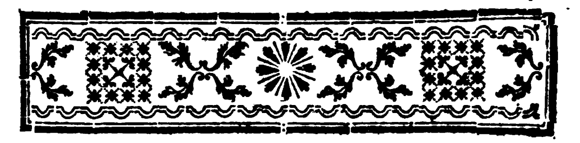
ACTEURS DU PROLOGUE.

JULIE.

LE CHEVALIER.

L'EPINE, *Valet du Chevalier.*

LA RANCUNE, *Comedien.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE CHEVALIER.

JULIE.

EH ! bien, Chevalier, nous tiendrez-vous parole ?

Air : Je ne suis né ni Roi ni Prince.

Pour amuser la compagnie,
Aurons-nous cette Comédie
Dont vous parlez depuis longtems ?

LE CHEVALIER.

Assurez-vous, belle Julie,
Que vos desirs seront contens,
Si rien ne trompe mon envie.

J'y ai envoyé hier. L'Epine y est allé encore ce matin ; je l'attends. Il y a deux lieues d'ici à Tours ; il ne faut pas encore s'impatienter.

JULIE.

Je ferois très-mortifiée que cela nous manquât. Vous sçavez que nous aurons ce soir une assemblée nombreuse, qui compte sur cette fête; quelle piece avez-vous demandée?

LE CHEVALIER.

Iphigénie.

JULIE.

La troupe est-elle bonne?

LE CHEVALIER.

Comment! ce sont des Acteurs de réputation. Qui ne connoît le célebre la Rancune, l'incomparable Ragotin? Mais j'apperçois l'Epine, nous en allons sçavoir des nouvelles.

SCENE II.

LE CHEVALIER, JULIE, L'EPINE.

LE CHEVALIER.

LEs Comédiens sont-ils en chemin?

L'EPINE.

Oui.

JULIE.

Les aurons-nous bientôt?

L'EPINE.

Non.

JULIE.

Air : *Et pourquoi donc, comment cela ?*

Quel est donc ce langage ?

L'EPINE.

Je parle juste.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

L'EPINE.

Ils ont fait un voyage,
Qui n'aboutit à rien.

LE CHEVALIER & JULIE.

Oh ! oh ! ah ! ah !
Et pourquoi donc, comment cela ?

L'EPINE.

Air : *Ah ! ah ! ah ! je ris de bon cœur.*

N'en accusez que le malheur ;
Je viens d'être le spectateur
D'une aventure fort tragique,
Qu'a souffert la Troupe Comique.

Air : *Sans dessus dessous, sans devant derriere.*

Ici près, je viens de les voir (*bis.*)
Barboter dans un abreuvoir ; (*bis.*)
La charette étoit dans l'orniere,
Sans dessus dessous, sans devant derriere :
Acteurs, Actrices étoient tous
Sans devant derriere, sans dessus dessous.

LE CHEVALIER.

Que nous dis-tu là ?

JULIE.

Comment cela eſt-il arrivé ?

L'EPINE.

Voici l'illuſtre la Rancune qui vous en fera le récit.

SCENE III.

LA RANCUNE, *& les Acteurs précédens.*

LA RANCUNE, *un bras en écharpe, & une emplâtre ſur la joue.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allegreſſe ;
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe.
Madame, je comptois que ma troupe aujourd'hui
De cet heureux ſéjour viendroit chaſſer l'ennui.
Chacun s'étoit flatté de la douce eſpérance
D'étaler à vos yeux ſon art & ſa ſcience.
Mais un malheur ſubit a trahi nos deſirs,
Renverſé notre eſpoir, & détruit vos plaiſirs.
Nous avions preſque fait les trois quarts du voyage ;
Et nous voyions déjà les clochers du village,
Quand un maudit Chaſſeur, que le ciel en courroux,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous,
Vit un oiſeau perché ſur la branche d'un hêtre ;
Sa main dans le moment mit l'amorce au ſalpêtre :
Il approche, il ajuſte, & d'un coup effrayant,

Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
La terre s'en emeut, les antres en frémissent.
De nos coursiers fringans tous les crins se hérissent ;
La terreur les saisit, & de colere ardents,
Soudain nous les voyons prendre le mors aux dents.
Du guide consterné la voix foible & tremblante
Tâche en vain d'appaiser leur fougue violente ;
La voiture entraînée au gré de leur fureur,
Va donner contre un roc d'une énorme grosseur ;
L'essieu crie & se rompt ; ô spectacle terrible,
Capable d'attendrir l'ame la moins sensible
Dans un marais bourbeux, Ragotin renversé,
Et dans ses brodequins lui-même embarrassé,
Après avoir longtems, dans un confus mélange
De livres, de paquets, de poussiere & de fange,
Lutté contre la mort, la fortune & les Dieux,
Reste à la fin sans force & périt à nos yeux.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû les ronces dégouttantes
Porter de ce héros les dépouilles sanglantes.
Comme lui, maint Acteur dans son sang est baigné ;
Et c'est moi que le Sort a le plus épargné.

JULIE.

Monsieur, en vérité, je plains votre situation ; mais il nous faut la piece promise.

LE CHEVALIER.

Oui, dussiez-vous tous mourir sur la Scene.

Air : *M. la Palisse.*

Vous la jouerez.

LA RANCUNE.

Eh ! comment
Satisfaire votre envie ?
Peut-être dans ce moment
L'on trépane Iphigénie.

Si vous voyiez dans quel état est Agamemnon !

Air : Dans un amoureux mystere.

Pouvons-nous sur le Théâtre
Mettre un Roi tout fracassé ?
Achille porte une emplâtre,
Ulysse a le bras cassé ;
De notre orchestre
Un instrument s'est brisé
Sur Clytemnestre.

LE CHEVALIER.

Trouvez-nous donc quelque expédient pour nous tirer d'affaire. Je suis engagé d'honneur pour cette piece.

JULIE.

N'y auroit-il pas un moyen de nous en dédommager ?

LA RANCUNE.

Ma foi, je n'en sçais point ; à moins que.... mais non.

JULIE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ?

LA RANCUNE.

Que nous avons une eſpece de reſſource, mais ſi foible, ſi légere, que je n'oſe preſque pas vous la propoſer.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt-elle ?

JULIE.

Voyons.

LA RANCUNE.

C'eſt une petite troupe compoſée de ma famille.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

LA RANCUNE.

Elle nous ſuit dans une voiture ſéparée : je crois qu'elle ne tardera pas à arriver.

JULIE.

Penſez-vous qu'elle puiſſe nous amuſer ?

LA RANCUNE.

Je n'oſe me flatter de cet avantage ; mais ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que ces Comédiens-là n'ont pas encore été ſifflés : ce ſont des Acteurs tout neufs, dont le doyen n'a pas encore quatorze ans.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Si de cette troupe novice
Vous voulez bien vous contenter,
Ils entreront bientôt en lice ;
Et je vais vous la présenter.

JULIE.

Que dites-vous, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Puisque nous ne pouvons avoir mieux, il faut les voir.

LA RANCUNE.

Je vais les chercher.

JULIE.

Représenteront-ils la piece que vous nous aviez promise ?

LA RANCUNE.

Non, Madame. Comme ils n'ont pas encore la voix assez forte pour le pathétique, ils vous donneront une petite Comédie intitulée : *La Niece vengée*, ou *la Double surprise.*

LE CHEVALIER.

Nous allons les attendre dans cette salle.

LA RANCUNE, *au Parterre.*

Messieurs, je me flatte que vous voudrez

bien avoir quelque indulgence pour de jeunes Éleves qui ne risquent cet essai que dans la confiance que vous leur serez favorables, persuadés que, s'ils ont quelques petits succès, ils ne peuvent les devoir qu'à vos bontés.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire,
Épargnez-les ; c'est moi, Messieurs,
Qui dois porter votre colere :
J'ai fait la Piece & les Acteurs.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA PIECE.

ORONTE, *Frere de Madame Argante.*

ARGANTE, *Tante de Lisette.*

LISETTE, *Amante de Clitandre.*

CLITANDRE, *Amant de Lisette.*

CRISPIN, *Valet de Clitandre.*

UN NOTAIRE.

La Scene est chez Madame Argante.



LES PETITS COMÉDIENS,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, *ſeul.*



QU'UN amant eſt à plaindre, quand il ne peut voir ce qu'il aime !

Air : *Dirai-je mon Confiteor?*

Le charmant objet de mes vœux
Eſt ſous la garde d'une tante,
Qui l'obſede & ſuit en tous lieux ;
Hélas ! quelque effort que je tente,
Mille obſtacles m'ôtent l'eſpoir
De lui parler & de la voir.

Encore, si j'avois le secours de Crispin : mais le maraud m'a quitté depuis quatre jours sans me rien dire ; je ne sçais ce qu'il est devenu : dans cette extrémité, je ne puis recourir qu'à l'Amour.

Air : *Flambeau des Cieux.*

Vas, Dieu charmant,
De la part d'un berger fidele,
Trouver Lisette en ce moment.
Amour, c'est elle
Dont la douceur
T'a de mon cœur
Rendu vainqueur.
Non, je ne puis
Lui découvrir l'état où je suis :
Vas l'informer de mes ennuis.
Puissant Dieu, lance-lui tes traits,
Fais que la Belle désormais
Me soulage ;
Et partage
Les maux que ses yeux m'ont faits.



SCENE II.

CRISPIN, CLITANDRE.

CLITANDRE, *à part.*

CIEL ! que vois-je ? Crispin ! C'est lui-même ; il me paroît bien intrigué.

Air : *Talalerire.*

Ah ! te voilà donc, double traître !
Quand j'ai le plus besoin de toi,
Peux-tu quitter ainsi ton Maître ?
Approche, parle, réponds-moi ;
Pour t'excuser, que peux-tu dire ?

CRISPIN, *se promenant.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

CLITANDRE.

C'en est trop. Il faut que dans le sang d'un perfide....

CRISPIN, *gravement.*

Tout beau : épargnez votre bienfaiteur.

Air : *Allons, gai.*

Sçachez qu'avec adresse
J'ai servi votre amour.
Allons, plus de tristesse ;
Reprenez en ce jour
Un air gai, toûjours gai....

CLITANDRE.

D'où viens-tu ?

CRISPIN.

De-là.

CLITANDRE.

Où as-tu été ?

CRISPIN.

Dans cette maison.

CLITANDRE.

Qu'as-tu fait ?

CRISPIN.

Votre cour.

CLITANDRE.

Quas-tu dit ?

CRISPIN.

Des menteries : par exemple, j'ai assuré votre maitresse,

Air : *Que j'estime mon cher voisin !*

Que rien n'éteindra le desir
Qui regne dans votre ame ;
Que l'on verra plutôt finir
Vos jours que votre flamme.

CLITANDRE.

Tes plaisanteries me font mourir.

CRISPIN.

Je vais vous faire revivre. Écoutez. En rodant autour de cette maison, pour tâcher de faire quelque découverte favorable à notre amour,

amour, j'ai appris que Madame Argante, tante de la jeune Lisette, avoit besoin d'un domestique affidé : je me présente, je parle, je plais ; on me reçoit si bien que je suis aujourd'hui le *fac-totum* du logis, & le confident de la maitresse.

CLITANDRE.

Air : *Boire à son tire, lire, lire.*

Vois-tu pour mon bonheur
Quelque ombre d'apparence ?

CRISPIN.

L'objet de votre ardeur
M'en donne l'espérance ;
Votre air flatteur,
Doux, enchanteur,
Lui tient au.... cœur.

CLITANDRE.

Quoi ! il seroit possible que ne l'ayant vue qu'une fois & sans lui parler....

CRISPIN.

L'Amour fait des progrès rapides dans le cœur d'une Agnès. Je vous garantis celle-ci dans nos filets.

CLITANDRE.

Que je t'embrasse, mon cher Crispin.

CRISPIN, *fierement.*

Non, non ; je suis un maraud, un double traître.

CLITANDRE.

Quand je pense que je possederai la charmante Lisette!

CRISPIN.

Il y a encore du chemin à faire : la tante n'est pas aisée sur le chapitre de sa niece : mais nous en viendrons à bout ; reposez-vous sur cette tête-là.

Air : *C'est ma devise.*

Pour bloquer, combattre, assiéger,
Je suis un maître ;
Ma valeur, dans plus d'un danger,
S'est fait connoître.
Sçachez que j'ai toujours fini
Une entreprise,
Et que, *veni, vidi, vici*,
C'est ma devise.

Ce qui augmente beaucoup mes esperances, c'est que Madame Argante a pour frere Monsieur Oronte, qui est fort dans les intérêts de sa niece ; ils ont souvent de petits démêlés à son sujet. Tenez, les voilà qui sont aux prises. Retirons-nous.

SCENE III.

ARGANTE, ORONTE.

ENSEMBLE.

Air : *Morguienne de vous !*

Argante. MORGUIENNE de vous ! quel homme, quel homme !
Morguienne de vous ! quel homme êtes-vous ?
Oronte. Morguienne de vous ! quel' femme, quel' femme !
Morguienne de vous ! quel' femme êtes-vous ?

ORONTE.

On ne peut vous dire une parole.

ARGANTE.

En voilà déja plus de six que vous dites inutilement.

Air : *La sombre dondaine.*

Vous perdez votre peine,
La son, la son, la sombre dondaine ;
Vous perdez votre peine.
Le beau donneur d'avis !
Patati,
Patapon.
Le joli,
Le mignon !

ORONTE.

Ma sœur.

ARGANTE.

Eh ! bien, mon frere ?

ORONTE.

Entendez raiſon une fois dans la vie. Comment voulez-vous pourvoir votre niece, ſi vous la tenez toujours renfermée?

ARGANTE.

Ce ſont mes affaires.

ORONTE.

Vous croyez qu'elle en ſera plus ſage? Erreur.

Air : *Pan, pan, pan, la poudre prend.*

Souvent trop de captivité
Nuit plus qu'un peu de liberté;
Dès qu'un amant s'offre à la vûe
D'une fille trop retenue,
Pan, pan, pan,
Le cœur ſe prend,
La Belle eſt en feu dans l'inſtant.

ARGANTE.

Belle maxime! Allez, vous ne ſçavez ce que vous dites.

ORONTE.

Eſt-il poſſible qu'une femme de votre âge?...

ARGANTE.

Une femme de mon âge! oh! je l'avoue;

Air : *Le Bois de Boulogne.*

Je ne ſuis plus dans mon printems;
Pour vous, dans l'éclat de vos ans,
Vous êtes ſi jeune, je penſe,
Que vous êtes preſque en enfance.

I

ORONTE.

Air : *Comment donc ! sur quel ton ?*

Puisqu'aujourd'hui vous traitez de chanson
Ce qui devroit vous servir de leçon,
Pour vous ranget enfin à la raison,
Dès le moment, je vais tout entreprendre.

ARGANTE.

Comment donc ! sur quel ton
Ose-t-on ?

ORONTE.

C'est le ton, c'est le ton, qu'il faut prendre.

ARGANTE.

Je m'embarrasse fort peu de vos menaces. Ma niece sera pourvûe, quand il me plaira.

ORONTE.

Quand il vous plaira ?

ARGANTE.

Oui.

ORONTE.

Air : *Ah! ah! ah! voyez donc comme il y viendra!*

Et moi, je gage
Qu'avant le jour fini,
De votre niece, un bon mari,
Malgré vous, sera le partage.

ARGANTE.

Ah! ah! ah! voyez donc comme il y viendra!
Taritatou, falira, lonfa.

ORONTE, *en s'en allant.*

La vieille folle !

ARGANTE.

Le vieux radoteur !

SCENE IV.

ARGANTE, CRISPIN.

ARGANTE.

CRISPIN.

CRISPIN.

Madame.

ARGANTE.

Il faut me donner aujourd'hui des preuves de ta fidélité.

CRISPIN.

Air : *Des fraises.*

Pour mon devoir mon amour
Me rend prêt à tout faire.
Faut-il agir nuit & jour,
Et se mettre en quatre, pour
Vous plaire, vous plaire, vous plaire?

ARGANTE.

Ecoute : mon bourru de beau-frere s'est mis en tête de marier ma niece ; il faut qu'il en ait le démenti.

Air ; *De notre Cabane.*

Redouble ta peine,
Crispin, mon ami,
Et ne souffre point ici
De figure humaine,
Ni d'amant transi. [*bis.*]

CRISPIN.

Je voudrois bien que quelqu'un vînt s'y frotter ; il verroit beau jeu, ma foi. Je lui couperois net les deux oreilles, & je les mettrois dans ma poche.

ARGANTE.

Vas dire à Lisette que je veux lui parler.

SCENE V.

ARGANTE, *seule.*

IL faut avouer que j'ai là un bon domestique ; dès que je l'ai vû, j'ai senti qu'il seroit mon fait.

SCENE VI.

ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

MA chere Tante, Crispin vient de me dire que vous me demandez : que souhaitez-vous de moi ?

ARGANTE.

Air : *Pour la Baronne.*

Votre présence
Me fait plaisir en ce moment.

Venez ; vous oubliez, je pense,
Ce que l'on doit faire en entrant ;
La révérence.

Retournez, s'il vous plaît.

Air : *Blaise revenant des Champs.*

Quittez cet air indolent,
Tout dandinant... [*bis.*]
Je n'ai jamais vû d'enfant,
Si sot & si bête :
Levez donc la tête.

Air : *Le trot, le trot, le trot.*

Je ne sçais pas pourquoi
Vous avez cette allure.
Tenez, regardez-moi :
Voilà votre figure.
Il faut aller de cette façon-là,
De cette façon-là ;
Le menton bas : non pas comme cela ;
Non pas comme cela.

Qu'on a de peine avec les enfans !

Air : *Com' v'là qu'est fait !*

Çà, présentez-moi votre ouvrage
Cette fleur est tout de travers ;
Vous avez manqué ce feuillage ;
Ces bruns-là devroient être clairs.
Faut-il que je vous le répete ?

Vous avez l'esprit bien distrait.
Eh ! qu'est-ce que ceci, fillette ?
Regardez un peu ce bouquet ;
Com' v'là qu'est fait ! [*bis.*]

LISETTE.

Celui-là est-il bien, ma chere tante ?

ARGANTE.

Pas mal. Si vous vouliez vous appliquer, vous profiteriez ; mais vous ne pensez qu'à jouer. Ah ! que vous ne me ressemblez guère !

Air : *Que je regrette mon amant !*

Je m'occupois incessamment,
Quand j'étois à l'âge où vous êtes ;
Et j'en faisois, dans un moment,
Plus qu'en deux heures vous n'en faites ;
Je travaillois si joliment,
Que l'on m'en faisoit compliment.
Je tricotois,
Je filois,
Je cousois,
Je brodois
Si joliment,
Que l'on m'en faisoit compliment.

LISETTE.

Ma chere tante,

Air : *Je ferai mon devoir.*

Je vous promets à l'avenir,
De vous mieux obéir... [*bis.*]

Et que, du matin jusqu'au soir,
Je ferai mon devoir. [bis.]

ARGANTE.

Sorgez que vous n'êtes plus un enfant. Hélas! ce que je lisois l'autre jour, est bien véritable.

Air : *Ne vous laissez jamais charmer.*

C'est lorsqu'on devroit avancer,
Que l'on recule davantage.
Fille qui commence à penser,
Ne songe guere à son ouvrage.

Voyons votre écriture.

LISETTE.

La voici.

ARGANTE.

Air : *Petite Brunette, il ne faut pas.*

Grands Dieux ! que veut dire cela ? (*bis.*)
Vous plairoit-il de me l'apprendre?
Clitandre, Clitandre. Voilà
Toute une page de Clitandre.

LISETTE.

Dame, je ne sçais pas; c'est un nom qui m'est venu dans la tête.

ARGANTE, *bas.*

N'y auroit-il point quelque chose là-dessous ? Il faut que je la questionne un peu... Ecoutez....

LISETTE.

Ma chere Tante.

ARGANTE.

Quelqu'un ne vous a-t-il jamais parlé d'amour ?

LISETTE.

D'amour ! qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

ARGANTE.

Ce que vous devez éviter avec ſoin.

LISETTE.

Ayez donc la bonté de me dire ce que c'eſt que l'amour.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Il faut que je ſois inſtruite.

ARGANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Comment, s'il vous plaît ;
Voulez-vous que je l'évite,
Si j'ignore ce que c'eſt ?

ARGANTE.

Elle m'embarraſſe... L'Amour eſt un enfant.

LISETTE.

Un enfant !

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

De le fuir ſoigneuſement
Eſt-il néceſſaire ?
Si l'Amour eſt un enfant,
Quel mal peut-il faire ?

ARGANTE.

Le Ciel vous préſerve de l'éprouver ; c'eſt un enfant plus à craindre qu'un géant.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Par un diſcours cajoleur,
Il amorce une fillette ;
Mais, ſi-tôt que du voleur
On écoute la fleurette,
Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

Quand une fille s'éloigne de ſa mere, ou une niece de ſa tante....

Air : *Si c'eſt par nature.*

Il la ſuit à pas de loup : (*bis.*)
Dès qu'il peut faire ſon coup,
Crac, le petit drôle
La filoute, lui prend tout,
Et puis, zeſte, il s'envole.

LISETTE.

Que faut-il faire pour s'en garantir, ma chere tante ?...

ARGANTE.

Je vais vous le dire. Comme il prend ſouvent la figure d'un Cavalier, il faut vous tenir en garde contre les diſcours des hommes : par exemple, ſi quelque garçon vous aborde civilement, & vous dit : mon petit cœur, ma

Reine, écoutez-moi ; à tout ce qu'il vous dira répondez non, toujours non.

LISETTE.

Cela suffit ; je vous obéirai.

ARGANTE.

Vous ne pouvez mieux faire : car, en vérité, rien n'est plus à craindre que les hommes.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Pour nous tout plaisir est perdu,
Si-tôt qu'ils sont nos maîtres :
J'en ai tant vû. (3 *fois*)
De traîtres,
Tant vû,
J'en ai tant vû de traîtres !

SCENE VII.

LISETTE, CRISPIN, ARGANTE.

CRISPIN.

MADAME, un de vos Fermiers vous demande.

ARGANTE.

Je vais lui parler. Ma niece.

LISETTE.

Ma chere tante.

ARGANTE.

Que je trouve, à mon retour, votre ouvrage plus avancé.

LISETTE.

Oui, ma chere tante.

CRISPIN.

J'y aurai l'œil, Madame. (*Bas.*) Profitons de l'occasion, & tâchons d'introduire mon maître.

SCENE VIII.

LISETTE, *seule*.

Air : *Ah ! c'est un certain je ne sçais quoi.*

Quel changement s'est fait en moi !
Clitandre m'intéresse.
Mon cœur s'en occupe sans cesse.
Mais c'est lui-même que je voi.
Je sens un certain je n'sçais qu'est-ce.
Je sens un certain je n'sçais quoi.

Ma tante a beau dire ; je ne puis croire que ce soit un voleur, & quand je pense qu'il faut dire non, cela me fâche.

SCENE IX.

LISETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

BELLE Lisette, il m'est donc permis de vous voir? En êtes-vous aussi charmée que moi?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Qu'entends-je? Est-ce-là le bonheur dont Crispin m'a flatté? Parlez-moi, ma Reine; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Approuvez-vous les sentimens
D'une amoureuse flamme?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Le plus fidele des amans
A-t-il touché votre ame?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Quoi! pour le prix de tant d'amour,
Je n'ai pas le moindre retour?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Voilà des réponses bien Laconiques. Monsieur Crispin, vous me le payerez. Voyons encore.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?*

Vous condamnez donc ma tendresse?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Et vous refuseriez mon cœur?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Vous voulez que mon ardeur cesse?

LISETTE.

Non, non, non.

CLITANDRE.

Dieux! quel est mon bonheur!

Je ne puis retenir mes transports.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Pardonnez-les, je vous supplie;
Tant d'attraits doivent m'excuser.



SCENE X.

LISETTE, CLITANDRE, ARGANTE.

ARGANTE, *lui donnant sa main.*

Suite de l'Air précédent.

S'Il vous faut des mains à baiser,
Contentez votre envie.

Ah! ah! je vous y trouvé; retirez-vous, Mademoiselle : nous verrons si vous m'avez obéïe; & vous ....

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

Je vous conseille, beau galant,
D'aller chercher un autre gîte.
Ce bâton-là, dur & pesant,
Si vous ne sortez au plus vîte,
Pan, patapan, patapan, pan, pan,
Sur vous tombera dans l'instant.

SCENE XI.

ARGANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Air : *Je suis un bon soldat.*

QU'EST-CE que j'entends-là?
Tita, ta.

Qui vous met en colere ?
Madame, le maraud,
Tôt, tôt, tôt,
Va mordre la poussiere.

Ah ! ventre, ah ! tête, ah ! mort !

Air : *Les Trembleurs.*

Dans la fureur qui m'anime,
Il faut que mon bras l'opprime;
Et laisse, en lavant son crime,
Un exemple à l'Univers.
C'est en vain que, par la fuite,
Il veut tromper ma poursuite.
La colere qui m'agite,
Le suivra jusqu'aux enfers.

Pardonnez, Madame, je ne vous voyois pas : dans ma fureur je ne connois personne.

ARGANTE.

Ce garçon-là est un trésor. Mon cher Crispin, je suis contente de ton zèle ; je vais parler à ma niece pour découvrir le mystere de cette aventure. Tiens toi ici.

SCENE XII.

CRISPIN, CLITANDRE.

CRISPIN, *appellant son maître.*

ST, ſt, Monſieur.

CLITANDRE.

Ah ! Criſpin, quel eſt mon trouble ! & que vais-je devenir ?

CRISPIN.

Il eſt bien queſtion de faire ici le langoureux !

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

De ces pleurs, de cette triſteſſe,
Croyez-moi, ſuſpendez le cours.
Un amant qui ſe plaint ſans ceſſe,
Mérite de languir toujours.

Il s'agit de voir quelles meſures nous prendrons.

CLITANDRE.

C'eſt en toi ſeul qu'eſt mon eſperance, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Paix, paix. . . . oui . . . c'eſt cela . . . . point du tout . . . . attendez . . . . . *vivat*. . . . . je le tiens.

Air : *Lere, la, lere, lan, la.*

Je viens d'imaginer un tour.
Monsieur, avant la fin du jour,
Vous verrez ce que je sçais faire ;
Lere, la,
Lere, lan, lere,
Lere, la,
Lere, lan, la.

J'ai lû dans les yeux de Madame Argante qu'elle n'est pas insensible, & sans vanité nous avons du mérite : j'en tire un bon augure pour mon projet ; vous avez la clef de ma chambre : allez-y jusqu'à nouvel ordre : je vais penser au moyen de vous rendre heureux.

SCENE XIII.

ARGANTE, LISETTE.

ARGANTE.

CE que vous me dites est-il bien vrai ?

LISETTE.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

C'est la vérité pure ;
A chaque question,
Ma tante, je vous jure,
Que j'ai répondu non.

ARGANTE.

Ne mentez pas, au moins ; voilà un petit doigt qui me dit tout.

LISETTE.

Eh ! bien, il a dû vous dire que je vous ai obéi.

ARGANTE.

Cepèndant ce Monsieur vous a pris la main & vous l'avez souffert.

LISETTE.

Air : *La Serrure.*

Tremblante, confuse, étonnée,
Dans le trouble extrême où j'étois,
Mes forces m'ont abandonnée ;
Je voulois fuir & ne pouvois.

ARGANTE.

Dites-moi un peu : comment ce Monsieur est-il entré au logis ? Qu'est-cè qu'il demandoit ?

LISETTE.

Il demandoit mon oncle.

ARGANTE.

Votre oncle ? Voilà ce que je voulois sçavoir. Allez étudier vos leçons, & sur les yeux de votre tête, que je n'entende point parler de vous.

✦✦

SCENE XIV.

ARGANTE, *seule.*

C'EST mon benêt de frere qui m'a joué ce tour-là. Hom, j'ai bien envie de faire une chose pour le déconcerter : je sçais bien que je serai contrôlée ; mais on voit des femmes plus âgées que moi faire des folies.

SCENE XV.

ARGANTE, CRISPIN.

ARGANTE.

AH ! te voilà ! je t'allois appeller pour te faire une confidence. Je veux me remarier.

CRISPIN.

Parbleu ! j'en suis charmé ; mais je crois avoir laissé la porte ouverte : on peut nous entendre ; permettez que je voye ... (*Bas.*) Tout favorise mon dessein : dressons nos batteries.

(*Il laisse tomber une Lettre, & va voir à la porte.*)

ARGANTE, *ramassant la Lettre.*

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ? [*Elle lit.*] » Je

» te donne avis, mon cher Chevalier, que » ton affaire va bien : les parens du Comte, » qui te croyoient en pays étranger, sont dis- » posés à un accommodement ; ainsi j'espere » que tu ne joueras pas long-tems le rôle de » Crispin, & que, dès que tu auras payé vingt » mille francs, dont on se contente, tu rede- » viendras le Chevalier de Plumoyson : c'est » ce que désire de tout son cœur ton ami, » le Marquis de Bellecourt.

C'est à Crispin que cela s'adresse. Ciel ! quelle agréable surprise ! Je me suis toujours doutée qu'il étoit tout autre que ce qu'il paroissoit.

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Non, non, je ne m'y trompe guere :
Ce n'est pas un homme ordinaire ;
Je l'ai vû par son entretien.
Ah ! vraiment, je m'y connois bien.

SCENE XVI.

CRISPIN, ARGANTE.

CRISPIN.

MADAME, vous pouvez à présent me confier...

ARGANTE.

Vous le méritez bien, ma foi, vous qui vous cachez de votre maîtresse ?

CRISPIN.

Moi, Madame?

ARGANTE.

Venez, venez, qu'on vous parle.

CRISPIN.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Non, je n'en suis point capable ;
Ce langage me surprend.

ARGANTE.

Sous cet air peu respectable,
Je sçais quel est votre rang :
Et non, non, il n'est point de si joli nom,
Que votre nom véritable ;
Et non, non, il n'est point de si joli nom
Que celui de Plumoyson.

CRISPIN.

Qu'entends-je?

ARGANTE.

Je vous parle en connoissance de cause, Monsieur le Chevalier. Tenez.

(*Crispin prend la Lettre & la lit bas.*)

Qu'il est aimable ! qu'il a de graces !

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Je ne puis, sans un doux transport,
Et le voir & l'entendre.
Feu mon époux avoit ce port,
Ce regard doux & tendre.
Si le défunt n'étoit pas mort,
Je pourrois m'y méprendre.

CRISPIN.

CRISPIN.

Madame, je voudrois en vain vous le cacher ; c'eſt une affaire d'honneur : ne me perdez pas ; je vous en conjure.

ARGANTE.

Vous m'offenſez par cette priere. Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? Vous y verriez que je n'ai point de plus grand plaiſir au monde, que d'obliger un galant homme, & que, ſi vous avez beſoin de ma bourſe pour changer votre ſituation....

CRISPIN.

Changer ma ſituation ! J'en ſerois au déſeſpoir.

Air : *Comme un coucou.*

Je préfere mon eſclavage
Au deſtin le plus glorieux.
Il n'eſt rien qui me dédommage
Du plaiſir de voir vos beaux yeux.

Car enfin, je ne puis garder le ſilence.

Air : *J'entends le moulin, tique, tique, taque.*

Lorſque l'Amour, pour m'enchanter,
A vos yeux vint me préſenter,
Je dis en moi-même auſſi-tôt :
Eh ! oui, vraiment, voilà ce qu'il me faut.
Je ſentis mon cœur, tique, tique, taque,
Je ſentis mon cœur taqueter.

ARGANTE.

Eh ! bien, Chevalier, il ne tiendra qu'à vous d'être heureux ; tenez, sans tant de préambule,

Air : Le Maître fou que voilà !

Par un bon mariage,
Unissons-nous tous deux.

CRISPIN.

Un si charmant partage
Comblera tous mes vœux.

ARGANTE.

Moi, vous me croyez prête.

SCENE XVII.

ORONTE, ARGANTE, CRISPIN, LISETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE.

ORONTE, *écoutant.*

Suite de l'Air précédent.

Ah ! ah !
Le joli tête à tête !
Le beau *duo* que voilà !

ARGANTE.

Mon frere sera bien attrapé.

Air : Dans un amoureux mystère.

Ah ! que je serai ravie
De voir ce beau contrôleur,
De dépit l'ame remplie,
Murmurer de mon bonheur !

ORONTE.

L'extravagante !

ARGANTE.

Il crevera de douleur.

ORONTE.

L'impertinente !

CRISPIN.

Allons, mon adorable, ne différons plus ; je brûle ; j'étouffe, je meurs.

Air : L'avez-vous vu passer ?

Tant d'attraits que voilà (*bis.*)
Font que mon cœur soupire,
Olire, olire ;
Soulagez mon martyre.

ARGANTE.

Olire, ola.

CRISPIN.

Souffrez du moins que sur cette main blanche je prenne quelque lénitif.

ARGANTE.

Il me fait pitié.

CRISPIN.

Ma Reine, ma charmante.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Jusqu'à ce que l'hymen nous lie,
Cela ne se peut refuser.

ORONTE, *les surprenant, & riant.*

S'il vous faut des mains à baiser,
Contentez votre envie.

Le bon petit cœur de femme que ma sœur! Monsieur, je vous félicite.

ARGANTE.

Le voilà charmé : riez, riez. Le grand nigaud! Vous ne sçavez donc pas que Monsieur est Gentilhomme.

ORONTE.

Je le sçais, ma sœur ; & bien loin de vous blâmer, je suis ravi de vous voir dans la disposition de faire la fortune de Monsieur le Chevalier. Tout ce que je vous demande, c'est de consentir que ma niece....

ARGANTE.

Puisque c'est votre niece, vous en pouvez faire ce qu'il vous plaira.

ORONTE.

J'en ferai l'épouse de Clitandre ; c'étoit mon intention, & j'ai fait avertir le petit Notaire * que voici.

CRISPIN, *à Madame Argante.*

Hâtez-vous de signer leur mariage pour penser au nôtre.

---

* Garçon de Théâtre qui avoit six pieds.

ARGANTE.

Donnez.

CLITANDRE.

Belle Lisette, quel est mon bonheur!

LISETTE.

Ma chere Tante, que ne vous dois-je point?

Air : Du Cap de Bonne-Espérance.

Ne croyez pas que j'oublie
De bonté ce trait charmant.

CLITANDRE.

Recevez-en, je vous prie,
Mon juste remerciement.
Pour terminer au plus vîte,
L'Amour veut que je vous quitte.

CRISPIN.

Le suivre est de mon devoir.
Serviteur, Adieu.

LE NOTAIRE.

Bon-soir.

ARGANTE.

Chevalier! Chevalier!

CRISPIN.

Madame, en vérité .... c'est trop d'honneur.... votre bonté .... mon peu de mérite ... font que je ne puis... je suis le vôtre de toute mon ame.

ARGANTE.

Le perfide m'abandonne! ah! je suis trahie; mais je n'en serai pas la dupe, & je me marierai à quelque prix que ce soit. Messieurs, si quelqu'un de vous veut épouser une petite veuve, je suis à lui, & je vous assure qu'il trouvera mieux qu'il ne pense.

Air: *L'Amour est un voleur.*

J'ai sous des cheveux gris
L'humeur assez jolie.
Sans trop de flatterie,
Je vaux encor mon prix.
Vive, fringante, preste,
On me trouve encor des appas.
Et zeste, zeste, zeste,
Bien des jeunes filles n'ont pas
Un si beau reste.



EPILOGUE.

JULIE, LE CHEVALIER, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

VOus venez de voir nos Éleves ; qu'en dites-vous, Madame ?

JULIE.

J'en suis fort contente.

LA RANCUNE.

Et vous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ils m'ont fait plaisir.

LA RANCUNE.

Des suffrages si glorieux doivent les encourager.

JULIE.

Nous jugeons du Maître par les Écoliers.

LE CHEVALIER.

Monsieur de la Rancune, je vous fais mes complimens ; vous allez peupler la terre de Césars & d'Impératrices.

LA RANCUNE.

Je ne suis pas inutile au Public, comme vous voyez.

JULIE.

Où sont ces petites bonnes-gens? Qu'ils ne partent point sans que je les voye.

LA RANCUNE.

Ils auront l'honneur de prendre congé de la compagnie ; mais ils voudroient auparavant vous donner un petit ballet.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah !

LA RANCUNE.

Aurez-vous la bonté de le permettre?

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs ne font pas les choses à demi. Il faut voir cela, Madame.

JULIE.

Volontiers ; mais il est un peu tard.

LA RANCUNE.

Leurs danses ne sont pas longues. Allons Messieurs de la symphonie.

DIVERTISSEMENT.

CANTATILLE, chantée par un enfant de six ans.

VOLEZ, petits Amours, volez sur ce rivage ;
Faites-y de nos jeux goûter le badinage ;
Riez, folâtrez avec nous.
Notre âge doit pour nous exciter votre zele.
Ceux pour qui ma voix vous appelle,
Sont tous des enfans comme vous.

VAUDEVILLE.

JULIE.

Air : *Les petits, toure lourirette.*

PAR l'âge ni par la grandeur,
Ne jugeons jamais d'un Acteur.
Ceux-ci dont je suis satisfaite,
Font voir que, pour être amusans,
Les petits, toure lourirette,
Valent bien les grands.

LA RANCUNE.

Quand du cothurne les Héros
Lassent la Cour par leurs grands mots,
A Paris la Troupe cadette
Reçoit des applaudissemens.
Les petits, &c.

ARGANTE.

Tous les jours dans les jardinets
On trouve ses plus beaux bouquets ;
Et des arbres nains la cueillette
Donne des fruits les plus charmans.
Les petits, &c.

LE CHEVALIER.

De la bravoure des soldats
La taille ne décide pas ;
Bien souvent, lorsque la trompette
Appelle au feu les combattans,
Les petits, &c.

Mars ayant insulté l'Amour,
L'Amour à l'instant eut son tour;
Apprends, dit-il, par ta défaite,
A ne point railler les enfans.
Les petits, &c.

CRISPIN.

Que mon destin seroit charmant,
Si le Spectateur, en sortant,
Disoit, d'une voix satisfaite:
Crispin me plaît, il est brillant;
Ce petit, toure lourirette,
En vaut bien un grand.

CLITANDRE.

Quoique je ne sois qu'un nabot,
Je sçais remuer le sabot.
Ma danse est encore imparfaite;
Mais j'espere qu'en peu de tems
Mes petits petons, toure lourirette,
Vaudront bien les grands.

LISETTE.

Ah! que nous nous croyons heureux,
Si l'on est content de nos jeux!
En sortant, que chacun répete
Ces mots pour nous si ravissans:
Les petits, toure lourirette,
Valent bien les grands.

FIN.

LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1737.

ACTEURS.

MOnsieur RICHARD.

Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ, *Nouvelliste.*

M. FURET.

M. REPIC, *Médecin.*

LÉANDRE.

ANGÉLIQUE, *Fille de M. Timbré.*

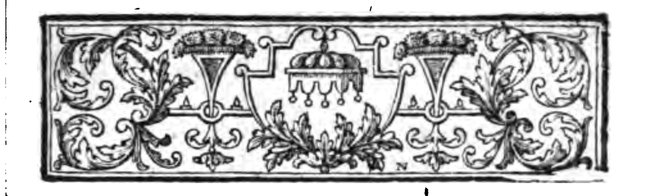
FINETTE, *petite sœur d'Angélique.*

LISETTE, *Suivante.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene est chez le Nouvelliste.



LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

M. RICHARD.



BON JOUR, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Votre servante, Monsieur Richard.

Air : *Gai, gai, larirette.*

Ah ! que mon ame est contente
De vous revoir en ces lieux,
Si joyeux !

M. RICHARD.
Vous êtes toujours charmante.
Madame ARGANTE.
Votre cœur est toujours gai,
Lariré.
M. RICHARD.
Oui, comme au Printems, je chante;
Gai, gai, gai, lariré.
Madame ARGANTE.
Air : *La Ceinture.*
Vous venez ici du matin,
Tout le monde encore y sommeille;
Vous me feriez croire, à la fin,
Que c'est l'Amour qui vous éveille.
M. RICHARD.
Vous ne vous trompez pas tout-à-fait.
Madame ARGANTE.
Quoi! sérieusement, l'Amour?
M. RICHARD.
Air : *Que faites-vous, Marguerite?*
C'est une chose certaine,
Et j'ose en faire l'aveu;
Ce qui près de vous m'amene,
C'est l'amour de mon neveu.
Air : *Belle Brune.*
Angélique,
Angélique
Est l'objet de son ardeur;
Son œil enchanteur
Le pique.

Madame ARGANTE.

Angélique!

M. RICHARD.

Oui, votre petite fille.

Air : *De Grimaudin.*

Pour en parler à votre gendre,
Monsieur Timbré;
Ici vingt fois avec Léandre
Je suis entré;
Mais, ni le matin ni le soir,
Jamais nous n'avons pû le voir.

Madame ARGANTE.

Que je suis malheureuse, M. Richard! Il faut que je vous avoue ma peine.

M. RICHARD.

Vous m'étonnez. Vous vivez tranquillement dans le sein de votre famille. M. Timbré votre gendre.

Madame ARGANTE.

Est un fou qui me désole; possédé de la manie des nouvelles, il néglige tout pour s'y livrer; d'une indolence outrée pour ses affaires; d'une curiosité sans bornes pour celles des autres; il sçait tout, excepté ce qu'il devroit sçavoir.

Air : *Landerirette.*

Son zèle ardent & matinal
Le conduit au Palais Royal,

Landerirette.
Il y reste jusqu'à midi,
Landeriri.

Sitôt qu'il a dîné,

Air : Tout à travers.

Il court dissiper son ennui
Chez Dupuis ;
De-là chez Procope il va
Sonica ;
Puis vient chercher un bon mot
Chez Gradot.

M. RICHARD.

La belle occupation !

Madame ARGANTE.

Ce n'est pas encore tout.

Air : Votre cœur est bien étrenné.

Son esprit toujours en campagne
De la Ceuta vient en Espagne,
De la Manche sur l'Océan :
Il part du fond de l'Allemagne ;
Et le voilà dans Astracan.

Air : Ne vous laissez jamais charmer.

Coromandel & Malaga
Pour lui sont le bois de Vincenne ;
Le Tanaïs & le Volga
Lui sont plus connus que la Seine.

M. RICHARD.

Quelle extravagance !

Madame ARGANTE.

Il fréquente ici un M. Furet, dont il a fait son commissionnaire pour les découvertes ; c'est son favori, son tout : il ne jure que par lui.

Air : Philis, en cherchant son amant.

Enfin ce gazetier banal,
Ce fou, ce maître original,
De tout ce qu'on dit bien ou mal,
Au Luxembourg, à l'Arsenal,
Tient un journal.

M. RICHARD.

Je plains bien Madame votre fille.

Madame ARGANTE.

Ma fille ? Autre folle. Le jeu est sa fureur ; cette extravagante,

Air : Le jus d'Octobre.

Sombre, taciturne & contrainte
Par-tout où le jeu ne va pas,
Ne rit qu'à l'aspect d'une quinte,
Et ne se plaît qu'avec des As.

Je croyois l'en retirer par mes leçons & par mon exemple ; mais un certain M. Repic, Medecin, qui vient ici tous les jours, rend mes efforts inutiles. Que vous dirai-je ? C'est un dérangement affreux dans cette maison ; que l'on plaide, que l'on saisisse, on n'y pense pas.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Quand il arrive une aventure,
Qui doit leur causer du chagrin,
L'un d'eux a recours au Mercure,
Et l'autre demande un sixain.

Il faut qu'à soixante ans, je me charge des embarras du ménage. Ce qui m'afflige le plus, c'est le tort que cela fait à l'établissement de leurs enfans; & surtout de l'ainée qu'il est tems de pourvoir.

M. RICHARD.

A son égard, vous ne devez point avoir d'inquiétude; Leandre, mon neveu, jouit d'une fortune considérable qu'il sera charmé de partager avec elle; il l'adore, il vous la demande; c'est le sujet de ma visite.

Madame ARGANTE.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

D'Angélique grand'mere,
Je puis tout sur son cœur;
Si Léandre est sincere,
Je ferai son bonheur.

M. RICHARD.

Sûr de son caractere,
Je vous promets sa foi.

Madame ARGANTE.

Du soin de cette affaire,
Reposez-vous sur moi.

Pour faire les choses dans les regles, il faut commencer par voir le Pere ; je prévois bien cependant que vous ne pourrez en tirer raison.

M. RICHARD.

Est-il ici ?

Madame ARGANTE.

Oui, une fluxion qu'il a gagnée hier en traçant le plan de la ville de Prague dans les Thuilleries, l'oblige à garder la maison. Tenez, le voici avec son bien-aimé ; profitez du moment.

SCENE II.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ, M. FURET.

M. TIMBRÉ.

Refrain.

GAi, gai, gai, larirette,
Gai, gai, gai, lariré.

Air : *Que j'estime mon cher voisin !*

Ah ! que de vous voir en ces lieux,
Cher Furet, il me tarde !

M. FURET.

Ah ! que vous me rendez joyeux
Par cette humeur gaillarde !

M. TIMBRÉ.

Avouons-le, cher ami, nous avons eu bien de l'inquiétude.

M. FURET.

Il est vrai que la ville de Prague nous a fait passer de mauvaises nuits. Voici un morceau qui, je crois, ne vous sera pas indifferent.

M. TIMBRÉ.

Ah! ah! c'est une Estampe; je vois bien ce que c'est.

Air : *Le trot, le trot.*

Regardez ces soldats:
Comme ils prennent la fuite!
Comme ils doublent le pas,
Craignant notre poursuite!
Voyez ici comme leur Général, leur triste Général
Tourne le dos à notre Maréchal;
Ils s'en vont tous le trot, le trot, le trot,
L'entrepas, l'amble & même le galop.

M. FURET.

Je n'en suis point surpris.

Air : *Réveillez-vous.*

Comment d'un si facheux déboire
Auroient-ils pu se dégager?
Ils appréhendoient de trop boire,
Et n'avoient point de quoi manger.

Il me semble que quelqu'un nous écoute. Eloignons-nous un peu. Que fait-on à présent

dans la Bohême ? Voulez-vous bien me dire où l'on en est de ce côté-là ?

M. TIMBRÉ.

Volontiers. Mais il faut auparavant que je vous fasse une petite description du pays. Tenez, voilà Egra. Ce chemin conduit tout droit à Prague. Ceci ; c'est la montagne blanche ; là & là, ce sont les deux Rivieres qui arrosent ce Royaume.

M. FURET, *à M. Richard.*

Air : Plan, plan, plan, place au Régiment de la Calotte.

Prenez garde à ce que vous faites.
Monsieur, dans l'endroit où vous êtes,
Vous allez effacer le plan.

M. RICHARD, *bas.*

Plan, plan, plan,
Place au Régiment de la Calotte.

M. FURET.

Retirez-vous donc, s'il vous plaît ; ne voyez-vous pas que vous avez un pied sur l'Elbe, & l'autre sur la Moldau ?

M. TIMBRÉ.

Vous nous gâtez vingt lieues de pays, cela n'est pas gracieux.... Les Ennemis étoient là, leur position n'étoit pas avantageuse, ils avoient besoin de vivres, & pour en avoir, il falloit passer par un défilé qui se trouve entre ces deux montagnes ; notre

Général informé que les Ennemis en faisoient venir par cet endroit, conçut le dessein de leur enlever ces vivres. Que fit-il ? Il leur envoya un gros détachement qu'il fit partir de-là pour aller là.

(*A M. Richard.*)

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur, rangez-vous donc, de grace ;
Comment voulez-vous, dites-moi,
Qu'un corps de dix mille hommes passe
Pour aller prendre ce convoi.

M. FURET.

Monsieur, faites voir que vous êtes bon François, & ne vous opposez point à une expédition qui va combler nos troupes de gloire & de plaisir.

M. TIMBRÉ.

Une fois dans la vie, pensez à ce qu'o vous dit. Si vous restez dans cette place, est-il possible que douze bataillons & trois ou quatre mille hommes de cavalerie passent entre vos jambes ?

M. RICHARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. TIMBRÉ.

Voilà bien de quoi rire !

M. FURET.

Attendez que le convoi soit pris.

M. TIMBRÉ.

Voyez un peu s'il nous écoute. Quelle obstination !

M. RICHARD.

Quelle extravagance, Monsieur. Je venois pour. . . .

M. FURET, *à M. Timbré.*

Continuez, s'il vous plaît.

M. TIMBRÉ.

Pour vous, à la bonne heure. On battit l'escorte, & le convoi fut pris.

M. FURET.

Ensuite.

M. TIMBRÉ.

Vous allez voir. . . . Puisqu'il plaît à Monsieur de rester là, changeons de place.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Tenez, voilà le chemin
De la Westphalie.

M. FURET.

Pour éviter ce faquin,
Sauvons-nous en Silésie.

M. TIMBRÉ.

Voici Breslau, Vienne est là.

M. FURET.

Je pense qu'il nous suivra
Jusques dans la Hongrie.

M. RICHARD, *l'abordant.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

M. TIMBRÉ.

Quoi ! c'eſt vous ! je ne vous remettois pas. (*A M. Furet.*) Au diantre le fâcheux. Allez m'attendre. Je ſuis à vous dans un moment.

(*Furet ſort.*)

SCENE III.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

J'Avois quelque choſe dans la tête.

M. RICHARD.

Vous avez l'eſprit ſi occupé !

M. TIMBRÉ.

Venons au fait. Que dit-on dans votre quartier ?

M. RICHARD.

Rien.

M. TIMBRÉ.

Rien ! vous êtes mal informé.

M. RICHARD.

Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

M. TIMBRÉ.

Connoiſſez-vous, dans le quartier Saint Honoré, cette petite fille qui a perdu ſa mere, & cette grande fille que ſa mere a perdue ?

M.

M. RICHARD.

Je ne ſçais ce que c'eſt.

M. TIMBRÉ.

Air : *Ah! qu'elles ſont.*

Sans doute vous avez lû
Ces rimes un peu ſalées,
Où depuis peu l'on a vû
Des filles bien régalées.
Ah! qu'elles ſont, qu'elles ſont, qu'elles ſont,
Qu'elles ſont bien habillées!

Cette ſatyre plaît à bien du monde ; cependant :

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Je trouve, moi, cette cenſure
Trop dure,
Pour de bonnes raiſons.
Meſſieurs les faiſeurs de chanſons ;
Ignorez-vous que ces Poulettes
Sont faites
Pour plumer les Dindons !



SCENE IV.

M. TIMBRÉ, M. RICHARD, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, Madame vous prie de lui dire combien il y a que vous occupez cette maison ?

M. TIMBRÉ.

Est-ce que je me mêle de cela, moi ?

M. RICHARD.

Fi donc, ce détail est trop bourgeois.

LISETTE.

Madame demande encore si vous avez vû votre Procureur ?

M. RICHARD.

Il faut être bien fou....

M. TIMBRÉ.

Hem ?

M. RICHARD.

Pour vous rompre la tête de pareilles bagatelles.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

M. TIMBRÉ.

Que j'ai été hier au Palais, & que je n'y ai point vû M. Rapin.

LISETTE.

J'en devine la raiſon.

Air : *O reguingué.*

Lorſque la Chambre s'aſſembla,
Que votre cauſe on appella,
Je gage contre qui voudra,
Lui, qu'il étoit à la buvette,
Vous, que vous liſiez la gazette.

M. TIMBRÉ.

Inſolente, je te....

(Liſette ſort.)

M. RICHARD.

Elle me paroît fort attachée à vos intérêts, il faut lui paſſer quelque choſe.

(Elle revient.)

M. TIMBRÉ.

Encore ! Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau ?

LISETTE.

Monſieur, c'eſt le Marchand du fauxbourg qui vous apporte de l'argent.

M. TIMBRÉ.

Que ne le reçois-tu pour moi ? Cela vaut-il la peine de m'interrompre ?

LISETTE.

Il veut une quittance.

M. TIMBRÉ.

En ce cas, qu'il prenne la peine de revenir.

Air : *Votre conduite est fort plaisante.*

Choisir l'heure de la gazette,
Pour me rembourser d'une dette !
Les débiteurs sont déplaisans.
Une-fois pour toujours, Lisette,
Dis-lui qu'il prenne mieux son tems.

(Lisette sort.)

SCENE V.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

MONSIEUR, pour revenir à votre quartier...

M. RICHARD.

Monsieur, je vous demande pardon ; je suis un peu pressé ; je venois vous parler d'une affaire d'importance.

M. TIMBRÉ.

De quoi s'agit-il ?

M. RICHARD.

D'un mari pour Mademoiselle Angélique.

M. TIMBRÉ.

Vous vous y prenez trop tard ; un de mes amis s'est chargé de ce soin.... Je donnerois ma fille à un sot qui n'a pas le tems de m'écouter ! Je ne suis pas si fou.

SCENE VI.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

M. RICHARD.

Air : *Lanturelu.*

AH ! quelle chimere !
Quel aveuglement !

Madame ARGANTE.

Etes-vous content ?

M. RICHARD.

Je quitte le pere.

Madame ARGANTE.

Que vous a-t-il répondu ?

M. RICHARD.

Lanturelu, &c.

En vérité les Petites Maiſons en renferment de plus ſages : il m'a parlé d'un homme qu'il avoit en vue ; c'eſt apparemment M. Furet.

Madame ARGANTE.

Oui, & il faut s'en défier. Il eſt de ces gens qui, ſous un dehors tout uni, cachent de fines allures. Il me vient une idée ; ſi nous tâchions de mettre la Mere de notre part ?

M. RICHARD.

Je lui en ai déjà parlé ; mais elle a reçu ma proposition d'une maniere à me faire croire qu'elle l'a destinée à ce Medecin qui lui tient si souvent compagnie au jeu.

Madame ARGANTE.

Ah ! je m'en doutois bien ; le mari & la femme ne sont jamais d'accord : mais qu'est-ce que cela fait ? Cette division nous donnera le tems de nous reconnoître, & de trouver quelque expédient pour le mariage d'Angélique & de Léandre. Les voici, ces pauvres enfans. Quel plaisir pour nous de faire leur bonheur !

Air : *Nanon dormoit.*

Quand je les voi
Se prouver leur tendresse,
Je ne sçais quoi
Rappelle ma jeunesse.

M. RICHARD.

Et moi, malgré les ans,
Je sens, je sens renaître mon printems.

Madame ARGANTE.

Où est le tems, M. Richard ?

Air : *O Pierre, ô Pierre.*

Dans ma vingtieme année,
De mille amans toujours
J'étois environnée.

M. RICHARD.

Et moi, dans mes beaux jours,
Oh! dame, [*bis.*]
Je faiſois de beaux tours.

Air : *Gardez vos moutons.*

J'étois un gaillard qui ſçavois
Mener les amourettes ;
Les mamans, lorſque j'arrivois,
Diſoient à leurs fillettes :
Gardez vos moutons, &c.

Vous ſouvient-il, Madame Argante, du jour que vous me donnâtes ce ſoufflet ? Je le méritois bien.

Madame ARGANTE.

Tenez, vous méritez encore celui-là pour votre indiſcrétion.

M. RICHARD.

Ceci paſſe le jeu.

Madame ARGANTE.

Paix ! Ne parlez pas de vos folies. J'entends quelqu'un.

SCENE VII.

Madame ARGANTE, M. RICHARD, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, FINETTE.

LÉANDRE.

Air : *En vous j'ai mis tout mon espoir.*

QUI vient ici mal à propos
Troubler notre repos?

ANGÉLIQUE.

C'est Finette, parlez tout bas :
Qu'elle n'entende pas.

C'est une petite fille qui retient tout. Je vous en avertis.

FINETTE.

Ouais, voilà un grand silence.

LÉANDRE.

Il faut nous en défaire?

FINETTE.

Allons donc, ma sœur ; quelle figure vous faites? Vous ne dites mot, ma bonne Maman.

Air : *J'aime ce spectacle nouveau*, ou *Ensuite on lui baise la main.*

Quel est le Monsieur que je voi?
Dites-le moi.

Madame ARGANTE.

Monsieur vient pour jouer.

FINETTE.

Oui-dà !

Oh ! je devine,
Voyant sa mine,
Qu'il gagnera.

ANGÉLIQUE.

Ecoute, Finette ; ta bonne Maman a quelqu'affaire avec Monsieur : il ne faut pas qu'une petite fille se rende incommode.

Madame ARGANTE.

Tu sçais bien ce que je t'ai promis, quand tu sçauras ces deux fables. Vas étudier, mon petit cœur, vas....

FINETTE.

Oh ! j'en sçais des fables : écoutez, que je vous en dise une. M. Léandre, ma sœur, approchez. Vous m'en direz votre sentiment.

Air : *Comme un coucou.*

Un jour un Tourtereau fidele,
Prêt à voir payer son ardeur,
Avec sa tendre Tourterelle,
S'applaudissoit de son bonheur.

Air : *De Joconde.*

Il lui disoit, tout ci, tout ça,
Tourterelle ma mie,
Bientôt l'hymen nous unira ;

Mon ame en eſt ravie.
Informé de ce deſſein-là,
Un Vautour en furie
En fut jaloux, & projetta
De rompre la partie.

Air : *Pour la Baronne.*

Une Linotte
Vient pour leur découvrir ce tour :
La Tourterelle fit la ſotte ;
Son amant, comme elle, fut ſourd
A la Linotte.

Air : *Luſtucru.*

Qu'arrive-t-il ? De l'amante
Notre Vautour ſe ſaiſit.
Le Tourtereau ſe lamente,
De ſes cris tout retentit.
La Linotte qui s'en rit,
Ces mots lui chante :
Pourquoi ne m'as-tu pas cru,
Luſtucru ?

Adieu, Monſieur le Tourtereau ; la Linotte vous ſouhaite le bon jour.

Air : *Il ne faut jurer de rien.*

Elle avoit à vous donner
Un avis de conſéquence ;
Mais c'eſt vous importuner :
Elle ſort en diligence.
Oh ! vraiment, vous méritez bien

Que je garde le silence.
Oh ! vraiment, vous méritez bien
Que je ne vous dise rien.

ANGÉLIQUE.

Finette.

FINETTE.

Non, non ; il ne faut pas qu'une petite fille se rende incommode.

Madame ARGANTE.

Viens, ma mignonne.

FINETTE.

Il faut que j'étudie mes fables.

Madame ARGANTE.

Je t'en prie.

FINETTE.

Air : *Martin je me nomme.*

Je ne sçaurois contre vous
Garder longtems mon courroux.
Allez, je suis bonne,
Et je vous pardonne.

Écoutez. Il y a un quart d'heure, comme j'étois dans l'antichambre, j'ai vû passer mon cher pere avec M. Furet ; ils parloient de contract, de notaire, de noces.

Air : *A faire un compliment.*

Je ne sçais pourquoi ce langage
Me plaît tant : mais je suis toujours
Attentive aux discours

De mari, de mariage :
Attentive aux diſcours
Où l'on parle d'amours.

Mon cher pere & ſon ami ſont allés dans la galerie ; je les ai ſuivis ſans faire ſemblant de rien : comme ils étoient à l'écart, & que je ne pouvois les entendre, je me ſuis aviſée, pour m'approcher, de m'écrier avec ſurpriſe :

Air : *Les Feuillantines.*

Qu'eſt-ce que vous avez là,
Mon papa ?
Ciel ! quelle tache eſt-ce là ?
En voici deux côte à côte ;
Attendez, attendez, attendez que je les ôte.

J'ai pris la baſque de ſon habit, & j'ai entendu M. Furet qui diſoit à demi-voix.

Air : *Comment faire ?*

Si vous voulez me rendre heureux,
Daignez l'accorder à mes vœux.
Je le veux, répond mon cher pere :
Mais mon épouſe à vous unir
Ne voudra jamais conſentir ;
Comment faire ?

Qu'elle le veuille ou non, dit M. Furet.

Air : *Je ſuis pour les Dames, moi.*

Dans peu de tems, je lui ferai la nique ;
Satisfait & content,
On me verra poſſeder Angélique,

Si son pere y consent :
Que notre hymen par adresse s'acheve,
Et que je l'enleve,
Moi,
Et que je l'enleve.

LÉANDRE.

Ciel !

Madame ARGANTE.

Le traître ! Je me suis toujours douté qu'il nous gardoit un trait de sa façon.

M. RICHARD.

Qu'a répondu M. Timbré ?

FINETTE.

Air : *Robin, turelure.*

Dès ce soir, l'ami Furet,
Nous prendrons quelques mesures ;
Vous, soyez toujours au guet,
Turelure,
Pour sçavoir des aventures,
Robin turelure, lure.

Voilà ce que j'avois voulu vous dire.

LÉANDRE ET ANGÉLIQUE.

Ma chere Maman.

Madame ARGANTE.

Patience ! Angélique, allez donner à votre sœur ce que vous sçavez.... (*Bas.*) Il faut l'éloigner.

ANGÉLIQUE.

Venez, Finette.

FINETTE.

Adieu, ma bonne Maman; adieu, Monsieur: soyez bon joueur, & ne vous avisez pas de renoncer.

SCENE VIII.

Madame ARGANTE, LÉANDRE, M. RICHARD.

LÉANDRE.

MADAME, vous le voyez; les momens sont chers.

Madame ARGANTE.

Que ferons nous?

M. RICHARD.

Dans les maux déseſperés, il faut des remedes violens: rendons-nous maîtres d'Angélique; on la mettra dans ma maison.

LÉANDRE.

Valentin mon valet est un homme de main qui ne nous sera pas inutile. Il est là-bas; je vais le chercher.

SCENE IX.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

Madame ARGANTE.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*

QUE nos soins, de ces deux amans
Couronnent la constance.

M. RICHARD.

Soyons, pour finir leurs tourmens,
Tous deux d'intelligence.

SCENE X.

Madame ARGANTE, M. RICHARD, LÉANDRE, VALENTIN.

M. RICHARD.

QUE lui dites-vous, mon Neveu?

LÉANDRE.

Je lui propose un moyen fort aisé.

VALENTIN.

Non, cette idée est trop facile.
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire;
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Air : *Qu'on m'apporte bouteille.*

Un projet ordinaire
Ne flatte point mon cœur.
Il faut du beau, du téméraire
Où je signale ma valeur.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

VALENTIN.

Que Monsieur Timbré est un Original qui mérite un tour de distinction. J'en médite un ; laissez-moi faire ?

Air : *Je vois, Lisette, un billet doux.*

Je suis un drôle,
Sans me vanter,
Qui de ce rôle
Peux m'acquitter.
Je veux le jouer, lui présent,
Sans qu'il le sçache,
Et lui faire un enlevement
Sous la moustache.

Je veux que vous parliez à Angélique, que vous l'engagiez à vous suivre, que vous l'emmeniez effectivement en présence du pere, sans qu'il s'en apperçoive.

Air : *Sois complaisant.*

De son esprit je connois la foiblesse.
Ne craignez rien ; comptez sur ma promesse :
Mais,
Il faut que votre Maîtresse
Favorise nos projets.

Il faut même que Liſette ſoit de la partie.

Madame ARGANTE.

Je vais les avertir. Chut : voici Monſieur Repic.

VALENTIN.

Allons prendre nos meſures & nos traveſtiſſemens néceſſaires.

SCENE XI.

M. REPIC, UN DOMESTIQUE.

M. REPIC.

CHIENNE de fortune !

LE DOMESTIQUE.

Le Portier m'a dit que le Medecin étoit ici ; il ne m'a pas trompé.

M. REPIC.

Le joli métier que je fais là !

LE DOMESTIQUE.

Monſieur, M. le Marquis eſt bien mal.

M. REPIC.

Quel malheur !

LE DOMESTIQUE.

Oui, cela eſt bien malheureux.

M. REPIC.

Je perds tout.

LE DOMESTIQUE.

Nous perdons bien davantage ; c'étoit un bon Maître.

M. REPIC.

Pour un maudit valet.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

M. REPIC.

Je sçais de quelle conséquence est une garde.

LE DOMESTIQUE.

Celle que nous avons est bonne.

M. REPIC.

Cependant je vais écarter ma Dame.

LE DOMESTIQUE.

Madame, pourquoi donc l'éloigner ? Mon Maître ne veut pas qu'elle le quitte.

M. REPIC.

Lui qui n'a qu'une petite tierce !

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi, Monsieur, sa fievre est continue.

M. REPIC.

Gagne le vingt-sept.

LE DOMESTIQUE.

Il n'ira jamais jusques-là.

M. REPIC.

Je n'y comprends rien. Voyons, il jette du cœur.

LE DOMESTIQUE.

Non, Monſieur.

M. REPIC.

Une, deux, trois; il change de couleur.

LE DOMESTIQUE.

Oh! pour cela oui, je ne le reconnois plus.

M. REPIC.

J'y renonce.

LE DOMESTIQUE.

Non pas, s'il vous plaît: on m'a ordonné de ne pas revenir ſans vous.... Monſieur.... Monſieur... le....

M. REPIC.

Que veux-tu? Peſte de l'importun!

LE DOMESTIQUE.

Monſieur le Marquis mon Maître ſe meurt.

M. REPIC.

Et moi, je ſuis mort; va-t-en au Diable.

✤

SCENE XII.

LE DOMESTIQUE, *seul.*

VOilà un maître fou.... ! Cependant on doit lui pardonner ; & tel qu'il eſt, il vaut encore mieux que quelques autres Medecins.

Air : L'Amour plaît, &c.

De leurs recettes maudites
Souvent l'effet eſt fatal.
En rendant moins de viſites,
Celui-ci fait moins de mal.

SCENE XIII.

LÉANDRE, VALENTIN.

VALENTIN.

QUe dites-vous, Monſieur, de mon équipage ? N'ai-je pas l'air d'un Nouvelliſte ?

LÉANDRE.

Te voilà à merveille. Tout eſt-il prêt ?

VALENTIN.

Oui. Angélique & Liſette ſont averties....

Je vois notre homme dans le vestibule. Il prend son chemin vers cette cour.

Air : *Un Abbé dans un coin.*

Ici près, dans un coin,
Sans témoin,
Cachez-vous avec soin.
Gardez-bien le silence :
Et puis, quand il faudra
Que la scene commence,
Ce bruit vous l'apprendra.

(*Il tousse.*)

SCENE XIV.

M. TIMBRÉ, VALENTIN.

VALENTIN.

HOLA ! ho ! quelqu'un ! La Fleur, Champagne, l'Eveillé !

M. TIMBRÉ.

Monsieur, je suis votre serviteur.

VALENTIN.

Comment, Monsieur, c'est vous-même ?

M. TIMBRÉ.

Air : *Des voyelles anciennes.*

Qui vous amene dans ces lieux ?

VALENTIN.

C'eſt le bruit de votre mérite.
D'un renom ſi beau, ſi fameux,
Souffrez que je vous félicite.
Vos talens, votre qualité
Sont inſerés dans le Mercu....re.

M. TIMBRÉ.

Oh! vraiment, je lui ſçais bon gré
De la gloire qu'il me procu.....re.

VALENTIN.

Vous voyez en moi le Couſin du Journal de Verdun; informé de l'ordre & de l'exactitude avec laquelle vous enregiſtrez les évenemens mémorables, je viens vous en communiquer un qui mérite place dans vos archives.

M. TIMBRÉ.

Vous ne pouvez me faire plus de plaiſir.

VALENTIN.

Air : *Ah! la drôle d'hiſtoire!*

Ah! la drôle d'hiſtoire!
Le fait eſt curieux:
Monſieur, l'on doit m'en croire;
Je l'ai vû de mes yeux.
Ah! la drôle d'hiſtoire!

M. TIMBRÉ.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Monſieur, contez-moi donc ceci.

VALENTIN.

J'en avons tant ri.

M. TIMBRÉ.

De quoi donc ?

VALENTIN.

Dans ce quartier-ci ;
Se peut-il qu'on l'ignore ?
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

Air : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Un jeune homme, dans ces climats....

(Il rit.)

M. TIMBRÉ.

Eh bien ?

VALENTIN.

Pour un objet rempli d'appas
Eut l'ame vivement éprise ;
Mais il apprit avec douleur
Qu'à d'autres la Belle promise
Ne pouvoit payer son ardeur.

M. TIMBRÉ.

Que fit-il ?

VALENTIN.

Il forma le dessein de l'enlever.

*(Il tousse. *)*

---

* Tout le récit de Valentin s'exécute à la vue des spectateurs.

Air : *Sans dire mot.*

Pour remplir un projet si beau,
Cet adroit & fin Jouvenceau,
Sans dire mot,
Sans sonner mot,
S'en vient affublé d'un manteau
Près du Château.

Air : *Allons, gai.*

Pour se faire connoître,
Il toussa doucement.
La Belle à sa fenêtre
Paroît dans le moment,
D'un air gai, & très-gai, &c.

Si-tôt que Léandre (c'est le nom de l'amant,) apperçut sa maitresse,

Air : *Lere, la.*

Au pied du mur il se coula,
Tout bas à la Belle il parla,
En présence même du Pere,
Lere la, lere lan lere, &c.

M. TIMBRÉ.

Voilà le meilleur : que lui dit-il ?

VALENTIN.

Air : *Très-volontiers.*

L'Amour me guide ici,
Pour vous tirer de peine.
Permettez qu'aujourd'hui
Votre Amant vous emmene.
Allons, il faut partir.

M.

M. TIMBRÉ.

Que répondit-elle ?

VALENTIN.

Fort volontiers, très-volontiers, Léandre.
Chut ! point de bruit : pour vous ouvrir,
Bien-tôt on va descendre.

Effectivement,

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Par son ordre, une Suivante
Prit les clefs, & descendit.
Cette honnête confidente
A notre amoureux ouvrit :
Charmé d'un si bon office,
Il en fut reconnoissant,
Et, pour payer son service,
Il lui fit un beau présent.

M. TIMBRÉ.

C'est l'allure ordinaire.

VALENTIN.

Léandre la prie de se cacher dans un endroit qu'il lui montre.

Air : *A la Foire, à la Courtille.*

D'une sentinelle sûre
Nous avons, dit-il, besoin.
De ce lieu, je t'en conjure,
Observe tout avec soin ;
Et prends bien garde
Que quelque fâcheux témoin
Ne nous regarde.

La Soubrette va occuper le poste indiqué. Cette précaution prise, il entre ; sa maitresse accourt au-devant de lui ; les voilà sur le pas de la porte ; tous deux, en attendant le moment de s'échapper, se réïterent mille protestations.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Par les regards les plus touchans,
Ils se confirment leurs sermens,

M. TIMBRÉ.

Quoi ! tout cela devant le Pere ?

VALENTIN.

Pardonnez moi, c'étoit derriere.

M. TIMBRÉ.

Cependant il étoit présent, à ce que vous m'avéz dit.

VALENTIN.

Cela est vrai.

M. TIMBRÉ.

Air : *Du Confiteor.*

Eh ! comment donc se pouvoit-il
Que de rien il n'eût connoissance ?

VALENTIN.

Un valet retors & subtil,
Avec l'amant d'intelligence,
Pour cacher la chose au papa,
S'y prend de cette façon-là.

Il ôte son chapeau, le détrousse, & l'étend.

M. TIMBRÉ.

Pour mettre devant les yeux du nigaud ?

VALENTIN.

Vous l'avez dit.

M. TIMBRÉ.

Si, par malheur, il avoit tourné la tête.

VALENTIN.

Qu'est-ce que cela auroit fait ?

Air : *Comment ça f'ra.*

Nous allons faire, par plaisir,
L'épreuve de ce stratagême,
Et je veux, avant de sortir,
Vous en convaincre par vous-même.
Me le permettez-vous ?

M. TIMBRÉ.

Oui-dà.

Voyons un peu comment ça f'ra.

VALENTIN.

Préparez-vous.

M. TIMBRÉ.

Je suis tout prêt.

VALENTIN.

Air : *Je ne suis pas si diable.*

Supposons que l'affaire
Se passe en ce lieu-ci.
Dans la place du pere,
Vous, Monsieur, vous voici :

Les amans ſont derriere,
Moi valet, je ſuis là;
Pour cacher ce myſtere;
Je fais cela.
(Il lui couvre les yeux avec ſon chapeau.)

Ouvrez les yeux. Tournez la tête. Regardez bien de tous côtés. Vous appercevez-vous que

Air: *Des fraiſes.*

Léandre par la main prend
Celle qui le captive,
Et devant vous, à l'inſtant,
La Soubrette les ſuivant,
Dérive, dérive, dérive.

M. TIMBRÉ.

Parbleu! le tour eſt bon. Il faut avouer qu'il y a de franches dupes. Cette aventure eſt-elle arrivée à Paris?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, elle eſt toute fraîche.

M. TIMBRÉ.

Je n'aurois pas cru qu'il pût y avoir un homme ſi bête: il faut que j'en prenne la note pour le mettre ſur mon livre à la tête des imbécilles.

Air: *Charivari.*

Où demeure ce bon Prince?

VALENTIN.

Près du Palais.

M. TIMBRÉ.

Comment eſt ſa taille ?

VALENTIN.

Mince.

M. TIMBRÉ.

Son air ?

VALENTIN.

Benêt.

M. TIMBRÉ.

Benêt ? Comment eſt-il nommé ?

VALENTIN.

Monſieur Timbré.

M. TIMBRÉ.

Hem ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur Timbré; & c'eſt la belle Angélique qu'on lui a ſoufflée. (*Il ſort.*)

M. TIMBRÉ.

Angélique ! ô ciel ! qu'entends-je ! au meurtre, au voleur.

SCENE XV.

M. TIMBRÉ, Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ.

AH ! ma mere, quel malheur ! on vient d'enlever Angélique.

SCENE XVI.

Monsieur & Madame TIMBRÉ, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

Air : *Le fameux Diogene.*

MA foi, c'est bien l'entendre.
Que dites-vous, mon gendre,
Du tour qu'on vous a fait ?
Monsieur le Nouvelliste,
Allez, sur votre liste,
Mettre ce joli trait.

En vérité, vous méritez bien ce qui vous arrive.

M. TIMBRÉ.

Ils n'en sont pas où ils pensent. J'ai des correspondances par-tout ; j'écrirai au Mogol.



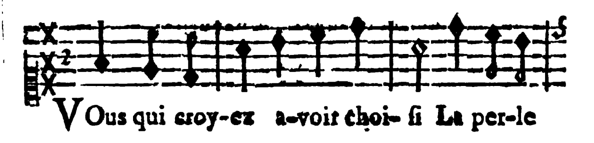
SCENE XVII. & *derniere.*

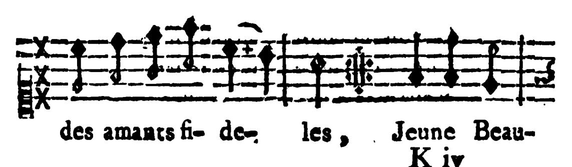
Madame ARGANTE, *seule.*
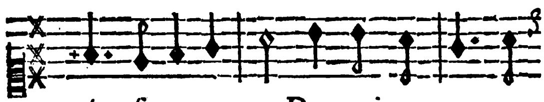
Air : *Du Cap de bonne espérance.*

JE sçaurai de sa colere
Prévenir les mouvemens.
Allons, avec le Notaire,
Trouver ces jeunes amans.
J'ai pris sur moi cette affaire;
Et je vais tâcher de faire
Qu'Hymen unisse, en ce jour,
Deux cœurs unis par l'Amour.

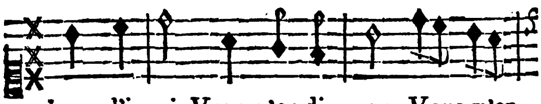
VAUDEVILLE.



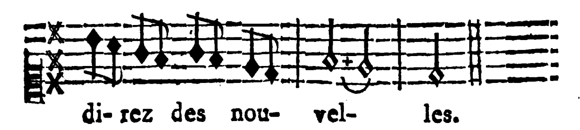




té, fi- ez-vous-y : Dans trois ou qua- tre



jours d'i- ci, Vous m'en di- rez, Vous m'en



di- rez des nou- vel- les.

Cette veuve presque aux abois,
Que les douleurs les plus cruelles
Sans cesse accabloient de leur poids;
Allez la voir au bout du mois;
Vous m'en direz des nouvelles.

Avant que Blaise de l'amour
Eût ressenti les étincelles,
C'étoit un butord, un balourd;
Allez l'entendre dans ce jour;
Vous men direz des nouvelles.



On dit que l'Amour est trompeur,
Et qu'il en fait accroire aux Belles ;
J'ignore encore son ardeur.
Raison, fais que jamais mon cœur
N'en conçoive de nouvelles.



Vive l'école des Plumets,
Pour former promptement les Belles.
Dans leurs mains s'il tombe une Agnès,
Voyez-la quelques jours après ;
Vous m'en direz des nouvelles.



Certains Léopards indiscrets *
Au Coq vouloient rogner les aîles.
Sont-ils contens de leurs succès ?
Allez à Londre, & voyez-les ;
Vous m'en direz des nouvelles.



De la Mer ces prétendus Rois
Traitoient nos vaisseaux de nacelles.
Je crois qu'ils s'en mordent les doigts ;
Port-Mahon soumis à nos loix
Vous en dira des nouvelles.



* *Les couplets suivans ont été ajoutés, à la reprise de la Piéce en 1757.*

Au fier Anglois, notre ennemi,
La peur vient de donner des aîles;
Bien loin d'Hanovre il s'est enfui;
Des François le chef & l'appui
Nous a mandé ces nouvelles.

✕

Chassons les plaintes loin de nous.
Aujourd'hui nous conviendroient-elles?
Dans l'espoir du sort le plus doux,
Rions, chantons & dansons tous,
En attendant des nouvelles.

✕

Messieurs, c'est un doux agrément
Que des espérances si belles:
Pour notre entier contentement,
Joignez votre applaudissement
A ces heureuses nouvelles.

FIN.

PIGMALION,

OU LA

STATUE ANIMÉE,

OPERA-COMIQUE

EN VAUDEVILLES;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1733.

ACTEURS.

PIGMALION.

DARDANÉ.

GALANTIS.

DORIS.

CALISTON.

L'AMOUR.

UN OFFICIER DU ROI.

LE ROI.



PIGMALION, OU LA STATUE ANIMÉE.

SCENE PREMIERE.

DARDANÉ, *seule.*

Air : *Monsieur la Palisse est mort.*



TRop sensible Dardané,
Renonce au feu qui t'anime ;
D'un amour infortuné,
Cesse d'être la victime.



SCENE II.

DARDANÉ, CALISTON.

CALISTON.

Air : *Zifte, zefte, point de chagrin.*

ZISTE, zefte, plus de chagrin;
Chaffez l'ennui qui vous défole :
Zifte, zefte, plus de chagrin,
L'Amour change nôtre deftin.

DARDANÉ.

Air : *Les filles de Maintenon.*

Cher Califton, quoi ! feroit-il poffible ?

CALISTON.

Pigmalion, fi longtems inflexible,
Depuis huit jours fait voir qu'il eft fenfible.

DARDANÉ.

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Tu crois qu'il eft amoureux.

CALISTON.

Et je conjecture,
Qe fa langueur & fes feux
Sont l'ouvrage de vos yeux.

DARDANÉ.

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure !

Air : *La jeune Iſabelle.*

Qui, ſur ſon martyre,
T'a donc mis au fait?

CALISTON.

Il rêve, il ſoupire,
Ne ſçait ce qu'il fait;
D'un tendre délire
Souvent c'eſt l'effet.

Air : *Et le tout par nature.*

Vous allez voir, par ce trait,
A quel point il eſt diſtrait :
Hier, comme il deſſinoit
Thémis à l'audience,
Il lui mit un trébuchet,
Au lieu d'une balance.

DARDANÉ.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Grands Dieux! que je ſerois ravie,
S'il étoit le même toujours!

CALISTON.

Voyez dans quelle rêverie
L'a plongé le Dieu des Amours!

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Deux Receveurs des droits de la Douane
Ont demandé qu'il les fît en relief;
Il les a faits; mais chacun le condamne,
Pour un ſenſible & notable grief.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Voyez combien cet idiot
Mérite en cela de reproches !
Il a fait l'un des deux manchot ;
L'autre, les deux mains dans ses poches.

DARDANÉ.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.*

Mais enfin, comment sçais-tu
Que c'est moi qui l'ai vaincu ?

CALISTON.

J'en répondrois sur mon ame ;
Il faut bien que ce soit vous,
Puisqu'il n'est point d'autre femme
Qui fréquente parmi nous.

DARDANÉ.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Que mon bonheur seroit extrême !

CALISTON.

Pour vous, sûrement il en tient :
Tenez ; je l'apperçois qui vient :
Jugez-en par vous-même.

SCENE III.

PIGMALION, CALISTON, DARDANÉ.

DARDANÉ.

Air : *L'allumette.*

JAMAIS il ne fut ſi rêveur.

CALISTON.

Parlez-lui ; c'eſt à vous qu'il ſonge.

PIGMALION.

C'eſt vous ?

DARDANÉ.

O ciel ! quelle froideur !
Caliſton m'a fait un menſonge.

CALISTON.

Air : *N'avez-vous pas vû l'horloge ?*

Un homme qui ne manie
Que du marbre tout le jour,
A l'ame bien refroidie :
Dites-lui deux mots d'amour ;
De ſon ardeur engourdie
Vous pouvez voir le retour.

DARDANÉ.

Air : *La Ceinture.*

Vous cauſez mes cruels ennuis ;

Qu'enfin votre cœur les partage.

PIGMALION.

Le plaindre, eſt tout ce que je puis.

CALISTON.

Pour moi, j'en ferois davantage.

PIGMALION.

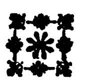
Air : *Votre époux eſt de glace.*

Non, je ne ſuis point cauſe
De vos tourmens ;
C'eſt l'Amour qui diſpoſe
Des ſentimens :
Lui ſeul nous rend heureux, ou mécontens.

DARDANÉ.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

C'en eſt fait ; mon tendre cœur
Perd toute eſperance.
Ingrat, puiſque ta froideur
S'augmente par ma préſence,
Je vais, loin de ce ſéjour....
Réſerves-tu, Dieu d'Amour,
Ce prix à ma conſtance ?



SCENE IV.

PIGMALION, CALISTON.

CALISTON.

Air : *Il faut aimer, quand on sçait plaire.*

Pouvez-vous ainsi vous défendre ;
Lorsque vous voyez tant d'attraits ?
Un cœur si tendre
Devroit vous prendre.

PIGMALION.

Je sçais qu'elle est aimable.... Mais....

CALISTON.

Quoi ! pour vous rendre,
Faut-il attendre
Que l'Amour en fasse une exprès ?

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris:*

Dardané jouit d'un gros bien.
Cet unique avantage
Devroit vous porter au lien
D'un heureux mariage.

PIGMALION.

Voilà d'un cœur qui n'aime rien
L'ordinaire langage.

CALISTON.

Air : *Tout est dit.*

Quelqu'autre touche donc votre ame ?

PIGMALION.

Je n'ai rien de caché pour toi.
Oui, pour une autre, un trait de flamme
A frappé mon cœur, malgré moi.
Viens admirer avec moi cette Belle :
Elle est ici.

CALISTON.

Que me dites-vous-là ?
Où donc est-elle ?

PIGMALION.

La voilà.

SCENE V.

GALANTIS *Statue*, PIGMALION, CALISTON.

Air : *Bachus disoit, pour m'exciter à boire.*

De toute part j'ai beau tourner la vûe,
Je ne vois point l'objet dont vous parlez.

PIGMALION.

Tiens, la voilà.

CALISTON.

Qui donc ! cette Statuë ?

PIGMALION.

C'eſt elle-même.

CALISTON.

Et ſi donc, vous raillez.

PIGMALION.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Quand je verrois tous les tréſors enſemble ;
J'aimerois moins leurs attraits que les ſiens.
Regarde-la : qu'elle eſt aimable ! Il ſemble
Que ſes beaux yeux s'attachent ſur les miens.

CALISTON.

Air : *Près du Cours, un Frere habile.*

C'eſt une viſion pure ;
J'excuſe pourtant vos feux.
L'amour-propre & la nature
Font que l'on ſuit, en tous lieux,
Un tel uſage.
Tout mortel eſt amoureux
De ſon ouvrage.

PIGMALION.

Air : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Ce n'eſt point de cette façon
Qu'elle ſçait enchanter mon ame ;
Pour elle, mon cher Caliſton,
Je reſſens la plus vive flamme.

CALISTON.

La belle amante que voilà !

PIGMALION.

Que ne puis-je la voir ſenſible ?

CALISTON.

C'eſt la, la, la, la, la, la, la;
C'eſt la choſe impoſſible.

PIGMALION.

Air : *Dites, la Belle, le voulez-vous ?*

Si des yeux ſi beaux & ſi doux
Voyoient le jour....

CALISTON.

Que feriez-vous ?

PIGMALION.

Bientôt, en qualité d'époux,
Je vivrois avec elle.

CALISTON.

Femme de marbre, y penſez-vous ?
Il n'en eſt point de telle.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Ma conquête eſt très-facile,
J'ai le cœur ſenſible : mais
Une figure immobile
Ne me tenteroit jamais.

Air : *Lurelon, lurette.*

Il l'admire, il l'embraſſe.
Qu'il en eſt éperdu !
Lurelu.
C'eſt être bien tenace.
Vit-on jamais cela ?
Lere la.
Lurelon, lurette,
Ah ! comme il en tient là !

Air : *Sans le sçavoir.*

Laissez donc là cette figure.

PIGMALION.

Je ne le puis, & je te jure
Qu'on me verroit plutôt mourir.

CALISTON.

Le voilà qui l'embrasse encore!
Non, je n'y sçaurois plus tenir.
Je vais chercher de l'ellébore,
Pour le guérir.

SCENE VI.

PIGMALION, GALANTIS *sur le pied-d'Estal.*

PIGMALION.

Air : *L'aveugle enfant qu'on adore à Cythere.*

Que d'agrémens! O le charmant visage!
Mes yeux jamais n'ont rien vû de si beau.
Puissant Amour, ses traits sont ton ouvrage;
Et quand j'ai fait ce merveilleux morceau,
Ta main, sans doute, a conduit mon ciseau.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

C'est-là l'unique bien qui m'attache à la vie.
Grands Dieux, qui pouvez tout, couronnez mon envie.
Hâtez-vous d'animer cet objet précieux;
Faites-lui voir le jour, ou privez-en mes yeux.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Quel éclair a percé la nuë ?
Quel bruit ! la Terre en est émuë !
Es-tu sensible à mon tourment,
Grand Jupiter ? Et ton tonnerre
Nous marque-t-il, en ce moment ;
Ou ta faveur, ou ta colere ?

SCENE VII.

L'AMOUR, PIGMALION, GALANTIS.

L'AMOUR.

Air : *Console-toi d'avoir sous ton empire.*

RASSURE-TOI ; tu vois le Dieu d'Amour,
Que ton seul intérêt conduit dans ce séjour.
Jusqu'aux Cieux
Tu t'es fait entendre ;
Et les Dieux,
Pour tes feux,
M'en ont fait descendre.

PIGMALION.

Mon bonheur surpasse mes vœux.

Air : *L'autre jour, j'apperçus en songe.*

Vous voyez celle qui m'enchante ;
Vos traits m'ont soumis à ses loix.

Si

Si dans l'état où je la vois,
Elle me paroît si charmante:
Quand vous aurez sçu l'animer,
Amour, combien dois-je l'aimer!

Air: *Boire à son tire lire, lire.*

Avec ces traits charmans,
Cette figure aimable,
Il faut des sentimens;
Pour l'en rendre capable,
Puissant vainqueur,
Que votre ardeur
Change en flamme cette froideur;
Et pour faire, un jour, mon bonheur;
Forme son cœur.

L'AMOUR.

Air: *Tout vous adore, Venus & Flore.*

L'Amour s'apprête à combler ton espoir:
Tes yeux verront cet objet se mouvoir.
Bien-tôt ma flamme,
Lui donnant l'ame,
Te fera voir
Jusqu'où va mon pouvoir.

Air: *Ah! que Monseigneur est charmant!*

Tu le nommeras Galantis.

PIGMALION.

Adorable enfant de Cypris,

Accordez à mes tendres vœux
Une grace nouvelle ;
Pour moi, daignez fixer ses feux ;
Et rendez-la fidelle.

L'AMOUR.

Air : *Je suis la fleur.*

En ta faveur, c'est faire un grand prodige,
Que de l'orner de sentiment ;
Mais la fixer, comme ton cœur l'exige,
C'est un prodige encor plus grand.

Air : *Que faites-vous, Marguerite?*

Tout mon art ne peut le faire ;
Pour toi je m'en vais agir.
Eloigne-toi ; ce mystere,
Sans témoin, doit s'accomplir.

SCENE VIII.

L'AMOUR, GALANTIS.

L'AMOUR.

Air : *Je ne fais point de misérables, le jour de ma félicité.*

PIGMALION est un volage,
Qui méprise un amour constant :
Faisons que, dans son propre ouvrage,
Il rencontre son châtiment.

Air : *Avis à la belle Jeunesse.*

Beaux yeux, soyez animés ;
Sentez l'effet de mes charmes :
Vous possédez trop de charmes,
Pour être toujours fermés.
De par le Maitre de Cythere ;
Voyez à l'instant la lumiere.

SCENE IX.

GALANTIS, PIGMALION.

PIGMALION.

Air : *Pour la Voisine.*

ELLE respire. Ah ! quel plaisir !
Le Ciel me favorise :
Tout semble approuver le desir
Dont mon ame est éprise.
Cachons-nous un peu, pour jouir
De sa surprise.

GALANTIS.

Air : *Mon cœur est malade.*

Où suis-je ? Je l'ignore.
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel beau jour vient d'éclore !
Comment s'est fait cela ?

Quoi ! tout à la fois,
J'agis & je vois !
D'où me vient cette voix ?

Air : *Certain je ne sçais qu'est-ce.*

O Ciel ! quels différens objets
Frappent ici ma vûe ?
D'où naissent les transports secrets
Dont je me sens émue ?
La curiosité me presse,
De...

PIGMALION.

Qu'elle est belle !

GALANTIS.

Autour de moi,
J'entends un certain je n'sçais qu'est-ce,
Je vois un certain je n'sçais quoi.

PIGMALION.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Que ses yeux ont de puissance !
Que leur charme est doux !

GALANTIS.

Ce je ne sçais quoi s'avance ;
Je frissonne en sa présence :
Ah ! sauvons-nous.

PIGMALION.

Air : *On n'aime point dans nos Forêts.*

Demeurez, belle Galantis.

GALANTIS.

Galantis!

PIGMALION.

Ainsi l'on vous nomme.

Pourquoi fuir un amant soumis ?

GALANTIS.

Un amant!

PIGMALION.

Vous voyez un homme

Qui vous aime parfaitement.

GALANTIS.

Je n'entends pas ce compliment.

PIGMALION.

Air : *Quand un amant est constant.*

C'est-à-dire que sur moi,
Par une invincible loi,
Vous avez un pouvoir suprême ;
Que mon sort le plus doux
Est d'être à vos genoux ;
Et que mon cœur, près de vous,
Sent un plaisir extrême.

Air : *Réveillez-vous.*

Dites-moi si je vous en cause ;
Faites-m'en le sincere aveu.

GALANTIS.

J'en sens un peu.

PIGMALION.

C'est quelque chose.

GALANTIS.

Je vous assure que c'est peu.

PIGMALION.

Air : *Je croyois que ma flamme.*

Vous êtes mon ouvrage :
Par cette raiſon-là,
Vous devez m'aimer d'avantage ;
C'eſt cette main qui vous forma ;

Air : *Menuet de Grandval.*

Oui, j'ai fait ces beautés parfaites ;
Ces traits qui n'ont rien de commun.

GALANTIS.

Comme moi, ſans doute, vous êtes
Formé par la main de quelqu'un.

PIGMALION.

Air : *Charmant Zéphyr.*

Aſſurément.

GALANTIS.

Si je ſuis votre ouvrage ;
Si je vous dois le jour dont je jouis,
Apprenez-moi ; ſans tarder davantage,
Ce que j'étois, ce qu'à préſent je ſuis.

PIGMALION.

Air : *Quand je vois ma Climene.*

Vous étiez une Statue,
Que l'Amour vient d'animer ;
Et vous êtes devenue,
Capable de tout charmer ;
Vous ſurpaſſez, dans l'art de plaire,
Toutes les femmes de la terre.

GALANTIS.

Air : *De Margot, je vous en réponds.*

Il est, à ce que je voi,
D'autres femmes que moi.

PIGMALION.

La multitude en est extrême.

GALANTIS.

Des hommes en est-il de même?
En voit-on d'autres que vous?

PIGMALION.

Oui.
Le Monde en est rempli.

GALANTIS.

Air : *La Ceinture.*

Que cela flatte mon desir!

PIGMALION.

Ciel! quels sentimens sont les vôtres!

GALANTIS.

Puisqu'à vous voir j'ai du plaisir,
J'en dois goûter à voir les autres.

PIGMALION.

Air : *C'est moi qui vous le jure.*

Des autres le discours trompeur
Pourroit causer votre malheur;
Mais pour moi, dont la vive ardeur
N'est point un feu volage,
Je veux faire votre bonheur,
Par un bon mariage.

GALANTIS, *répetant le dernier vers.*

Air : *Sans dire mot.*

Le joli mot !
L'aimable mot !
Quoique j'ignore ce que c'eſt,
Ah ! qu'il me plaît !

PIGMALION.

Air : *Vous parlez Gaulois.*

C'eſt un lien qui nous engage.

GALANTIS.

Pourquoi ? Comment ? A quel uſage ?

PIGMALION.

On vous le dira. (*bis.*)

GALANTIS.

Ne différez pas, je vous prie ;
De le ſçavoir j'ai grande envie.

PIGMALION.

On vous l'apprendra. (*bis.*)

GALANTIS.

Air : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

On vous le dira !
On vous l'apprendra !
Vous en ſçavez donc moins qu'un autre ? Oh ! la.

PIGMALION.

Air : *Baiſe-moi donc.*

Non .... Mais ...

GALANTIS.

Ce mais-là me fait peine.
Faut-il, faut-il qu'un autre me l'apprenne ?

PIGMALION.

Je vous expliquerai cela ;
Si je différe, c'eſt pour cauſe.

GALANTIS.

Vous me faites penſer par-là
Que vous ne ſçavez pas grand' choſe.

(*Des Dames paſſent au fond du Théâtre.*)

Air : *Qui nous réveille ſi-tôt ? oh ! hé !*

Qu'eſt-ce que je vois là-bas ?
Ah ! ah !

PIGMALION.

Ce ſont des Dames.

GALANTIS.

Mon ame
Se trouve dans l'embarras,
Ah ! ah !
Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Dame ?

PIGMALION.

Air : *Les Belles ſont les Rois du Monde.*

Un objet qui bleſſe nos cœurs ;
Trouble la paix la plus profonde.
Des Dieux, ſes charmes ſont vainqueurs :
Les Belles ſont les Rois du Monde.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Aimeriez-vous, dites, leur compagnie ?

GALANTIS.

Non ; leur aſpect me déplaît.

PIGMALION.

Eh ! pourquoi ?

GALANTIS.

C'est que, tenez ...

PIGMALION.

Achevez, je vous prie.

GALANTIS.

C'est qu'elles sont plus brillantes que moi.

PIGMALION.

Air : *Comme un Coucou.*

Bien-tôt, de même que ces Belles,
Vous brillerez.

GALANTIS.

Jamais.

PIGMALION.

Entrons.

Ma sœur, pour vous parer comme elles,
Vous donnera quelques leçons.

SCENE X.

CALISTON, *essoufflé.*

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

OUF ; c'est en vain que je galope :
Sans Ellebore je reviens ;
Pour la Jeunesse de l'Europe,
Tout est pris ; il n'en reste rien.

Air : *Les Garçons du Port au Bled.*

Mais je ne vois point, en ces lieux,
Notre chef-d'œuvre merveilleux ;
Pigmalion a mis, je pense,
Le comble à son extravagance.

SCENE XI.

PIGMALION, CALISTON.

PIGMALION.

Air : *Oh ! reguingué, oh ! lon, lan, la.*

CHER Caliston, réjouis-toi.
Le plus heureux mortel, c'est moi.

CALISTON.

Dites le plus fou ; je le croi.
Qu'avez-vous fait de la Statue ?
Parlez : qu'est-elle devenue ?

PIGMALION.

Air : *C'est une excuse.*

Ignores-tu que l'Amour
Est venu, dans ce séjour,
Animer l'objet que j'aime ?
A sa puissance suprême
Je dois ma félicité.

CALISTON.

Votre folie est extrême.

PIGMALION.

Je te dis la vérité.

CALISTON.

Refrain.

Ture, turelure; ô lon, lan, la:
C'est un rêve que cela.

Air: *A Damon vous avez tout permis.*

Dites-moi que le cœur d'un Huissier
Fut changé par les Dieux en acier;
Dites-moi que les gens de finance
Sont devenus ou de fer ou d'airain;
De tels faits ont de la vraisemblance:
Mais sur ceci vous insistez en vain.

PIGMALION.

Air: *J'entends déjà le bruit des armes.*

Ton incrédulité me tue;
Rien n'est plus constant que ce fait.

CALISTON.

Bon! quelque femme, à notre vue,
D'une Statue est le portrait;
Mais je n'ai point vû de Statue
Que pour une femme on prendroit.

PIGMALION.

Air: *Je ne vous ai vû qu'un seul petit moment.*

Tu ne peux douter. Regarde.

CALISTON.

Assurément.

Ma raiſon ſe perd dans cet évenement.

PIGMALION.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

A me donner bientôt la main,
Ma ſœur, de ma part, la diſpoſe ;
Pour rendre mon bonheur certain,
Allons préparer toute choſe.

CALISTON.

Ce marbre-là mettra, dans peu ;
Le pauvre Caliſton en feu.

SCÈNE XII.

GALANTIS, DORIS.

GALANTIS.

Air : *Il a la fine montre.*

AH ! que j'aime cet ajuſté !
Il me donne un air de gaité.

DORIS.

N'eſt-il pas vrai qu'à la Beauté
Même la plus parfaite,
Il faut une toilette ?

GALANTIS.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

De mille choſes amuſantes,
Plaiſantes,

Que vous m'avez fait voir,
Rien ne me plaît tant qu'un miroir.
Devant lui que je suis contente!
Ce que sa glace me présente,
M'enchante;
J'y serois jusqu'au soir.

DORIS.

Air: *Apprenez-moi, cher amant.*
Des Belles c'est assez l'usage.

GALANTIS.

Parlons d'autre chose à présent:
Votre promesse vous engage;
Apprenez-moi comment
On s'y prend,
En entrant
En mariage.
Apprenez-moi comment
On fait, en s'épousant.

Air: *Et la Belle le trouva bon.*
Du sort qui m'est destiné,
Il faut que l'on m'éclaircisse.

DORIS, *à part.*

Servons ici Dardané:
Galantis est simple & novice.
Donnons-lui quelque leçon
Qui dégoûte Pigmalion.

Air: *La nuit & le jour.*
Avant que d'épouser
Un objet qui sçait plaire,

Il faut l'y diſpoſer ;
C'eſt-à-dire, lui faire
L'amour
Tout le long du jour.

GALANTIS.

Air : *Le Bal du Cours.*

Comment ?

DORIS.

D'abord on vante
La beauté de l'objet ;
Enſuite on lui préſente
Galamment un bouquet.
Si ce tribut lui plaît,
On s'enhardit ſans peine.
On lui baiſe la main ;
Enfin,
On lui fait de ſon feu
L'aveu,
Quand nul fâcheux ne gêne.

GALANTIS.

Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Qu'appellez-vous un fâcheux ?

DORIS.

C'eſt un jaloux, un grogneux,
Qui d'un rien s'irrite.

GALANTIS.

Que fait-on enſuite ?

DORIS.

Air : *Que faites-vous, Marguerite?*

La parenté, qui s'aſſemble,

Donne ſon conſentement.

GALANTIS.

Comment ferai-je ? Il me ſemble
Que je n'ai point de parent.

DORIS.

Ait : *Ma raiſon s'en va bon train.*
On peut ſe ſervir d'amis :
Quand on les a réunis,
Le Notaire vient.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

On convient.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

Avec inſtance,
On dreſſe le contrat.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

On ſigne en diligence.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

Et puis on ſe fiance.

Air : *Répondez, ma chere.*

Quelques jours après, on ſe marie ;
En cérémonie :
Grand feſtin, grand bruit,

Jusqu'à la nuit
On fait la vie ;
Et le lendemain,
On en est bien aise, ou chagrin.

GALANTIS.

Air : *Et pourquoi donc ! Comment cela ?*

Chagrin du mariage !
Que me dites-vous-là ?

DORIS.

Bien des gens qu'il engage,
Ont éprouvé cela.

GALANTIS.

Oh ! oh ! Ah ! ah !
Et comment donc ? Pourquoi cela ?

Air : *Eh ! marions-nous donc.*

Il n'est donc pas toujours bon ?

DORIS.

Oui, non,
C'est selon.
Lorsqu'un époux est débonnaire,
Et qu'à sa femme il laisse faire
Tout ce qui flatte son desir,
L'hymen est un plaisir ;
Mais s'il est jaloux & sauvage,
S'il tient sa femme en esclavage,
Sans la quitter un seul moment,
L'hymen est un tourment.

Air : *Je suis un bon soldat.*

Il faut qu'un bon époux

File doux,
Et que souvent il sorte ;
Qu'à grand bruit, en rentrant,
Pata pan,
Il s'annonce à la porte.

Air : *Le vieux & le nouveau.*

Il faut qu'attentif à nous plaire,
Il se conforme à notre goût ;
Il faut qu'il ne dépense guere,
Vous, que vous dépensiez beaucoup.

Air : *Attendez-moi sous l'Orme.*

De ce pays l'usage
Veut que notre mari
Ait soin que le ménage
Soit toujours bien fourni ;
Qu'il aille, marche, vienne
Selon notre desir ;
Qu'il ait toute la peine,
Et nous, tout le plaisir.

GALANTIS.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

N'a-t-on qu'un époux en partage ?

DORIS.

La Loi veut qu'un seul nous engage.

GALANTIS.

Cette Loi-là me fait dépit ;
Ne pourroit-on pas s'en défaire ?

DORIS.

Rassurez-vous ; on l'adoucit.

GALANTIS.

Comment ?

DORIS.

L'Amour fait cette affaire.

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

Ce vainqueur, de tems en tems,
Chez les Belles sçait conduire
De beaux & jeunes galans,
Qu'il soumet à leur empire ;
On les nomme des Substituts.

GALANTIS.

Des Substituts !

DORIS.

Gens assidus,
Pressans, & pleins de zele.

GALANTIS.

J'en aurai ; car je suis belle.

DORIS.

Air : *C'est une excuse.*

Pigmalion que j'apperçois,
De vous, pour l'hymen, fera choix ;
Souvenez-vous, ma chere,
D'observer toutes mes leçons ;
Faites bien vos conditions.

GALANTIS.

Laissez-moi faire.

(*Doris sort.*)

SCENE XIII.

PIGMALION, GALANTIS.

PIGMALION.

Air : *Comment faire?*

Pour nous marier, tout est prêt.
Venez.

GALANTIS.

Oh ! nenni, s'il vous plaît.

Air : *Ah ! voyez donc.*

Vous flattez-vous, Pigmalion,
Qu'aisément on m'enjôle ?

PIGMALION.

Suivez-moi, sans tarder.

GALANTIS.

Non, non.
Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc
Comme il s'y prend, le drôle !

PIGMALION.

Air : *C'est lui qui m'en assure.*

Qu'entends-je ? O ciel !

GALANTIS.

Quelqu'un, qui sçait
Tout le fin du ménage,
M'a mise au fait, [*bis.*]
Au fait du mariage.

Air : *Sois complaisant.*

J'accepterai celui qu'on me propose ;
Je le promets, & mon cœur s'y dispose :
Mais,
J'exige plus d'une chose.

PIGMALION.

Vos vœux seront satisfaits.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Parlez.

GALANTIS.

D'abord je demande
Que vous filiez doux.

PIGMALION.

Fort bien.

GALANTIS.

Que ma dépense soit grande,
Que vous ne dépensiez rien.
Chaque jour de la semaine,
Vous aurez soin d'obéir ;
Vous aurez toute la peine ;
Moi, j'aurai tout le plaisir.

PIGMALION.

Air : *Fi donc, Julien.*

Ciel !

GALANTIS.

Quand vous serez mon époux,
Afin que je vous aime,
De tems en tems, absentez-vous.

PIGMALION.

Ma surprise est extrême.
Moi, m'absenter !
Moi, vous quitter !

GALANTIS.

Je vous le recommande.

PIGMALION.

Que ferez-vous,
Sans votre époux ?

GALANTIS.

Est-ç' que ça se demande ?

Air : *Du pouvoir.*

Vous le sçavez bien mieux que moi.

PIGMALION.

Oh ! nenni, par ma foi. (*bis.*)
Expliquez-vous ; ne tardez plus.

GALANTIS.

J'aurai des Substituts. (*bis.*)

SCENE XIV.

PIGMALION, GALANTIS, CALISTON.

CALISTON.

Air : *Simone, ma Simone.*

ICi bientôt les Danseurs
Suivront les Chanteurs.

Mais vous n'êtes guere en train.

PIGMALION.

Ce procédé m'assomme.

CALISTON.

Vous paroissez tout chagrin.

GALANTIS.

Le joli petit homme !

PIGMALION.

Air : *Adieu, ma petite Fanchon.*

C'est ma sœur qui la fait agir ;
Je vais m'en éclaircir.

Air : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

Reste un moment auprès de cette Belle.

CALISTON.

Très-volontiers je vais vous obéir.
Du doux plaisir
De causer avec elle,
Déjà mon cœur se sent saisir.

SCENE XV.

CALISTON, GALANTIS.

GALANTIS.

Air : *Un petit moment plus tard.*

NON, je n'ai, jusqu'à cet instant,
Rien vû de semblable.

CALISTON.

Que mon maître ſera content !
Ah ! qu'elle eſt aimable !

GALANTIS.

Quelle vive impreſſion
Cauſe chez moi ſa vue !
Plus que pour Pigmalion,
Je ſuis, je ſuis émue.

Air : *Comment faire ?*

Plus je le vois, plus il me plaît ;
Je ne puis dire ce que c'eſt.

CALISTON.

Son air eſt naïf & ſincere.

GALANTIS.

Je voudrois bien qu'il pût ſçavoir
Tout ce que je ſens à le voir.
Comment faire ?

CALISTON.

Air : *Mon pere m'a marié à ſa fantaiſie.*

Ce que je ſens à le voir !
Que veut-elle dire ?
Dans mon cœur un doux eſpoir
Vient de s'introduire.

GALANTIS.

D'où vient que, ſans le vouloir,
Mon cœur ſoupire ?

Air : *Il a de l'argent, c'eſt aſſez.*

C'eſt de l'amour ; que faut-il faire ?
Doris, tantôt, de ce myſtere,

A sçu, comme il faut, m'entretenir :
Tâchons de nous en souvenir.

CALISTON.

Air : *Et dru, dru.*

Pour un enfant qui n'a qu'un jour,
Oh ! le gentil corsage !
On voit bien que le Dieu d'Amour
Mit la main à l'ouvrage.
Et dru, dru, dru, dru,
Je n'en ai jamais vû
De si drue à son âge.

GALANTIS.

Air : *Marche Françoise.*

Bon, bon : je m'en souviens ; quand on est amoureux ;
On vante la beauté de l'objet de ses feux :
On lui baise la main, on lui donne un bouquet,
On lui fait un aveu ; je vais aller au fait.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Parlez... Comment vous nomme-t-on ;
Mon beau garçon ? (*bis.*)

CALISTON.

Je m'appelle....

GALANTIS.

Répondez donc.

CALISTON.

Je ... Sa présence
Me fait, je pense,
Perdre mon nom.

Air : *En passant sur le Pont-Neuf.*

Je m'appelle Caliston,
Pour vous servir, mon tendron.

GALANTIS.

Me servir...? Que je suis aise!

CALISTON.

J'en serai vraiment ravi.

GALANTIS.

Je voudrois, ne vous déplaise,
Vous pouvoir servir aussi.

Air : *Il ne faut point mettre à rançon.*

Vous me plaisez, en vérité ;
Des garçons vous êtes l'élite.

CALISTON.

Voilà la premiere Beauté
Qui rend justice à mon mérite.

GALANTIS.

Air : *Tandis que nous y sommes, faut nous réjouir.*

Je suis enchantée :
Que vous êtes beau !
(*A part.*) Voilà la beauté vantée.
Suivons.

CALISTON.

Je grille en ma peau.

GALANTIS.

Air : *Vous chifonnez mon falbala.*

Les charmantes mains que voilà !



SCENE XVI.

GALANTIS, CALISTON, PIGMALION.

PIGMALION.

Suite de l'Air précédent.

GALANTIS, que faites-vous-là ?

GALANTIS.

De ma main recevez cela.

PIGMALION.

Comment ! devant moi-même !

Galantis, que faites-vous-là ?

GALANTIS.

Ce qu'on fait, quand on aime.

Air : *Talalerire.*

Dans ce lieu, que veniez-vous faire ?

J'en étois à l'aveu des feux.

PIGMALION.

Vous l'aimez donc ?

CALISTON.

La chose est claire.

GALANTIS.

Vous êtes, sans doute, un fâcheux ?

PIGMALION.

O Ciel !

CALISTON.

Je ne lui fais pas dire.

Talaleri, talalerire.

PIGMALION.

Air : *Vous m'entendez-bien.*

Me préferer un apprentif !

Cela me pique jusqu'au vif.

CALISTON.

Cette Belle peut-être
Fait bien.
Un apprentif est maître :
Vous m'entendez-bien.

PIGMALION.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Fuis loin de ces climats.

GALANTIS.

Où voulez-vous qu'il aille ?

PIGMALION.

D'un maraud qui me raille,
Je suis à la fin las.

GALANTIS.

Ne m'abandonnez pas.

PIGMALION.

Air : *Que je suis à plaindre !*

Mes bontés devroient mieux se reconnoître.

GALANTIS.

Je ne le puis, entre-nous.

CALISTON.

Ne vantez pas tant vos soins, mon cher maître ;
Galantis me doit autant qu'à vous.

PIGMALION.

Air : *Réveillez-vous.*

Rien n'étoit égal à mon zèle,
Quand je polissois ce morceau.

CALISTON.

Oui, mais c'est de moi que la Belle
Eut le premier coup de ciseau.

Air : *Du Pouvoir.*

Le marbre de Paros est dur ;
Ç'en étoit à coup sûr.
Pour vous l'ébaucher comme il faut,
J'eus, par ma foi, grand chaud.

PIGMALION.

Air : *La Galere.*

Redoutez ma colere.

CALISTON.

Cessez de vous fâcher.

GALANTIS.

Je ne sçaurois qu'y faire.

CALISTON.

Je ne puis l'empêcher.

GALANTIS ET CALISTON.

Et vogue la Galere, &c.

SCENE XVII.

PIGMALION, GALANTIS, CALISTON, UN OFFICIER DU ROI.

CALISTON.

Air : *Le Prévôt des Marchands.*

UN Officier vient près de nous.

L'OFFICIER.

Du prodige arrivé chez vous,
Le Roi vient d'avoir connoissance.
Vous jouirez dans un moment
De sa respectable présence.

PIGMALION.

Le Roi m'honore infiniment.

L'OFFICIER.

Air : *Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant !*

Il veut par lui-même s'instruire
D'un fait qui nous surprend tous.

PIGMALION.

Vous le voyez devant vous,
Cet objet pour qui je soupire.

GALANTIS.

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant !
Caliston ne me plaît plus tant.

Air : *Lan mirtanplan.*

Vous venez fort à propos.

L'OFFICIER.

Pourquoi, ma charmante ?

GALANTIS.

Pour mettre ici le repos.

CALISTON.

Quel discours !

PIGMALION.

A quoi tendent ces mots ?

GALANTIS.

Que je suis contente !

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Le maître & l'apprentif, pour moi,
Sont en dispute sérieuse ;
L'un & l'autre veulent ma foi.

La suite en peut être fâcheuse;
Faites cesser leur différend :
Vous le pouvez faire.

L'OFFICIER.

Et comment ?

GALANTIS.

En m'épousant.

PIGMALION.

En l'épousant!

CALISTON.

En l'épousant!

GALANTIS.

En m'épousant dans le moment.

L'OFFICIER.

Air : *Dans notre Village.*

Tout en vous m'enchante;
Mon bien le plus doux
Seroit d'être à vous :
Mais je ne puis, Beauté charmante,
Sans l'ordre du Roi,
Vous donner ma foi.

PIGMALION.

Air : *Ton, relon, ton, ton.*

Vous en tenez, avec votre mérite;
Qu'en dites-vous, mon aimable garçon ?

CALISTON.

Ce que je vois rend mon ame interdite :
Vous ne pensez donc plus à Caliston ?

GALANTIS.

Ton, relon, ton, ton, ton,
Tontaine, la tontaine.

PIGMALION.

Ton, relon, ton, ton, ton.

CALISTON.

Ah! quelle trahison!

PIGMALION.

Air: *On a trouvé la cachette.*

Mon ame en est réjouie.

GALANTIS.

Puisque le Roi doit venir,
Demandez-lui, je vous prie,
Son aveu pour nous unir.

SCENE XVIII.

LE ROI, PIGMALION, GALANTIS, CALISTON, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Air: *Ah! je ne m'en soucie guères.*

LE voilà qui s'avance.

GALANTIS.

Ah! quelle différence,
De ce Seigneur à lui!
Quelle magnificence!

Que ne puis-je aujourd'hui
L'avoir pour mon mari !

LE ROI.

Air : *L'Amour veut nous surprendre.*

Que d'attraits ! Que de grace !
Je demeure interdit :
Ce que je vois surpasse
Tout ce qu'on m'en a dit.

Air : *Je prendrai, sans vous demander.*

Une Beauté si ravissante
D'un Roi mérite les bienfaits.
Daignez m'expliquer vos souhaits :
Je rendrai votre ame contente.
Quoi que vous puissiez demander,
Je suis prêt à vous l'accorder.

GALANTIS.

Air : *Oh ! vraiment, je m'y connois bien.*

(*A part.*)
Mon cœur nage dans l'allegresse.
(*A l'Officier.*)
Notre union n'a rien qui presse.
Pour demander l'aveu du Roi,
Différez un peu ; croyez-moi.

LE ROI.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Dans le Monde, il n'est rien qui borne ma puissance.
Parlez.

GALANTIS.

Puis-je esperer d'avoir ce que je pense ?

LE ROI.

Mon cœur à tant d'attraits ne peut rien refuser.

GALANTIS.

Puisque vous pouvez tout, vous pouvez m'épouser.

PIGMALION.

Air : *Belle Brune.*

Et de quatre,
Et de quatre.

CALISTON.

Tout le Sexe masculin
Lui convient, sans rien rabattre.

LE ROI.

Air : *Comme un Coucou.*

Dans les liens du mariage,
Dès long-tems j'ai sçû m'engager;
Je veux, par un autre avantage,
De ma main vous dédommager.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Par un présent considerable,
Je rendrai le sort agréable
De votre Epoux.

GALANTIS.

Quoi ! vous sortez !

LE ROI.

Elle ne sera pas cruelle.

GALANTIS.

Et vous aussi, vous me quittez !

L'OFFICIER.

Mon devoir près du Rói m'appelle.

SCENE XIX.

PIGMALION, CALISTON, GALANTIS.

CALISTON.

Air : *La femme à tretous.*

QU'AVONS-NOUS fait, mon maître ?
Hélas ! de quoi nous mêlions-nous ?
Celle qui nous doit l'être,
Prend chacun pour mari.
C'est la tretin, treti,
C'est la tretin, tretous,
C'est la femme à tretous.

Air : *Banniſſons la mélancolie.*

Jarni, quand je l'ébauchois,
Si j'avois eu la penſée,
Qu'on dût voir ſous tant d'attraits
Une coquette fieffée,
Comme je l'aurois, je l'aurois, je l'aurois,
Comme je l'aurois ajuſtée !

Air : *Tout de travers.*

Loin de rendre ſi gracieux
Ses deux yeux,

Je vous les aurois tournés
A l'envers,
Et j'aurois placé son nez
De travers.

PIGMALION.

Air : *Le commencement du Pinbiberlo.*

Nous avons fort bien réussi !

GALANTIS.

Au bout du compte, il me faut un mari.

Air : *Faites dodo.*

J'en veux avoir,
Quoi qu'il en coûte ;
J'en veux avoir,
Et dès ce soir.

Air : *Maris, voulez-vous fuir l'affront ?*

Mes feux recommencent pour toi.

CALISTON.

Ah ! laissez-moi,
Je vous prie.

GALANTIS.

Prends-moi pour femme dans l'instant.
Quand on attend ;
Il ennuye.
Viens, mon cher Caliston.

CALISTON.

Non.
Je crains la hupe.

GALANTIS.

Vous, épousez-moi donc.

PIGMALION.

Non.

Que je ſuis dupe !

GALANTIS.

Air : *Vous me l'avez dit.*

Sçais-tu qu'en me refuſant,
Tu perds beaucoup, mon enfant :
On doit me faire un préſent.
Le Roi me l'a dit, ſouvenez-vous-en.

CALISTON.

Un préſent : eh! mais... vraiment ;
Le cas eſt embarraſſant.

PIGMALION.

Air : *Qu'importe, qu'importe ?*

Je te la donne ; elle eſt à toi.

CALISTON.

Je vais donc lui donner ma foi :
Mon honneur riſque un peu : mais ... quoi ... !
Qu'importe, qu'importe ?
L'abondance ſera chez moi :
Cet article l'emporte.

GALANTIS.

Air : *Attendez-moi ſous l'Orme.* Des Italiens.

Mon ame eſt impatiente,
Faites vîte mon bonheur.

CALISTON.

Je vais remplir votre attente.

PIGMALION.

Je ſuis votre ſerviteur.

GALANTIS.

Et moi votre ſervante.

SCENE XX.

PIGMALION, *seul.*

Air : *Par un jeune téméraire, mes appas sont outragés.*

VOus me rendez la victime
De mes desirs indiscrets ;
Dieux, que le pardon du crime
Soit le fruit de mes regrets.

Air : *Oui-dà, oui-dà, qui s'y fiera.*

A Dardané j'ai fait outrage ;
Je m'en repens. Oui, c'en est fait :
Je veux, à cet aimable objet,
Désormais fixer mon hommage ;
Je vais payer son ardeur,
Lui donner ma main & mon cœur.

VAUDEVILLE.

Air : *Le tac.*

QU'AUPRÈS d'un jeune homme on étale
Quelque trait de bonne morale,
Maxime, ou quatrain de Pibrac ;
Il s'endort, l'oreille est fermée.
De fillette parlez-lui ; tac :
Voilà la Statue animée.

Quand quelque plaideur communique,
Ses papiers à gens de Pratique,
Si rien n'accompagne le ſac,
On s'endort, l'oreille eſt fermée;
Mais joignez-y de l'argent; tac, &c.



Auprès d'une femme galante;
Servez-vous de phraſe élégante:
Parlez-lui Voiture & Balſac;
Elle dort, l'oreille eſt fermée:
Prenez le ton du Caiſſier; tac, &c.



Quand, pour quelque ancienne dépenſe;
L'on vient faire la réverence
Au Chevalier de Credillac:
Il s'endort, l'oreille eſt fermée:
Mais parlez-lui d'un dîner; tac, &c.



Qu'on propoſe à la jeune Iſmene
Un mari que la ſoixantaine
Commence de rendre Almanach;
Elle dort, l'oreille eſt fermée,
Si c'eſt un jeune égrillard; tac, &c.



L'an passé, la jeune Amaranthe
Fut très-long-tems pâle & mourante :
Des Médecins tout le micmac
N'opera que de la fumée ;
Il vint un certain Guerrier ; tac, &c.



Lise, à douze ans, étoit pécore ;
Aucun soupir n'avoit encore
Pressé son petit estomach :
Tircis vint ; elle en est charmée.
Dans ce moment l'Amour fit tac :
Voilà la Statue Animée.

FIN.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1733.

ACTEURS.

MERCURE.

LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTÉ.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

La Scene est dans le Palais de Mercure.



LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE.



SALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour, charmante Bagatelle ; quel ſujet vous amene en ces lieux ?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des Cieux, & l'amitié qui nous unit depuis longtems m'amene auprès de vous. Comment vous trouvez-vous à Paris ?

MERCURE.

A merveille, grace à mon induſtrie.

LA BAGATELLE.

Air : *Du Confiteor.*

Je ſçais que vous conduiſez bien
Une amoureuſe confidence.

MERCURE.

Bon ! le métier ne vaut plus rien,
Mes ſubſtituts, en abondance,
De cet emploi s'acquittent mieux ;
Mercure eſt moins Mercure qu'eux.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc qui vous occupe à Paris ?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je ſuis à la tête du Magazin des Modernes, & Directeur général des lieux communs.

LA BAGATELLE.

Bon. Il en eſt de tous états & de toutes profeſſions.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Par exemple, les lieux communs des amans ſont de louer la beauté de leur maitreſſe, de gagner la femme de chambre, & celui des plaideurs de faire des préſens au ſécretaire.

LA BAGATELLE.

Air : *Ton vilain petit mouton.*

Ceux de Fanchon ſont de ranger
Sous ſes loix un jeune Etranger,
Pour le duper, pour le gruger ;
Ceux du Medecin ſont de faire
Seigner, cliſteriſer, purger ;
Les dépôts ſont ceux du Notaire ;
Ceux des plumets ſont d'aller ſe loger
Chez quelque bonne Douairiere,
Qu'on puiſſe aiſément ronger.

MERCURE.

Ceux qui ſont ſous ma conduite ne regardent que l'eſprit, & ce ſont-là les troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Ce poſte vous eſt convenable.
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le Magazin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi ?

LA BAGATELLE.

Les preuves en ſont claires :
Le Dieu qui préſide aux voleurs
Doit préſider aux Plagiaires.

Voyons un peu l'ordre que vous ſuivez dans cet te régie.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théâtre.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus ſur la ſcene :
Ce ſont leurs ſublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

LA BAGATELLE.

Corneille & Racine ſans doute.

MERCURE.

Oui ; j'en ai tiré les principales ſentences, les termes pompeux, les déclarations d'amour, les fureurs, les vers de dépit & de jalouſie.

LA BAGATELLE.

C'eſt l'entendre.

MERCURE.

Celui qui en fait la diſtribution ſous mes ordres s'appelle Cothurne. A droite, j'ai placé ce qui concerne l'Opera : le Commis que j'ai chargé de ce diſtrict ſe nomme Merveilleux. A gauche, j'ai mis le dépôt de la Comédie Italienne & de l'Opera-Comique.

LA BAGATELLE.

Tous deux enſemble.

MERCURE.

Oui.

Air : *A la tabatiere de la jeune Iris.*

A la même ſource
Ils vont ſe pourvoir,
Et, pour leur reſſource,
Tous deux n'ont qu'un tiroir.

LA BAGATELLE.

J'approuve votre projet ; mais vous empiétez ſur mes droits. Vous ſçavez que depuis longtems tous les Ouvrages Modernes ſont du reſſort de la Bagatelle.

MERCURE.

Je le ſçais ; mais vous ne pouvez répondre à tout.

LA BAGATELLE.

Il eſt vrai.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Pendant tout le cours de l'année,
Tout ce que l'on voit de nouveau ;
Ce que l'on vend ſous le manteau,
Et qu'on lit ſous la cheminée,
Sont des enfans de mon cerveau.

MERCURE.

La plûpart meurent au berceau.

LA BAGATELLE.

C'eſt pour cela que j'ai tant d'occupations : autrefois on faiſoit des livres immortels ; à

présent, dès qu'un ouvrage paroît, il est vieux; il faut qu'un autre lui succede.

MERCURE.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout y gagne, & vous avez fort bien fait de bannir tous ces gros volumes remplis d'érudition, qui faisoient pâlir les Sçavans dans leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui peut avoir de l'esprit sans étude.

LA BAGATELLE.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

On borne ses connoissances
A de petits riens nouveaux :
Tous les Arts & les Sciences
Sont en Extraits & Journaux.
Des ennuyeuses lectures
On évite l'embarras ;
Tout se réduit en Brochures,
Tout se met en Almanachs.

MERCURE.

Vous devez être excedé de fatigue.

LA BAGATELLE.

Oh ! je vous en réponds ; &, si vous voulez, nous travaillerons en commun.

MERCURE.

Vous agirez d'un côté, & moi de l'autre : tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de pratiques, je vous en enverrai, & je vous conseille de

de mettre ſur la porte de votre Magazin cette Inſcription :

Air : *Servante, quittez vos paniers.*

Venez, Meſſieurs, ici prenez
Ce qui vous accommode.
Rapapillottez, raccommodez.
Rabobinez ;
Jeunes Auteurs, ici prenez
Marchandiſe à la mode.

(Elle ſort.)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'AUGURE bien de notre ſociété. Mais quel eſt ce perſonnage ? Il compte par ſes doigts ; c'eſt apparemment un Auteur qui n'eſt pas verſé dans la meſure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Eſpagne.*

Le Ciel en moi mit des talens ſans nombre ;
Pour les polir, je viens dans ce ſéjour :
Depuis longtems, mon mérite eſt à l'ombre ;
Je veux enfin l'expoſer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

LE POETE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui tous cinq ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq ; mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquieme fois.

MERCURE.

Quel jargon ! oh ! celui-là ſort ſans doute des lieux communs.

LE POETE.

Air : *Comme un Coucou.*

J'ai deſſein de faire un chef-d'œuvre
Qui ſoit connu dans l'Univers.
Pour moi mettez la main à l'œuvre.

MERCURE.

Que voulez-vous ?

LE POETE.

Dix-neuf cent vers.

MERCURE.

Dix-neuf cent vers ? C'eſt une Tragédie apparemment ?

LE POETE.

Vous l'avez dit ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

MERCURE.

Sans doute que l'Amour aura eu les prémices de votre Muſe ?

LE POETE.

Vous devinez juſte ; j'ai eu trois maitreſſes en trois mois ; & il y a trois ans que, pour la premiere fois, je fis trois couplets ſur trois airs differens.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits à trois heures du matin ; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Écoutez.

Air : *Du Confiteor.*

Vos yeux font naître mille feux :
Vos rigueurs cauſent mille allarmes.
Pour vous on forme mille vœux ;
On admire en vous mille charmes.
Qui fixent mille amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours : il m'impatiente. A la fin il faudra m'en défaire. Écoutez, puiſque vous voulez des vers,

Air : *Tâtez-en, tourelouri rette* : ou, *Ce point est de grande importance*; du Coq du Village.

De ce qui vous est nécessaire,
Cothurne est le dépositaire :
Du Tragique il a le débit.
Allez-là faire votre emplette :
Tâtez-en, tourelouri rette,
Si le cœur vous en dit.

LE POETE.

J'y vais, & quand ma provision sera faite, j'aurai l'honneur de vous la faire voir. Votre petit serviteur, serviteur, serviteur.

MERCURE.

Mais que veut la Nouveauté ? Elle me paroît bien agitée.

SCENE III.

LA NOUVEAUTÉ, MERCURE.

ERCURE.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure
Par vous n'est jamais fréquenté.

LA NOUVEAUTÉ.

Rien n'est si nouveau, je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : *Sois complaisant.*

Vous à Paris ! On dit que cette Ville,
Depuis longtems, loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTÉ.

Non :
J'y trouve encore un asyle
Chez quelque Auteur de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtems, & que la force de l'exemple les obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le motif de votre visite ?

LA NOUVEAUTÉ.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment ! vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ? Dès que je parois sur un Théâtre,

Air : *Le long de-là.*

On ne m'y supporte guere :
La Critique, méchamment,
Pour me déclarer la guerre,
Fait camper son régiment
Le long de-çà,

Le long de-là,
Le long du Parterre
Par derriere & par devant.

MERCURE.

Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'avez pas ſujet de vous plaindre ; la Chanteuſe que vous venez de donner au Théâtre Lyrique vous fait aſſez d'honneur.

Air : *Et tant, tant, tant.*

Sur la Scene de l'Harmonie,
Quand on ſçait qu'elle doit chanter,
Nombreuſe & belle compagnie
Vient pour l'entendre & la goûter.
Des Chanteuſes la plus parfaite
N'eut jamais gloire ſi complette.
On l'aime tant & tant, tant, tant,
Qu'une, que chacun regrette,
N'eut pas un début ſi charmant.

LA NOUVEAUTÉ.

Il eſt vrai : mais c'eſt un bonheur qui ne m'arrive gueres.

MERCURE.

Ne devez-vous pas être content du ſort d'Iphigénie ?

LA NOUVEAUTÉ.

Oui : mais elle doit beaucoup à la charmante Actrice qui l'a repréſentée.

MERCURE.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur n'en est pas moins estimé.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

L'équitable Parterre
Fait bien de l'animer.
Quel homme, sur la terre,
Pourroit ne pas aimer
Une Muse nouvelle,
Dont le juste pinceau
De l'amitié fidelle
Fit un portrait si beau ?

LA NOUVEAUTÉ.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville : j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE.

Bon voyage : mon Magazin n'en ira que mieux ; quelle foule nous allons avoir !

LA NOUVEAUTÉ.

Oui-dà! puisque vous le prenez sur ce ton-là,

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes* : ou, *L'autre nuit, j'apperçus en songe.*

Quoique je vous sois incommode,
Je resterai dans ce séjour ;
Mais je me joindrai, dès ce jour,
Avec ma parente la Mode ;
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Pourquoi toujours fuir ma présence ?*

Je veux qu'un ridicule change
De tant d'injustices me venge.
Par moi, chez un sexe enchanteur,
On admettra l'extravagance
D'avoir quatre pieds de hauteur ;
Et vingt-cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Par moi de graves personnages
Seront coëffés en hérisson ;
J'empaqueterai leur visage
Dans une perruque en buisson.
On verra des gens à requête
Dans leur criniere ensevelis,
Et, pour surcharger une tête ;
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Comme un coucou que l'Amour presse.*

Le jeune Abbé fringant & leste,
Frappé d'un nouveau vertigo,

Par ſon rabat d'un bleu céléſte,
Fera renchérir l'indigo.

Ce n'eſt pas tout.

MERCURE.

Tant pis.

LA NOUVEAUTÉ.

Le fort de ma vengeance tombera ſur nos Petits-Maîtres ſubalternes.

MERCURE.

La matiere eſt abondante.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule ;
Se promener en ſifflotant,
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiette
Tiendra tour à tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

Air : *L'allumette.*

Triple doublure à leur habit.
En rendra l'enflure très vaſte ;
Grande boucle, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant, on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre

Du vuide, par-où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.
Air : *Ne vous laissez jamais charmer.*
Pendant quatre heures un frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder, du bel air,
Le vrai siége de la Calotte.

Je veux sur le corps un surtout,
Sur leur jambe une demi-botte,
Pour arme un couteau dont le bout
Ne passe pas la redingotte.

Pour aller, loin de leur maison,
Courtiser des Nymphes gentilles,
C'est ainsi que ces papillons
Se déguiseront en chenilles.

MERCURE.

Finira-t elle bientôt ?

LA NOUVEAUTÉ.

Je porterai encore plus loin ma vengeance ; je ferai quitter les plus belles promenades de Paris pour le Rempart.

Air : *Y allons donc, jouez, violons.*
En calêche l'Étourderie,
Dans un fiacre la Bourgeoisie,
Y feront voir un air coquet.
Je veux qu'en voiture Allemande
Plus d'une Danseuse s'y rende.

Le Chevalier colifichet,
Le petit Robin dameret,
Et le galant petit collet,
Y montreront un air follet :
La Finance en riche berline,
Dans sa caisse la Médecine,
La Musique & Danse en soufflet,
La Folie en cabriolet.

MERCURE.

Est-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin,

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Dans une voiture commune,
Que l'on nomme Demi-Fortune,
Plus d'un Commis étalera
Ses beaux habits & son beau linge ;
Quelquefois même on y verra
Des guenons dans un cul-de-singe.

Adieu.

MERCURE.

Me voilà défait d'une grande babillarde ; mais voici notre Poëte qui revient : il a sans doute trouvé ce qu'il lui faut.



SCENE IV.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : *Lere la, lere lan la.*

O Trois & quatre fois heureux !

MERCURE.

Notre compteur revient joyeux.

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire !
Lere la, lere lan lere,
Lere la, lere lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix que vous avez fait.

LE POETE,

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six qui-pro-quo, douze tirades,
Sont dans cette poche en paquets :
Là, des récits, des confidences,
Trente ſonges, vingt-ſix portraits,
Avec dix-huit reconnoiſſances.

MERCURE.

Quelle proviſion !

LE POETE.

Oh ! pour cela, vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ils ne sont pas chiches ;
J'en suis fort content.
Ils m'ont donné galamment
Six cens hémistiches,
Et les quatre au cent.

Oh ! parbleu, j'ai de quoi briller.

Air : *Pour passer doucement la vie.*

Que de complimens, que d'éloges !
Mon nom va voler jusqu'aux cieux.
Parterre, Amphithéâtre, Loges,
Sur moi tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde se sert de ces hémistiches ; mais il y a une façon d'en faire usage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE POETE.

Rien n'est plus aisé : j'ai la tête si meublée, que je puis faire un Impromptu, dont je me flatte que vous serez satisfait.

MERCURE.

(*A part.*) Le revenant bon de mon emploi est de me divertir des foux. (*Haut.*) Allons, Monsieur, commencez ; je vous écoute.

LE POETE.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec son Confident.

JE vais te révéler un important secret :
Écoute, cher Arcas, écoute, & sois discret...
En pouvez-vous douter ?... Tu connois Laonice ?...
Laonice, Seigneur... Soit raison, soit caprice,
Je sens pour cet objet les feux les plus constans....
Et depuis quand, Seigneur ?... Assez & trop longtemps...
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'apprendre,
Que l'on est malheureux, quand on a le cœur tendre ?
Oubliez-vous... Finis tes discours superflus :
Le sort en est jetté, qu'on ne m'en parle plus...
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flamme ?...
Quoi ! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princesse pourroit bruler d'une autre ardeur ?...
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur !
Armez-vous, Dieux vengeurs. Grands Dieux, lancez la foudre.
Impitoyables Dieux ; Dieux, mettez-les en poudre :
J'en atteste les Dieux ; les Dieux m'en sont témoins ;
Justes Dieux ! c'en est fait : Dieux ! quel prix de mes soins !
Ciel ! que viens-je de voir ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Courons ... Où courez-vous ? Arrêtez un moment...

Où la Princeſſe eſt elle ?... En ſon appartement....
Elle vient ; je la vois ; c'eſt elle qui s'avance.
Arcars , retire-toi.

(Il jette ſon chapeau.)

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene ? En croirai-je mes yeux ?
Quoi ! Madame , c'eſt vous ! vous , Madame , en ces lieux !
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie !
Pourrois-je m'en flatter ? O ſort digne d'envie !
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux ,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.
Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! quelle douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment , je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe , au nom des Dieux ,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux ,
Parlez , expliquez-vous ; vous gardez le ſilence !
Malheureux que je ſuis ! que faut-il que je penſe ?
Malgré cette rigueur , vous le dirai-je ? hélas !

L'Amour & ses ardeurs ont pour moi des appas.
Et, quoi qu'on puisse faire, & quoi qu'on puisse dire,
Je chérirai toujours l'Amour & son empire.

(Il prend son mouchoir, & en fait une espece de Poupée entre ses doigts.)

MERCURE.

Qu'est-ce que cela ?

LE POETE.

C'est la Princesse qui va parler.

(Il contrefait la Princesse.)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur;
Mais tout vainqueur est homme, & tout homme est trompeur.
Et bientôt si mon cœur payoit votre tendresse,
Vous changeriez.... Moi...! Vous.... Que votre crainte cesse.
Ah! ne m'exposez plus un si cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de désespoir.
Non, ne vous flattez pas: il faudra que j'expire,
Plutôt que de souffrir un si cruel martyre;
J'expirerai, Madame, au sortir de ce lieu...
Prince, qu'allez-vous faire ? ...Adieu, Princesse, adieu.

MERCURE.

A merveille! mon cher: je défie tous les Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

Adieu, je vous quitte : mon enthousiasme ne peut plus rester oisif. Dans trois jours, je vous livre une Tragédie complette.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Ciel ! quel sera mon plaisir !
D'ici je vois le Spectacle.
J'entends cent mains m'applaudir ;
Deux cens voix crier miracle.
Aye, aye, aye,
Je pâme,
Je n'y puis tenir.
Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

MERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN, *dans la coulisse chante.*

Le ciel qui m'a fait votre Roi...

Air : *Que j'estime mon cher voisin !*

Depuis longtemps je connois la...

MERCURE.

Est-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent est pour l'Opera,
Et non point pour Thalie.

MERCURE.

Un Opera !

LE MUSICIEN.

Oui : oh ! que l'idée en eſt brillante ! Il a pour titre, *Démogorgon, Roi des Fées.*

MERCURE.

Ce titre promet beaucoup.

LE MUSICIEN.

Et j'ai amené avec moi des Muſiciens pour exécuter mon projet.

MERCURE.

C'eſt donc à la muſique que vous travaillez ; mais quel eſt l'Auteur des paroles ?

LE MUSICIEN.

L'Auteur des paroles ? C'eſt moi.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Mes vers ſont doux, mes ſons brillans,
Et le Dieu de la double cîme
Réunit en moi les talens
De la muſique & de la rime.

MERCURE.

Vous ne pouvez mieux faire que de vous livrer à ce Théâtre ; c'eſt le plus fréquenté.

LE MUSICIEN.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Eſt-il ſurprenant que la preſſe
Chez lui ſe rencontre toujours ?

Le triomphe y regne sans cesse,
Flore y fait briller les beaux jours.

MERCURE.

A toute heure on voit sur ses traces
Le doux Printemps & les Zéphyrs,
L'Amour, les Attraits & les Graces,
Les Ris, les Jeux & les Plaisirs.

LE MUSICIEN.

Je sçais cela par moi-même ; c'est pourquoi j'ai recours à votre Magazin.

MERCURE.

Je vais vous mettre à même ; vous choisirez.

LE MUSICIEN.

Est-il possible que depuis le tems que l'on s'y fournit, il y ait encore quelque chose ?

MERCURE.

Allez, allez, il y a bonne provision ; je vais vous la faire voir. Merveilleux, apportez votre tiroir.

LE MUSICIEN.

Mais il n'y a pas là deux cents mots.

MERCURE.

Deux cents mots ! il y en a tout au plus soixante-dix, & c'est assez pour un Opera.

Air : *Dormir est un tems perdu.*

Sur ces mots vus & revus
Tout son bien se fonde :

Pair à pair ils sont cousus,
De peur qu'on ne les confonde ;
Ils sont si bien accouplés,
Qu'ils resteront assemblés
Jusqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN, *lit.*

Murmure, endure, chaîne, entraîne, gloire, victoire, soupirs, plaisirs, douceurs, ardeurs, horreurs, fureurs ; mais tous ces mots-là me sont familiers.

MERCURE.

Air : *Le fameux Diogene.*

De la douce harmonie
La puissance infinie,
Par les chants les plus beaux,
Lestement les manie,
Et si bien les varie,
Qu'ils paroissent nouveaux.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Cette séductrice agréable
Fait voir à l'esprit enchanté,
Dans le commun, de l'admirable ;
Dans le vieux, de la nouveauté ;
Dans l'insensé, de l'estimable ;
Dans un monstre, de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'est-ce que ce cahier renferme ?

MERCURE.

Les Epithetes dont nos Auteurs Lyriques ſe ſervent.

LE MUSICIEN, *lit.*

Ondes pures, fontaines claires, feuillage épais, monſtre affreux, Zéphyrs gracieux, héros glorieux. Bon ! je connois tout cela ; j'en ai employé une partie dans mon ouvrage.

MERCURE

A propos d'ouvrage, vous m'avez promis de me le faire voir.

LE MUSICIEN.

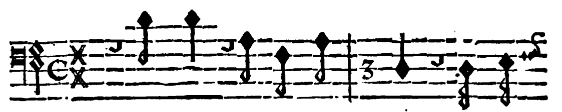
Volontiers. *(A l'Orcheſtre.)* Allons, Meſſieurs, jouez-nous l'ouverture.

MERCURE, *après l'ouverture.*
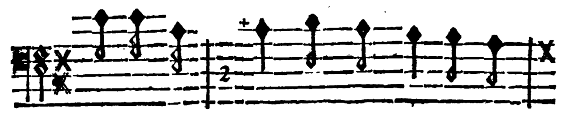
Comment donc ! voilà du brillant.

LE MUSICIEN.

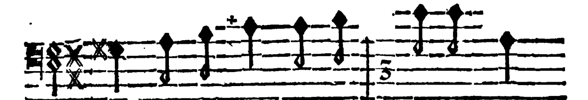
Je commence le premier Acte par le Monologue que je vais chanter.
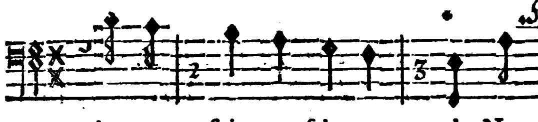






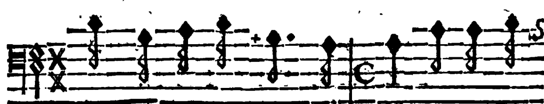
neſté vain-queur, Me fais- tu, malgré



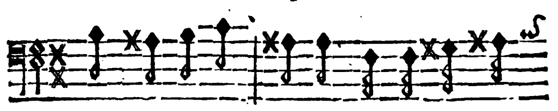
moi, reſſen- tir ta puiſ- ſance ? Non,



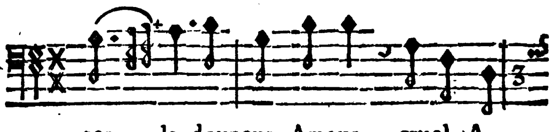
je ne ſuis pas fait pour toi. Non,
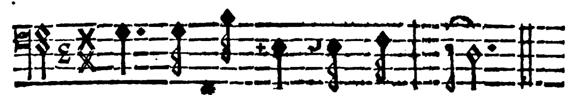


non, tu n'es pas fait pour moi. D'une pai-



ſibie indiffe- rence Laiſſe-moi goû-



ter la douceur. Amour, cruel A-



mour, que fais- tu dans mon cœur ?

MERCURE.

Vous avez raiſon de dire que vous réuniſſez tous les talens.

LE MUSICIEN.

A la ſeconde Scene, un Confident vient me débiter quelques maximes, pour me prouver que je dois me livrer à la tendreſſe,

Et qu'un grand cœur peut bien avoir une foibleſſe.

Je me rends, & je le charge de parler à celle que j'adore ; il ſort. Arrivent des eſclaves à qui j'ai donné la liberté ; c'eſt le ſujet du Divertiſſement. Choſe étonnante, choſe étonnante ! des eſclaves qui ont langui vingt ans dans les fers, deviennent tout à coup ingambes ; c'eſt un charme de leur voir paſſer l'entrechat.

MERCURE.

Je connois l'Opera à ce trait.

LE MUSICIEN.

Au ſecond Acte, la Fée Jalouſe vient m'annoncer que jai un rival ; la fureur me ſaiſit ; je fais un tagage de tous les diables ; je maudis l'Amour ; j'implore les Furies. Ecoutez cet air : il eſt charmant.

Vengez-moi d'un cruel outrage,
Démons, accourez tous;
Servez ma rage,
Et mon courroux.

MERCURE.

Cela est caracterisé.

LE MUSICIEN.

L'Enfer arrive.

CHŒUR DE DÉMONS.

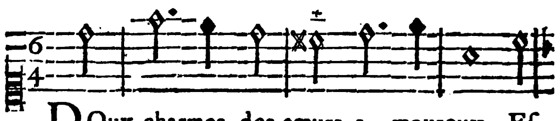
Nous accourons à ta voix.
Qu'il gémisse,
Qu'il frémisse,
Qu'il périsse
Mille fois,
L'ingrat qui cause ton supplice.

MERCURE.
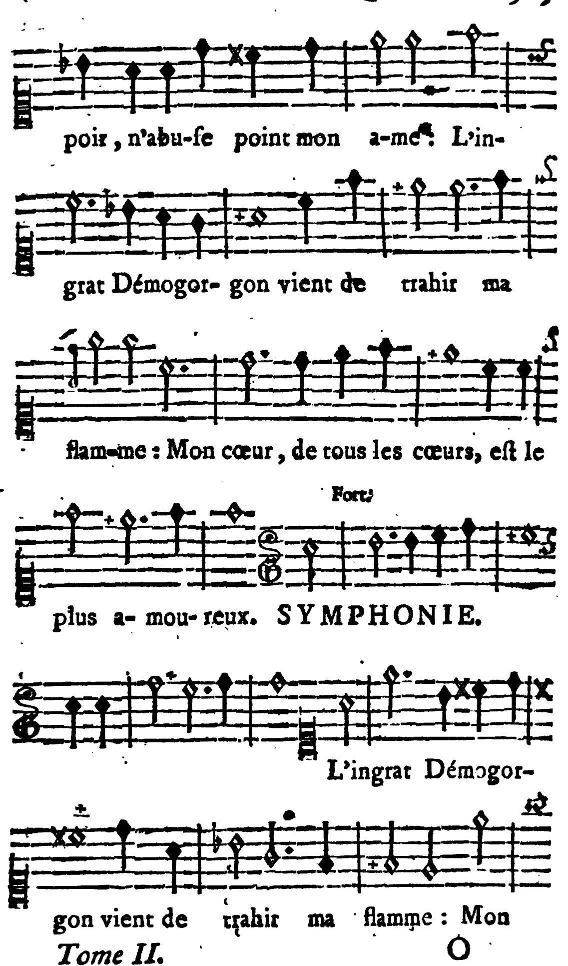
De mieux en mieux.

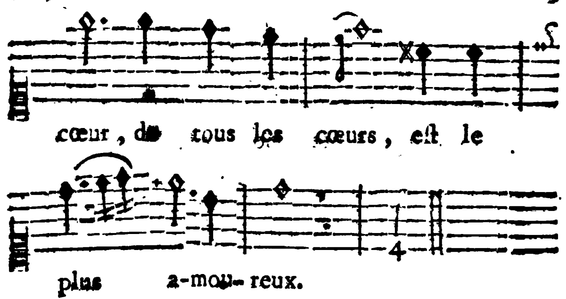
LE MUSICIEN.

Au troisiéme Acte, la Princesse à qui on a fait une fausse confidence, vient se plaindre aux échos de ma légereté. Une longue Ritournelle lui donne le temps de faire trois tours de Théâtre, pour arranger sa queue, & elle chante l'air suivant.



DOux charmes des cœurs a- moureux, Es-
poir,


poir, n'abu-fe point mon a-me. L'in-
grat Démogor- gon vient de trahir ma
flam-me : Mon cœur, de tous les cœurs, est le
Fort.
plus a- mou- reux. SYMPHONIE.
L'ingrat Démogor-
gon vient de trahir ma flamme : Mon



MERCURE.

Vous faites de votre voix ce que vous voulez.

LE MUSICIEN.

J'arrive à la fin de son air : nous nous expliquons. La paix se fait par un Duo ; le dénouement tombe des nues ; la fête vient des Antipodes ; les quatre Parties du Monde, qui sont rassemblées dans mon antichambre, entrent sur deux colonnes. On chante un petit air, on exécute un pas de deux ; grand Chœur sur le champ, grand Chœur. Allons, Messieurs, réveillez-vous.

CHŒUR.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un superbe vainqueur couronné par la Gloire.
Qu'il triomphe à jamais au Temple de Mémoire ;
Que sur les mers,
Que dans les airs,
Jusqu'aux enfers,

On entende le bruit de nos charmans concerts.

Que ſur les mers, &c.

MERCURE.

Venez, mon cher, que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content?

MERCURE

A ravir.

Air : *O turlutaine.*

Des beaux fruits de votre veine
Tout Paris ſera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer ſans peine,
O turlutaine,
Quinault, ainſi que Lully.

MERCURE.

Turlututu, tantalari.

LE MUSICIEN.

Pour vous perſuader de la ſupériorité de mon talent, je vais vous donner un Divertiſſement, qui, je crois, aura votre ſuffrage.
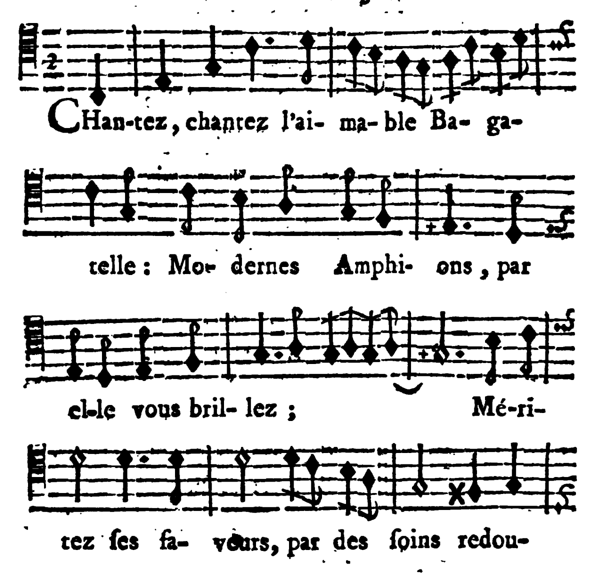
MERCURE.

Je le verrai avec plaiſir, pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

DIVERTISSEMENT.
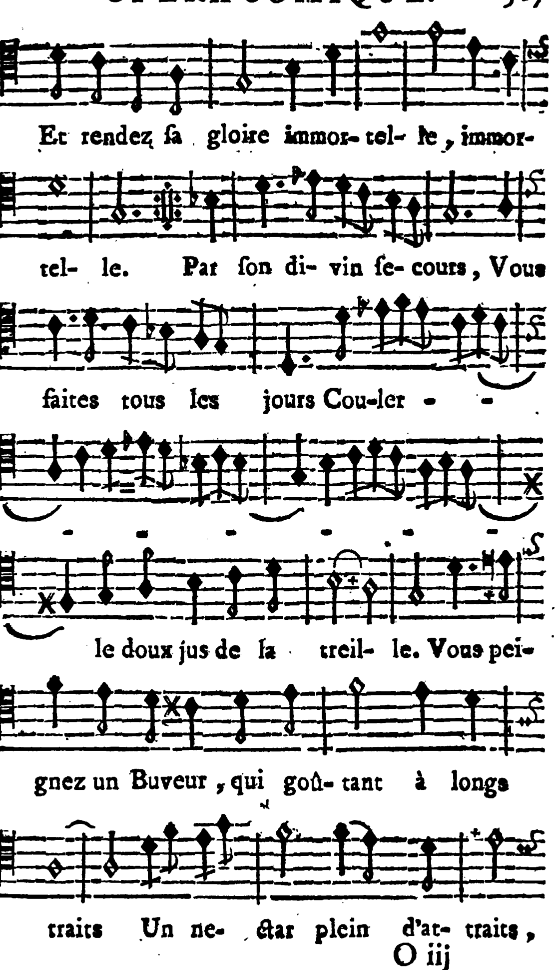
ENTRÉE.

Air : *Pour le Musicien.*





blés, Et rendez sa gloire immor- tel- le,


Et rendez sa gloire immor- tel- le, immor-
tel- le. Par son di- vin se- cours, Vous
faites tous les jours Cou-ler - -
- - - - - - -
le doux jus de la treil- le. Vous pei-
gnez un Buveur, qui goû- tant à longs
traits Un ne- ctar plein d'at- traits,

Vuide plusieurs fois la bou- teille,

Pour dor- mir & ron- fler a-

près; Vuide plusieurs fois la bou- teille,

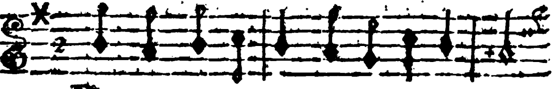
Pour dor- mir & ronfler, & ron-

fler, & ron- fler, & ron- fler a- près.





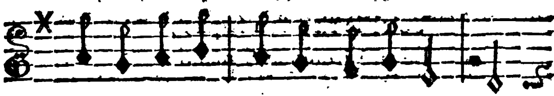
VAUDEVILLE.



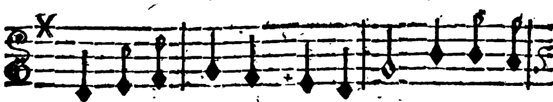
PAr ce geste- là, On met le ho- là :



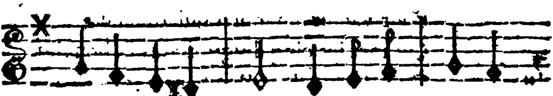
C'est par ce geste qu'on ap- prouve ;



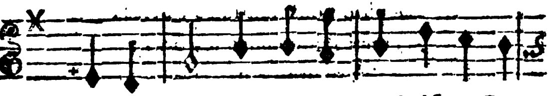
C'est par ce lui- ci que l'on réprou- ve.
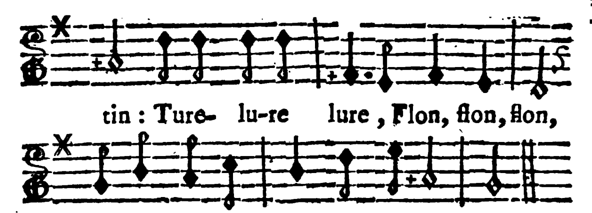


De faveur ce signe est certain : L'on exprime



ainsi le dé- dain ; L'A-mitié serre ain-



si la main, Et l'Amour la baise à Ca-



Chacun a ſon ton, Son al- lu- re.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents :
D'autres, dans leur joyeux délire,
Semblent pleurer à force de rire ;
Voici le rire d'un faquin,
Le rire ironique & malin,
Le ris ſous cape & clandeſtin,
Le rire du Niais ou Flandrin :
Turelure, &c.



Le malheur, aux cieux
Fait lever les yeux :
Pour vanter un objet qui touche,
On met les cinq doigts deſſus la bouche
On fait ceci dans l'embarras :
La crainte fait doubler le pas,
La pitié nous fait faire, hélas !
L'ennui fait étendre les bras :
Turelure, &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent ;
Et voilà comment ils s'y gouvernent :
Le Medecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apothicaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient,
Aye, aye, aye.
Turelure, &c.



Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours, dans chaque aventure ;
L'un eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'amant ;
Tel eſt celui du confident ;
L'époux fait cela prudemment ;
Sa femme lui fait ce préſent :
Turelure, &c.

✠

L'autre jour, Fanchon
Dit à Tircis, non ;
Mais en le diſant d'un air tendre,
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant :
Repoſez-vous ſur moi.

OU

Le faux ainsi dit foiblement :
Je serois flatté de vous obliger.
Le précepteur dit en grondant ;
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en sautant ;
Turelure, &c.

✕

Avec ce doigt-ci
On menace ainsi :
Par ceci la paix se demande :
Le secret ainsi se recommande :
Entre amis, on s'appelle ainsi,
Hem ! hem !
Du maître au valet c'est ceci,
Holà, quelqu'un.
La Marchande a le ton poli ;
Faites nous l'honneur d'entrer chez nous, Messieurs ; ne vous faut-il rien du nôtre ?
D'autres, les soirs, font celui-ci,
Chit, chit.
Turelure, &c.

✕

Un talent suffit,
Pour mettre en crédit ;
Quiconque sçait s'y rendre habile,
Est sûr de briller en cette ville :

L'un s'enrichit avec l'archet :
Avec le pinceau l'autre fait
Un visage qui n'est pas le vôtre.
L'autre fait à coups de fleuret :
Une, deux.
Mais voici le meilleur secret. *,
Tureluре, &c.

✕

Dans ces lieux charmans ;
Grand nombre d'amans
Viennent débiter la fleurette :
Mais differemment l'amour s'y traite.
Le Commis dit à sa Louison,
Baise-moi, mon cœur.
Elle lui répond sur ce ton ;
Non.
Le plumet dit à sa Fanchon,
Allons, ne fais pas la farouche.
Le grenadier en faction,
Caporal, l'heure sonne, il faut me relever.
Tureluре, &c.

✕

Paris dans son sein
Renferme un essain
D'habitans dont le goût differe ;
Leur façon ne se ressemble guere :

* L'Acteur fait un entrechat.

A la ville, on dit poliment ;

Monsieur, vous pouvez disposer de votre serviteur, il vous est entierement dévoué.

A la halle, on dit franchement,

Dame, je faisons de bon cœur tout ce que je faisons.

Au Palais Royal, en causant ;

Un dîné secret nous attend ; la Mimi est de la partie.

A la Douane, on dit brusquement,

Vous reviendrez demain, midi sonne.

Turelure, &c.

✠

Le Chantre Allemand
Mugit en chantant ;
De l'Espagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente
Je languis.
L'Italien fredonne ainsi ;
Sempré mío cuóre infiammáto d'ardôre ver voi.
L'Anglois, en sifflant, fait ceci ;
You are, Miss, the life of my soul.
Le goût du François, le voici :
Charmant Amour, vous êtes adorable.
Celui du Suisse est celui-ci,
Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille.
Turelure, &c.

✠

Que le Petit Cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit sa Climene :
D'un air different on s'y promene ;
C'est ainsi que le Robin va,
Il fait bien du vent pour ma frisure.
L'Officier va comme cela. *
L'Abbé marche dans ce goût là ;
Le soleil est bien chaud aujourd'hui.
Le pas du Traitant, le voilà,
Ouf, je viendrai à bout de cette entreprise qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.
Turelure, &c.

✕

Quand un Acte est bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des transports d'allegresse :
Quand il est mauvais, quelle tristesse !
L'on entend dire au Spectateur ;
Que c'est mauvais ! c'est détestable.
C'est ainsi qu'est l'Entrepreneur,
Me voilà bien avancé avec ma dépense.
Voici le geste de l'Auteur,
Peut-on jouer si détestablement ? Ces malheureux feront tomber ma Piéce.

---

* L'Acteur marche à grands pas.

Et voici celui de l'Acteur,

Ma foi, Monsieur l'Auteur, vous m'avez donné là un rôle qui ne vaut pas le diable : je ne puis le rendre bon ; jouez-le vous-même, si vous n'êtes pas content.

Turelure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a son ton;
Son allure.

FIN.

LA MERE EMBARRASSÉE,

OPERA-COMIQUE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1734.

ACTEURS.

LE MARQUIS, *Amant de Lucile sous le nom & l'habit de* FRONTIN.

ROBERT, *Concierge.* } *Amants de Lucile.*
RAPIN, *Intendant.* }

Madame DESROCHES, *Mere de Lucile.*

LUCILE.

LISETTE, *Suivante.*

GUILLOT, *Jardinier.*

TROUPE DE JARDINIERS.

La Scene est dans un Château.



LA MERE EMBARRASSÉE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LE MARQUIS, *sous le nom de* FRONTIN.

LISETTE.



ARMA foi, Monsieur le Marquis, le personnage de valet que vous faites ici depuis un mois, commence à m'ennuyer.

FRONTIN.

Comment! Lisette, tu t'impatientes!

LISETTE.

Air: *d'Hésione.*

Oui vraiment, Monsieur, je suis lasse
Du secret qu'il vous faut garder.

Pendant une semaine, passe:
Mais un mois ! c'est trop demander.

Que ne vous déclarez-vous, puisque vous êtes destiné à Lucile ?

FRONTIN.

C'est aujourd'hui que je dois me faire connoître ; mais je veux que ce soit dans une fête que je fais secrettement préparer.

LISETTE.

Ecoutez ; vous ferez fort bien de finir : car je crains que Madame Desroches, mere de votre prétendue, ne vous découvre.

FRONTIN.

Est-ce que je ne fais pas bien mon rôle ?

LISETTE.

Oui : mais je doute de pouvoir m'acquitter du mien encore longtems. Comment voulez-vous que je puisse toujours,

Air : Le jus d'Octobre.

Sans que jamais rien je confonde,
Si differemment vous traiter ;
Vous tutoyer devant le monde,
Tête à tête vous respecter ?

Air : Ton humeur est, Catherine.

Ce rôle-ci m'inquiette ;
Il est pénible en effet.
Tour à tour, avec Lisette,
Vous êtes maître & valet.

Il lui faut beaucoup d'adresse
Pour être, comme elle fait,
En Public votre maîtresse,
Votre servante en secret.

FRONTIN.

Il est vrai que cela est difficile. Mais je t'en sçaurai gré.

LISETTE.

De plus, vous prenez certaines privautés qui m'embarrassent.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*

L'honneur exige qu'aux valets
Je paroisse revêche.
Je dois vous donner des soufflets ;
Le respect m'en empêche.

FRONTIN.

Je ne puis pourtant me dispenser de t'en conter.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que je te rende hommage,
Pour mieux déguiser mes desseins.
Les Lisettes sont l'appanage
Des l'Olives & des Frontins.

LISETTE.

Promettez moi donc.....

Air : *Mon mari est à la taverne.*

De ne point vous mettre en colere,
Si mon respect se lasse enfin,

Et que, si ma main trop légere,
Par malheur, étrille Frontin,
Le Marquis n'en fera que rire.
Talaleri, talalerire.

FRONTIN.

Va, va, je te permets tout : mais venons au fait ; c'est ce soir que je veux donner la fête en question.

LISETTE.

J'y vois beaucoup de difficultés. Madame, comme vous sçavez, a pris à son service, depuis quinze jours, un nouveau Concierge & un nouvel Intendant.

FRONTIN.

Crois-tu que M. Robert, & M. Rapin puissent nuire à mes projets.

LISETTE.

Plus que vous ne pensez. Je ne crois pas qu'Argus ait été plus clairvoyant qu'ils le sont. Ils me suivent partout, & je les ai toujours devant les yeux.

* Air : *Le nouveau Monde.*

Je m'imagine, en bonne foi,
Qu'ils ont pris de l'amour pour moi ;
Souvent l'un & l'autre soupire,
Et dans leurs yeux remplis d'ardeur
J'ai lu plusieurs fois que leur cœur
Avoit quelque chose à me dire.

Ils m'ont même entamé quelques propos d'amour : mais je leur ai d'abord fermé la bouche.

FRONTIN.

Eh ! bien, cet amour pourra m'être utile. Il te sera aisé de les amuser, tandis que mes domestiques, qui sont cachés dans le village, rentreront avec la symphonie.

LISETTE.

Cela ne se peut encore une fois. Le Concierge ferme tout dès dix heures, & personne n'entre qu'il ne le voye.

FRONTIN.

Que ferons-nous donc ?

LISETTE.

Le plus court est de les mettre dans votre confidence.

FRONTIN.

Il est vrai que, devant me declarer, je ne cours aucun risque.

LISETTE.

Commençez par le Concierge. C'est le plus nécessaire.

Fin de l'air : *Non, je ne ferai pas.*

J'entends du bruit, on vient, prenez le ton badin;
Cessez d'être Marquis, & devenez Frontin.

Vîte à votre rôle....

FRONTIN, *la baisant.*

J'y suis.

LISETTE, *lui donnant un soufflet.*

Et moi aussi. C'est le Concierge Monsieur Robert.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Il vient ici fort à propos.
Ah ! qu'il a le cœur gros !

FRONTIN.

Je cause peut-être son mal :
Il me croit son rival.

LISETTE.

Je vous laisse avec lui.

SCENE II.

FRONTIN, ROBERT.

ROBERT, *à part.*

AH ! Lisette, pourquoi refuses-tu de m'écouter ?

FRONTIN, *à part.*

Il se plaint de Lisette ; je ne puis douter de son amour. Tant-mieux, il en sera mieux disposé à m'accorder ce que j'ai à lui demander.

ROBERT, *à part.*

Non je ne puis vivre sans confier ma peine à quelqu'un.

FRONTIN.

Abordons-le. Vous voilà bien rêveur, Monsieur Robert!

ROBERT.

Ah! Frontin, si tu pouvois lire dans mon ame!

FRONTIN.

Eh! mais, je m'y connois un peu.

Air: *Vous m'entendez bien.*

Tenez, Monsieur, en regardant
Votre œil amoureux, vif, ardent,
Je devine la cause....

ROBERT.

Eh! bien?

FRONTIN.

Vous sentez quelque chose.
Vous m'entendez bien.

ROBERT.

Il ne tient qu'à toi de me delivrer de la peine la plus sensible.

FRONTIN.

C'est la jalousie qui le tourmente; tirons-le d'erreur.

Air : *Du haut en bas.*

Ne craignez rien ;
Votre amour en vain me soupçonne :
Ne craignez rien.
J'aime Lisette, j'en convien.
Cependant je vous abandonne
Les droits que j'ai sur sa personne :
Ne craignez rien.

ROBERT.

Tu as deviné en partie mon cher Frontin. Il est vrai que j'aime. Mais,

Air : *Lucas se plaint que sa femme.*

Lisette n'est pas la Belle
Pour qui je brûle sans fin.
Cesse de me parler d'elle.

FRONTIN.

Comment ?

ROBERT.

J'ai le gout plus fin ;
Plus difficile.

FRONTIN.

Qui donc aimez-vous enfin ?

ROBERT.

C'est....

FRONTIN.

Qui ?

ROBERT.

Lucile.

FRONTIN.

FRONTIN.

Lucile!

ROBERT.

Tu as raison d'être surpris. Mais tu le seras moins, quand tu sçauras que sous l'habit de Concierge, je suis le fils d'un des plus riches commerçans de Lyon.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, voudriez-vous bien me dire quel motif....

ROBERT.

L'Amour fait tout par caprice : ne cherche point de raison où il n'en fut jamais. J'ai vû Lucile. Sa beauté m'a frappé, & c'est pour jouir du plaisir de l'admirer que j'ai pris le parti que tu vois.

FRONTIN.

Votre amour est bien délicat!

ROBERT.

Je ne puis vivre, si je ne la possede : sers moi, je t'en conjure.

Air : *Du petit cœur de quinze ans.*

Je te comblerai de présens,
Si tu finis mes maux pressans,
Et si, par tes soins bienfaisans,
Quelque jour je puis être
Maître
De son petit cœur de quinze ans.

FRONTIN, *à part.*

Prêtons-nous à la confidence pour en profiter.

Air : *Nostradamus.*

Je vous promets mon assistance.

ROBERT.

Reçois d'avance cet argent.

FRONTIN, *faisant quelque difficulté.*

Monsieur....

ROBERT.

Ne sois point négligent.

FRONTIN.

Soyez sûr de ma vigilance.
Jupiter n'eut pas un agent
Plus fidele, & plus diligent.

Allez, tranquillisez-vous ; je vais rêver ici aux moyens de vous rendre heureux.

ROBERT.

Je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

SCENE III.

FRONTIN.

L'AVENTURE est singuliere ! Que faire dans cette conjoncture ? Il faut aller consulter Lisette.

SCENE IV.

FRONTIN, RAPIN.

RAPIN.

OÙ vas-tu ?

FRONTIN.

A une affaire de conséquence que je ne puis differer.

RAPIN.

Reste. Tu n'en sçaurois faire une meilleure que celle que j'ai à te proposer. Je vois dans ta physionomie des signes certains d'une fortune prochaine. Elle ne dépend que de toi.

FRONTIN, *bas.*

Voyons où aboutira ce discours. (*Haut.*) Que faut-il faire pour cela ?

RAPIN.

Obliger un galant homme, dont les intérêts me sont aussi chers que les miens.

FRONTIN, *à part.*

Veut-il parler de Monsieur Robert ?

RAPIN.

Air : Vous avez bien de la bonté.

Si tu secondes son dessein,
Comme je le souhaite,

Tu peux conter, mon cher Frontin,
Que ta fortune est faite.
Dans un bureau, bien appointé,
Sois sûr d'avoir, avec Lisette,
Une recette.

FRONTIN.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

RAPIN.

Celui dont je te parle est ici déguisé.

FRONTIN.

(*Bas*) Justement. (*Haut.*) Quelque amant de Lucile, n'est-ce pas?

RAPIN.

Tu l'as deviné.

FRONTIN.

J'ai de la pénétration, moi: mais, Monsieur, vous me permettrez de vous dire,

Air: *De tous les Capucins du Monde.*

Que vous êtes débonnaire
De prêter votre ministere,
Pour faire le bonheur d'autrui.
Votre complaisance est extrême.

RAPIN.

Non, non, quand j'agis aujourd'hui,
Mon cher Frontin, c'est pour moi-même.

FRONTIN, *étonné.*

Que dites-vous?..

RAPIN.

Que c'eſt moi qui ſuis cet amant déguiſé. L'amour violent que j'ai pris pour Lucile dans un bal où je l'ai vûe, m'a fait abandonner la maiſon de mon pere, célebre Avocat, pour venir ſous le nom de Rapin faire ici le perſonnage d'Intendant.

FRONTIN, *à part.*

Je n'en puis revenir.

RAPIN.

Air : *Le jus d'Octobre.*

En rendant mes ſoins néceſſaires,
Je veux aſſurer mes projets.
La conduite de leurs affaires
Des miennes fera le ſuccès.

FRONTIN.

(*A part.*) Remettons-nous. (*Haut.*) Eh! bien, Monſieur, de quoi eſt-il queſtion? En quoi l'intrigant Frontin peut-il vous être utile?

RAPIN.

A mettre Liſette dans mes intérêts. Vois-la de ma part, & agiſſez de concert. Je te recommande ſur tout trois choſes, ſilence, ſervice & diligence.

FRONTIN, *à part.*

Faiſons le rôle de valet. (*Haut.*) Monſieur, un petit mot, s'il vous plaît.

Air : *Carillon.*

Vous oubliez le capital.

RAPIN.

Eh ! quoi donc ?

FRONTIN.

Un certain métal.

RAPIN.

Je ne sçais ce que tu veux dire.

FRONTIN.

Bon ! bon ! Monsieur, vous voulez rire.
Din, din, din, din, dan, don.
O l'agréable carillon !

RAPIN, *lui donnant.*

Tu as raison : je n'y songeois pas.

FRONTIN.

Avec votre permission, vous m'avez recommandé trois choses.

Air : *Ce que vous n'osez m'accorder.*

Ceci n'est que pour le silence.
Il faut encore.

RAPIN.

Ah ! je t'entends.
Tiens, tes souhaits sont-ils contens ?

FRONTIN.

Nenni, Monsieur, en conscience.
Le service est payé comptant.
Mais....

RAPIN.

Quoi ?

FRONTIN.

La diligence en vaut autant.

RAPIN.

Cela eſt juſte. J'entends Liſette. Songe à ce que je t'ai dit.

SCENE V.

FRONTIN.

Air : *Quand on adreſſe.*

L'AVANTURE me fait rire ;
A chaque moment je voi
De nouveaux cœurs, que ſous ſes loix
Lucile attire.
Au lieu de deux, nous voilà trois
Sous ſon empire.

SCENE VI.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! Liſette, que de nouvelles j'ai à t'apprendre ! mais avant que d'entrer en propos,

Air : *Les Feuillantines.*

Prends la bourse que voilà,
Et cela :
Serre encor cet argent-là.
Vive une maitresse aimable.

LISETTE.

C'est un fonds intarissable.

Ces Messieurs sont donc de bonne composition ? N'est-ce pas ?

FRONTIN.

Tu ne croiras jamais ce que je te vais dire.

Refrain.

C'est ce qu'on n'a point vu de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

LISETTE.

Au fait.

FRONTIN.

Ces deux Messieurs dont tu voulois captiver la bienveillance.....

LISETTE.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Sont Concierge & Intendant.

LISETTE.

La belle nouvelle !

FRONTIN.

Comme je suis valet.

LISETTE.

Plait-il ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur Robert & Monsieur Rapin sont deux rivaux déguisés, qui m'ont prévenu dans la confidence que j'allois leur faire, & j'ai reçu d'eux l'argent que je viens de te donner.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus s'ils cherchoient tant à me parler.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.*

Quel parti dans le malheur
Prendrez-vous donc ?

FRONTIN.

Le meilleur.
Je rirai de l'aventure.

LISETTE.

Votre caractere est doux,
Et déjà je conjecture,
Que vous serez bon époux.

FRONTIN.

Va, va, Lisette,

Air : *Je suis un bon Jardinier.*

Je m'allarmerois en vain.
De mon fait je suis certain.
Lorsqu'il sera temps,
A ces deux amans
Je sçaurai bien répondre.
Tiens, regarde ces traits charmans;

C'est de quoi les confondre,
Lon, la,
C'est de quoi les confondre.

LISETTE.

Je vois bien que c'est le portrait de Lucile.

FRONTIN.

Il y a un mois que la mere de Lucile, en concluant notre mariage avec le Comte de Rosemont mon pere, lui remit ce portrait qu'il m'envoya. C'est le gage de mon bonheur, & la sureté de mes prétentions.

LISETTE.

J'admire deux choses en ceci.

FRONTIN.

Quoi?

LISETTE.

Que Madame Desroches vous ait pris pour gendre, sans vous avoir vû, & qu'elle ait gardé le silence là-dessus jusqu'à ce jour.

FRONTIN.

J'avoue que cela est surprenant; mais cette maison est faite pour les prodiges. Tu en vois une preuve dans ce qui me vient d'arriver.

LISETTE.

Voici Madame qui vient avec son Jardinier. Retirons-nous.

FRONTIN.

Allons songer au dénouement.

SCENE VII.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

MORGUÉ, Madame; prenez-y garde: c'est Guillot qui vous le dit.

Air : *Voyelles anciennes.*

Croyez-moi, je sommes au fait
De tous les coureux de villages.

Madame DESROCHES.

Depuis quelques jours, en effet,
J'apperçois de nouveaux visages.

GUILLOT.

Je ne suis ni bête, ni foû,
Quand je vous dis que quelqu'un rô, ô, ô, ô, ô, de;
Et je parierois plus d'un sou,
Qu'ici l'Amour est en marau, au, au, au, au, de.

Madame DESROCHES.

Sur quoi fondes-tu tes conjectures?

GUILLOT.

Sur ça que je vas vous dire.

Air : *Nous autres bons villageois.*

Hier au soir, dans ce vallon
Où vous sçavez qu'est ce grand aulne;
Tout étendus de leur long,

J'ai vû deux habillés de jaune :
Qui se disiont, tout ci, tout ça :
C'est dans ce Château que voilà ;
Que le Marquis, notre Patron,
Vient lorgner un joli tendron.

Madame DESROCHES.

Tu les as entendus ?

GUILLOT.

Comme je vous entends. L'Amour est bien fûté ; je vous en avartis.

Air : *Ouiche, ouiche.*

Si dans le cœur de votre fille
Il se glissoit par hazard ;
Elle est jeune, elle est bien gentille ;
Il s'y tiendroit, le gaillard.
Ah ! ah ! ah !
Ouiche, ouiche ;
Croyez-vous, lorsqu'il parvient là,
Qu'on l'en déniche ?
Ouiche, ouiche ;
Eh ! oui-dà.

Madame DESROCHES.

Air : *Et va, va, toure, loure, va.*

Ma fille, jusqu'à ce jour
M'a paru modeste & sage.
Son cœur simple & sans détour
Se montre sur son visage.

GUILLOT.

Eh! bon, bon, bon, toure, loure, vas;
Nage toujours & ne t'y fie pas.

Je me connois en filles, moi.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Tenez, Madame; alles sont faites
A peu près comme les noisettes.
Sans que rien soit à découvart,
Au cœur plus d'une est entichée;
Et l'on ne s'apperçoit du var,
Que quand la coquille est cassée.

Madame DESROCHES.

(*A part.*) Ce manant ne raisonne pas mal. (*Haut.*) Mais, Monsieur Guillot, il faut faire une différence des filles de vertu.

GUILLOT.

Oh! palsangué; vous me la baillez belle! Est-ce que vous ne sçavez pas que la vartu d'aujourd'hui est comme un beau meuble?

Air : *Marguerite.*

De peur qu'on ne l'endommage,
On vous la boute à l'écart,
Et si fort on la ménage
Que jamais on ne s'en sart.

Tant y a que.... vous me croirez si vous voulez : mais vous avez deux ou trois nouveaux venus dans vot'maison qui m'avont

la mine de contrebande : j'ai queuque doutance qu'on en veut à Mademoiselle Lucile.

Air : *Tu voulois tricher, Infâme.*

De peur qu'on ne nous l'accroche,
Il faut les obſerver tous ;
Sans quoi, Madame, attendons-nous
A voir queuqu'anicroche :
Sûrement on cache, chez vous,
Qu'euqu'anguille ſous roche.

Sarviteur ; vous m'en direz des nouvelles.

SCENE VIII.

Madame DESROCHES.

CE qu'il vient de me dire m'ouvre les yeux, & j'y vois quelqu'apparence. En effet, je n'ai jamais été ſi bien ſervie que depuis que j'ai ces nouveaux Domeſtiques. Le Valet vole, dès que je parle ; le Concierge eſt d'une aſſiduité ſans exemple, & je ne manque point d'argent avec l'Intendant. Lequel des trois eſt l'amant déguiſé ? C'eſt ce qu'il s'agit d'approfondir.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Examinons adroitement,
Sans bruit & ſans emportement,
Cette ſecrette Intelligence.

Dans un point aussi délicat,
Le ménagement, la prudence
Sont plus à propos que l'éclat.

J'y suis d'autant plus déterminée, que mon gendre futur arrive incessamment avec son pere. Si cette affaire s'ébruïtoit, le mariage de ma fille pourroit bien manquer. Appellons Lisette. Lisette!

SCENE IX.

Madame DESROCHES, LISETTE.

LISETTE.

QUE souhaitez-vous, Madame?

Madame DESROCHES.

Venez ici. Ecoutez-moi. Je vous ai toujours crue sage. Me suis-je trompée?

LISETTE.

Non, Madame.

Air: *Lanturelu.*

Près d'une Maîtresse
Où regne l'honneur,
Où l'on voit sans cesse
L'aimable douceur
Avec la sagesse,
Peut-on manquer de vertu?

Madame DESROCHES.

Lanturelu, lanturelu.

LISETTE.

Vous donnez de trop bonnes leçons & de trop bons exemples.

Madame DESROCHES.

Qu'on ne ſuit pas, ſi j'en crois certain bruit. N'entendez-vous point parler d'amour depuis quelque tems ? vous rougiſſez !

LISETTE.

(*Apart.*) Tenons bon. (*Haut.*) Je ſuis vos préceptes, Madame.

Air : *Une Perruquiere.*

Fillette bien née,
Diſiez-vous un jour,
Doit être étonnée
Au ſeul mot, toure, lourirette,
Au ſeul mot, lan, laderirette,
Au ſeul mot d'amour.

Madame DESROCHES.

C'eſt fort bien ; mais j'ai appris qu'un de mes nouveaux domeſtiques....

LISETTE.

Un ſeul, Madame ! la médiſance, qui ordinairement exagere, eſt bien modeſte ſur mon chapitre.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

L'un d'eux souvent me complimente,
Et m'entretient de son tourment.
L'autre m'appelle sa charmante ;
Le troisieme m'en dit autant.
Si j'en crois leurs discours, Madame ;
L'Amour les tient tous sous ses loix.
Je pense que la même flamme
Les occupe aujourd'hui tous trois.

Mais je vous assure qu'il n'y a rien de serieux.

Madame DESROCHES.

Du serieux chez moi ! Je voudrois bien voir cela !

LISETTE.

Mais, Madame, je crois qu'il vaut mieux que le badinage.

Madame DESROCHES.

Retirez-vous, raisonneuse.

SCENE X.

Madame DESROCHES.

LA friponne est rusée ; je n'en pourrai tirer aucun éclaicissement. Si je questionnois Lucile ; elle est simple & naïve .... Non.... Ces sortes de questions sont souvent dangereuses .... Il faut auparavant

être sûr de son fait. Tout ceci, après tout, ne'st encore qu'une conjecture.

Air : Martin je me nomme.

Guillot est un bon garçon,
Qui prend vîte du soupçon.
C'est lui qui vient.

SCENE XI.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

Suite de l'air précédent.

OUFFE.

Madame DESROCHES.

Que veux-tu ?

GUILLOT.

J'étouffe.

Madame DESROCHES.

Air : *Du Confiteor.*

Pourquoi venir si promptement ?

GUILLOT.

Je viens, Madame, en diligence,
Vous avertir qu'absolument
On vous fait de la manigance.
Morgué, je sis sûr de cela.

Madame DESROCHES.

Quelle preuve as tu ?

GUILLOT.

La voilà.

On m'a glissé ces deux jaunets dans la main, pour faire entrer, ce soir, des menêtriers par la porte du jardin.

Madame DESROCHES.

(*A part.*) Ceci merite attention. (*Haut.*) Tu les as reçus, ces deux louis !

GUILLOT.

Jarnonbille ! si je n'avors pas craint de leur casser la tête, je leur aurois jettés à la face. Tenez, tenez, v'là trois gaillards qui venont. Vous pourrez trouver le dénicheur de marles....

Madame DESROCHES.

Qu'est-ce qui vient ?

GUILLOT.

C'est Frontin, le Concierge, & l'Intendant.

Madame DESROCHES.

Tous trois ensemble ?

GUILLOT.

Oui.

Madame DESROCHES.

Bon. Il me vient une idée. Retire-toi pour un instant ; laisse-les venir. Quand ils seront ici, tu viendras du jardin tout effrayé, & tu diras que ma fille se trouve mal.

GUILLOT.

Je ferons votre ordonnance.

SCENE XII.

Madame DESROCHES.

Air : *Le cher voisin.*

L'Empressement à ſecourir
L'objet qui nous attache,
Suffira pour me découvrir ;
Le galant qui ſe cache.

Les voici. Mettons-nous dans ce coin.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROBERT, RAPIN.

RAPIN, *à part.*

Eh ! bien ? comment va notre affaire ?

FRONTIN.

(*Haut.*) A merveille. (*A part.*) Il faut lui en donner pour ſon argent.

ROBERT.

As-tu de bonnes nouvelles ?

FRONTIN.

Les meilleures du monde. (*Bas.*) Sans ce marouffle d'Intendant qui nous écoute, je vous dirois....

RAPIN.

Conte moi, je te prie....

FRONTIN, *bas.*

Si ce belître de Concierge n'étoit pas là, je pourrois....

RAPIN.

Monsieur Robert, j'ai à parler à Frontin de la part de Madame.

ROBERT.

Monsieur Rapin, je suis chargé d'une pareille commission. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

RAPIN.

Viens donc; que je t'apprenne.....

ROBERT.

Oh! parbleu, tu m'écouteras.

(*Ils le tiraillent.*)

FRONTIN.

Aye, aye, aye. Eh! Messieurs, respectez l'habit de notre Maitresse.

SCENE XIV.

RAPIN, FRONTIN, ROBERT, GUILLOT.

GUILLOT, *essoufflé.*

Air: *Allons voir, allons voir, allons voir.*

AU secours, au secours, au secours.
Je suis tout hors de moi-même.
Au secours, au secours, au secours.
Je craignons tout pour ses jours.

La pauvre fille! elle se meurt.

TOUS TROIS.

Qui ?

GUILLOT.

Lisette. Non ; je me trompe : c'est Lucile.

TOUS.

Lucile !

(*Ils partent.*)

SCENE XV.

GUILLOT.

Air : *Ah ! qu'il y va gaiment !*

J'Admire leur empressement :
Ah ! qu'ils vont promptement !
Ils courent tous également.
Sarpedié, quelle vitesse !
Ah ! qu'ils aiment leur maitresse !
Ah ! qu'ils vont promptement !

La peste ! comme ils ont avalé le goujon ! oh ! oh ! voilà Madame qui les ramene.

Madame DESROCHES, *dans la coulisse.*

Je vous remercie de votre zèle. Ce n'étoit rien. Ne vous éloignez pas ; j'ai à vous parler.

SCENE XVI.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

Madame DESROCHES.

ME voilà tout aussi avancée que je l'étois.

Air : *Je suis la fleur.*

Chez tous les trois j'ai vû le même trouble,
Et la même ardeur pour aller.
Mon embarras, à cet aspect, redouble,
Et je n'y puis rien démêler.

Dis-moi, Guillot ; quand tu leur as annoncé la fausse maladie de ma fille, n'as-tu rien remarqué sur leurs visages ?

GUILLOT.

Oh ! que si : tenez, ils sont devenus tout blêmes, & puis.....

Madame DESROCHES.

Quoi ?

GUILLOT.

Air : *Réveillez-vous.*

Je sis un bon Philosomiste.

Madame DESROCHES.

Qu'as-tu donc découvert enfin ?

GUILLOT.

J'ai vû que l'un deux étoit triste,
L'autre affligé, l'autre chagrin.

Madame DESROCHES.

La belle découverte ! fais-moi venir Robert ; je les retournerai de tant de façons que je sçaurai la vérité.

SCENE XVII.

Madame DESROCHES, ROBERT.

Madame DESROCHES.

ROBERT, il nous arrive demain grande compagnie.

ROBERT, *gaiment.*

Compagnie, Madame?

Madame DESROCHES.

Oui; c'est un gendre qui me vient.

ROBERT.

Ciel!

Madame DESROCHES.

Il faut le loger.

ROBERT.

C'est ce qui m'embarrasse, Madame?

Madame DESROCHES.

Air: *Sans dessus, dessous.*

Mettez-le dans l'appartement
Qu'on rétablit dernierement.

ROBERT.

On ne le peut présentement,
A cause d'un dérangement;
Car, pour en ôter la poussiere,
Sans dessus dessous, sans devant derriere,

Le

Le lit & les fauteuils ſont tous
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

Madame DESROCHES.

Air : *J'ai bien la meilleure femme.*

Au corridor de derriere,
Vous pourriez....

ROBERT.

Tout eſt bâclé.
Votre fils le mouſquetaire,
En partant, en prit la clé.

Madame DESROCHES.

Vis à vis eſt une chambre.

ROBERT.

Oui ; mais cela ne ſe peut.
Le vent du mois de Décembre
Creva le toit ; il y pleut.

Madame DESROCHES.

Faites comme vous voudrez ; il me faut un endroit, & qu'il ſoit prêt demain. Le mariage de ma fille eſt aſſez important.... Vous vous troublez ! qu'avez-vous ?

ROBERT.

Hélas ! Madame, j'ai eu le malheur de perdre une maitreſſe que j'aimois éperduement !

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Depuis ce moment fâcheux,
Quand on parle de tendreſſe,
De mariage, de nœuds,

Il me prend une foiblesse.

Aye, &c.

Ma force me laisse.

Aye, &c.

Souffrez de grace que je me retire.

Madame DESROCHES.

Voilà l'homme que je cherche. Voyons toujours les autres pour plus de sûreté.

SCENE XVIII.

FRONTIN, Madame DESROCHES.

Madame DESROCHES.

FRONTIN !

FRONTIN.

Me voilà, Madame.

Madame DESROCHES.

Je marie demain ma fille.

FRONTIN, *à part.*

C'est de mon mariage qu'elle entend parler. Feignons.

Madame DESROCHES.

Je t'ai choisi pour aller au devant de mon gendre.

FRONTIN.

Moi !

Madame DESROCHES.

Air : *Il faut partir, car le tems presse.*

Il faut partir ; je te l'ordonne.

FRONTIN.

Hélas ! j'en suis au désespoir !

Madame DESROCHES.

Eh ! pourquoi donc ? Cela m'étonne.

FRONTIN.

J'ai toujours fait jusqu'ici mon devoir :
Mais celui-ci n'est pas en mon pouvoir.
Que votre bonté me pardonne.

Madame DESROCHES.

Que j'en sçache au moins la raison.

FRONTIN.

Hier au soir,

Air : *Le long de-çà.*

D'une malheureuse butte
Descendant, cahin, caha,
Je fis certaine culbute
Qui rudement m'écorcha,
Le long de-çà, le long de-là.
Grands Dieux ! quelle chute !
Longtems il m'en souviendra.

Il m'est impossible d'aller à cheval.

Madame DESROCHES.

Eh ! bien, tu n'iras pas. Mais d'où vient que tu es si triste ?

FRONTIN.

Madame... C'eſt... la force du mal... Et puis en été.... quelquefois.... quand.... nous approchons de.... la canicule....

Air : De tous les Capucins du Monde.

Certaine vapeur qui m'offuſque....
Me tient ... depuis cet endroit ... juſque...

Madame DESROCHES.

Quel langage !

FRONTIN.

Par tout le corps...
Je ſens un feu... puis une glace...
Madame, excuſez ſi je ſors ;
Je ne ſçaurois reſter en place.

Madame DESROCHES.

Dis à mon Intendant que je l'attends ici.... Et de deux. Il faut voir le troiſieme.

SCENE XIX.

Madame DESROCHES, RAPIN.

Madame DESROCHES.

MONSIEUR Rapin, il ſe préſente une occaſion où j'ai beſoin d'un ſervice d'ami.

Air : *Le Seigneur Turc.*

Il faut, dans ce cas urgent,
Que l'on me seconde.
Je vous connois obligeant;
Sur vous mon espoir se fonde.

RAPIN.

Je suis tout prêt d'obéir.
Madame, pour vous servir,
J'irois au bout du monde.

Que faut-il faire?

Madame DESROCHES.

Me trouver trois ou quatre mille francs... Oui; ce sera assez pour les frais du mariage de ma fille.

RAPIN, *à part.*

O Dieux!

Madame DESROCHES.

C'est demain qu'il me faut cela.

RAPIN.

Je suis au désespoir.

Madame DESROCHES.

Quoi! vous ne pouvez....

RAPIN.

Non, Madame.

Madame DESROCHES.

Air : *Que je suis noir.*

Vous m'avez fait, sans peine,

Prêtez dix mille écus.

RAPIN.

Depuis une semaine,
Cela ne se peut plus.

Madame DESROCHES.

L'affaire est d'importance.
Il faut faire un effort.

RAPIN.

Madame, en conscience,
Crédit est mort.

Madame DESROCHES.

Puisque cela ne se peut absolument, faites apporter une table; que je vous dicte un mot de lettre.

RAPIN.

Dispensez-m'en, je vous en supplie.

Air : *J'en mourrois.*

Hier une fievre de rhume
Me prit, en sortant du bois;
Je la sens qui se rallume,
Et j'en tremble jusqu'aux doigts.
Je n'sçaurois
D'aujourd'hui tenir la plume;
J'en mourrois.

(Il sort.)

SCENE XX.

Madame DESROCHES.

VOILA l'évenement le plus singulier qui se soit vû, & je m'y perds. Sont-ils d'intelligence, ou ne le sont-ils pas ? C'est ce que j'ignore. Au surplus, qu'ai-je affaire de cet éclaircissement ? Toute réflexion faite, je dois les renvoyer tous trois. C'est le parti le plus convenable ; il est même de conséquence que cela soit avant l'arrivée du Comte de Rosemont & de son fils. C'est pourquoi je vais.....

SCENE XXI.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

MADAME, il viant d'arriver un homme qui dit comme ça que vous attendez ce soir un gendre.

Madame DESROCHES.

Eh ! bien ?

GUILLOT.

Air : *Des fraises.*

Vous m'en voyez désolé.
Quel malheur effroyable!
Le beau gendre a détalé.
On dit qu'il s'en est allé
Au diable, &c.

Tenez, cette lettre vous expliquera tout ça.

SCENE XXII.

Madame DESROCHES.

VOYONS. (*Elle lit.*)

» Madame, je suis au désespoir de ne » pouvoir pas vous tenir parole. Mon fils » que j'attendois cette semaine a disparu su» bitement. Toutes les recherches que j'en ai » faites ont été inutiles. Je serois fâché que » les engagemens que nous avons ensemble » fussent un obstacle à l'établissement de » Mademoiselle votre fille ; & dans l'incer» titude où je suis du sort de mon fils, je » crois que vous ne pouvez mieux faire que » de la pourvoir, si vous en trouvez l'occa» sion. «

Le Comte de Rosemont.

Ceci change les choses de face ; ne congédions encore personne. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour remplacer l'amant fugitif.

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

Sa perte est réparable ;
J'aurois tort d'en gémir.
D'une occasion favorable
Songeons plutôt à nous servir.

Lisette !

SCENE XXIII.

Madame DESROCHES, LISETTE.

Madame DESROCHES.

ENvoyez moi vîte Robert, l'Intendant, & Frontin.

LISETTE.

A l'égard de Frontin, Madame ; je crois que cela est inutile.

Madame DESROCHES.

Pourquoi donc cela ?

LISETTE.

Le pauvre garçon, la maladie du pays l'a pris. Il est allé quitter votre habit pour reprendre le sien.

Madame DESROCHES.

Sans m'en prévenir ! Qu'est-ce que cela signifie ?

LISETTE.

Voici les deux autres.

Madame DESROCHES.

Laissez-nous un moment.

SCENE XXIV.

Madame DESROCHES, ROBERT, RAPIN.

Madame DESROCHES.

MESSIEURS, il ne s'agit point ici de feindre, ni de vous cacher.

Air : La nuit & le jour.

Je sçais que, dans ces lieux,
On me fait un mystere ;
Et que l'un de vous deux
Se cache ici, pour faire
L'amour.
Pourquoi ce détour ?

ROBERT.

Qui vous a dit cela, Madame ?

RAPIN.

Frontin vous auroit découvert ? ....

Madame DESROCHES, *bas.*

Frontin étoit le confident : sa retraite ne m'étonne plus. (*Haut.*) Il suffit que j'ai tout appris ; mais mon dessein n'est pas de vous en faire un crime.

Air : Non, je n'en ferai que rire.

Quand on est de bonne foi,
Je veux bien que l'on soupire.
Doit-on s'en plaindre ? Et pourquoi
Blâmer votre martyre ?
Non, je n'en fais que rire,
Moi ;
Non, je n'en fais que rire.

ROBERT.

Vous avez raison, Madame.

RAPIN.

Les métamorphoses ne sont pas une nouveauté.

Air : N'y a pas d'mal à ça.

Jupiter lui même
Prit ce parti-là,
Son amour extrême
Fit qu'il se cacha.

Madame DESROCHES.

N'y a pas d'mal à ça.

Au contraire, je serois charmée que celui qui est ici déguisé fût un parti sortable pour ma fille.

RAPIN.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire qu'elle étoit promise.

ROBERT.

J'ai sçu la même chose par vous même.

Madame DESROCHES.

Il est vrai : mais son mariage est rompu.... Ainsi que celui qui l'aime se déclare.

Air : Buvons à nous quatre.

Je lui certifie
Que dès aujourd'hui
Je ferai son bonheur. Oui ;
La chose est finie :
Ma fille est à lui.

ROBERT.

Vous lui accorderez Lucile ?

RAPIN.

Vous en ferez votre gendre ?

Madame DESROCHES.

Il peut y compter.

ROBERT.

Quelle joye !

RAPIN.

Quelle satisfaction !

ENSEMBLE.

Souffrez, Madame, qu'à vos genoux.

Madame DESROCHES.

Air : *C'est un rêve que cela.*

Vous me surprenez ! Quoi ! tous deux !
Au même objet votre amour vise !

RAPIN.

Un rival se montre à mes yeux !
Rien n'est égal à ma surprise.

ROBERT.

C'est un concurrent que je vois-là !

Madame DESROCHES.

Est-ce un rêve que cela ?

ROBERT.

Mon pere est un riche négociant de Lyon. Il peut me donner cent mille écus.

RAPIN.

Le mien, célebre Avocat, peut m'en donner autant.

ROBERT.

Acquittez votre parole.

RAPIN.

Je vous somme de votre promesse.

Madame DESROCHES.

Air : *Comment faire ?*

Voici bien un autre embarras.
Messieurs, je ne m'en dédis pas,
Et suis prête à vous satisfaire.

Mais je vois en vous deux rivaux ;
Vos rangs & vos biens sont égaux.
Comment faire ?

Vous êtes ici du même jour. Je ne puis contenter l'un, sans faire injustice à l'autre. Voulez-vous m'en croire ? Laissez à ma fille la liberté du choix entre vous deux.

ROBERT.

Volontiers.

RAPIN.

J'y souscris.

Madame DESROCHES.

Je vais la chercher.

SCENE XXV.

RAPIN, ROBERT.

RAPIN.

Air : *Ah ! ah ! voyez donc comme.*

Dieu de Cythere,
Tu vas payer mes feux.
Je touche au moment d'être heureux.

ROBERT.

Il se berce d'une chimere.

Ah! ah! ah! voyez donc comme il y viendra!

RAPIN.

La ritatou, falira lon fa.

ROBERT, *à part.*

Je ne crois pas que ce freluquet puisse balançer mon mérite.

RAPIN, *à part.*

Lucile seroit sans goût, si elle préferoit ce gros poussif.

SCENE XXVI.

Madame DESROCHES, LUCILE, ROBERT, RAPIN, LISETTE, LE MARQUIS.

Madame DESROCHES.

VEnez, ma fille; la nouvelle que j'ai à vous apprendre doit vous faire plaisir. On veut vous marier.

LUCILE, *tristement.*

Me marier, ma chere mere!

(Lisette & le Marquis paroissent.)

Madame DESROCHES.

Oui, à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

LISETTE, *bas au Marquis.*

Voici le moment. Approchez.

SCENE XXVII. & derniere.

Les Acteurs précédens.

Madame DESROCHES.

VOus ne répondez-rien ? Seriez-vous fâchée ?

LUCILE, *voyant le Marquis.*

Non, vraiment.

Madame DESROCHES.

Tenez ; ces Messieurs sont toute autre chose que ce qu'ils ont paru jusqu'à présent. Ce sont des amans déguisés qui vous recherchent : mais on ne veut pas gêner votre inclination. Celui pour qui vous vous déclarerez, vous épousera. Choisissez.

LUCILE.

Vous me le permettez, ma chere mere.

Madame DESROCHES.

Oui, ma fille.

LUCILE.

Air : *Qu'importe ?*

Mais, en choisissant un époux, *(bis.)*
Je vais faire quelque jaloux.

ROBERT.

Qu'importe ? *(bis.)*

RAPIN.

Sans vous contraindre, expliquez-vous,
Et ſçachons qui l'emporte.

LUCILE.

Je vais obéir.

Air : *Le Coucou.*

Je crois, Monſieur, fort eſtimable.

ROBERT.

Grands dieux! quel plaiſir je reſſens!

LUCILE.

Monſieur me paroît fort aimable :
Mais voilà celui que je prends.

LE MARQUIS, *tranſporté.*

Belle Lucile!

RAPIN.

Ciel!

ROBERT.

Que vois-je?

Madame DESROCHES.

Frontin!

LE MARQUIS.

Non, Madame.

Air : *Quand on a prononcé.*

Frontin a diſparu; mais voici, dans ſa place,
Un nouveau ſoupirant qui vous demande grace.

RAPIN.

Ce diſcours me confond.

ROBERT.

Je demeure interdit.

LE MARQUIS.

Connoissez Rosemont sous ce nouvel habit.

Air : *La serrure.*

C'est moi qu'un heureux mariage
Doit unir avec cet objet.
Vous me devez cet avantage.

Madame DESROCHES.

Quel titre avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce portrait.

Madame DESROCHES.

Oui ; voilà le portrait que j'ai remis à Monsieur le Comte de Rosemont. Messieurs, mon gendre est retrouvé. Vous m'entendez.

LE MARQUIS.

Je suis fâché, mes chers rivaux, de ne vous avoir pas mieux servis. Jugez vous même si je le pouvois.

RAPIN.

Allons cacher mon trouble.

(Il sort.)

ROBERT.

L'éloignement est mon seul remede.

(Il sort.)

LE MARQUIS.

Puis-je esperer, Madame, qu'un prompt hyménée....

Madame DESROCHES.

J'y consens ; mais la présence de Monsieur le Comte me paroît nécessaire.

LE MARQUIS.

Je viens d'y envoyer. Il arrivera demain.

Air : *Charmant Zéphyr.*

A Lucile... A mes desirs hâtez-vous de vous rendre.
A la mere... Dès aujourd'hui couronnez mon amour.

Madame DESROCHES.

Depuis un mois vous nous faites attendre ;
Vous pouvez bien, je crois, attendre un jour.

LE MARQUIS.

Permettez du moins qu'en attendant l'instant de ma félicité, je vous donne la petite fête que les jardiniers du village ont préparée par mes ordres.

Madame DESROCHES.

Je le veux bien ; où sont-ils ?

LE MARQUIS.

Dans un bosquet du jardin, où je vais avoir l'honneur de vous conduire.



DIVERTISSEMENT.

Air : *Pour le Marquis.*

En vain la Déesse des fleurs
Fait briller à nos yeux les plus vives couleurs,
Pour nous enlever notre hommage.
Sur sa blancheur,
Sur sa fraîcheur,
L'Amour vous donne l'avantage.
Elle ne regne qu'au printems ;
Vous triomphez dans tous les tems.

Air : *Pour Guillot.*

Vous qui devez bientôt être en ménage,
Pour vivre en paix, suivez cette leçon ;
N'allez point, hors de la maison,
Porter une flamme volage.
La femme est une terre où rien ne vient à bien,
Qu'à force d'entretien.
Pour être bonne,
Elle a besoin
Que l'on y donne
Tout son soin.

Air : *Pour Lucile.*

Quand vous éprouvez nos refus,
Amans, ne nous en blâmez plus.
Il faut nous tenir en réserve,
Pour le soutien de nos appas.
L'éclat des fleurs ne se conserve,
Qu'autant que l'on n'y touche pas.

VAUDEVILLE.

Air : *Menuet de Grandval.*

UNE fleur ne me fait envie,
Que dans la premiere saison :
Plusieurs l'aiment épanouie ;
Moi, je ne l'aime qu'en bouton.

✕

Le Rosier, Dieu de la tendresse,
Est l'image de tes douceurs :
Il a des épines sans cesse ;
Mais il n'a pas toujours des fleurs.

✕

Allez au jardin de Cythere,
Cueillir le jasmin & l'œillet ;
Mais, croyez-moi, jeune Bergere ;
Laissez & narcisse & muguet.

✕

Gardien d'une Beauté captive,
Qu'espérez-vous de tous vos soins ?
Des fruits qu'un Jardinier cultive,
C'est lui qu'on voit goûter le moins.

✕

L'honneur du sexe est une chose
Qu'on doit bien tenir à couvert ;
Plus délicat que n'est la rose,
L'haleine d'un Zéphyr le perd.

Du pavot la tête est brillante ;
Cependant il nous assoupit :
C'est l'image bien ressemblante
D'un beau visage sans esprit.

✕

C'est un Jardinier bien farouche
Que l'Hymen. A ses fleurs, hélas !
Il ne peut souffrir que l'on touche,
Et lui-même n'y touche pas.

✕

Cessez, Iris, de me reprendre,
Si j'en conte à plus d'un objet.
Ne sçavez-vous pas qu'il faut prendre
Plus d'une fleur pour un bouquet ?

✕

Cueillez des lys & des jonquilles ;
Ils renaîtront dans quelques mois.
Il est une fleur, jeunes filles,
Qu'on ne peut cueillir qu'une fois.

✕

Auteurs qui cherchez les suffrages,
Et qui voulez être applaudis,
Semez des traits dans vos ouvrages :
Sans les fleurs on n'a point de fruits.

FIN.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

AVEC UN PROLOGUE.

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1735.



AVANT-PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE RÉPÉTITEUR, UNE ACTRICE.

LE RÉPÉTITEUR.

AH! vous voilà, Mademoiselle, vos camarades vont-ils s'assembler?

UNE ACTRICE.

Ils ne tarderont guères; ils n'attendent que l'heure. Voulez-vous bien que je vous fasse quelques petites observations pendant que nous sommes seuls?

LE RÉPÉTITEUR.

Sur quoi?

UNE ACTRICE.

L'Auteur a fort mal distribué ses rôles.

LE RÉPÉTITEUR.

Comment?

UNE ACTRICE.

Par exemple, il donne le rôle de pere à un sujet qui se trouvera déplacé dans ce caractere.

Air:

Air : *A l'envers.*

Tous les jours il lave ſon cœur,
Cet Acteur :
Peut-il faire le cenſeur,
Le grondeur ?
Le plaiſant moraliſeur,
Qu'un bûveur !

LE RÉPÉTITEUR.

Apparemment que l'Auteur a eu ſes raiſons pour cela.

UNE ACTRICE.

Les rôles d'amoureux & d'amoureuſe ne ſont pas en meilleures mains.

Air : *Qu'importe ?*

Votre maitreſſe & votre amant
Sont en querelle à tout moment ;
Ils s'en veulent mortellement.

LE RÉPÉTITEUR.

Qu'importe ? (*bis.*)

UNE ACTRICE.

Pourront-ils jouer tendrement
Des rôles de la ſorte ?

LE RÉPÉTITEUR.

Allez ; ils s'en tireront bien.

UNE ACTRICE.

Et moi ! me faire faire la mere à mon âge !

LE RÉPÉTITEUR.

Il faut que l'Auteur ait appris que, depuis que vous êtes au Théâtre, vous avez fait quelquefois la mere avec avantage. Quoi qu'il en soit, il faut se conformer à son intention ; nous avons intérêt de le ménager. (*Trois heures sonnent.*) Ah ! trois heures sonnent : on s'assemble. Tout le monde est-il ici ?

SCENE II.

Tous les Acteurs paroissent, excepté un.

UNE ACTRICE.

IL ne nous manque que Desjardins.

LE RÉPÉTITEUR.

Cela ne doit pas nous empêcher de commencer. Sans doute il se trouvera à sa Scene. Retirons-nous. Observez bien vos entrées. Songez, Messieurs, que l'auteur m'a fait dire qu'il seroit ici *incognito.* Commençons par le Prologue.

(*A l'Orchestre.*)

Messieurs, jouez l'ouverture.

(*On joue l'ouverture.*)



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE.

Air : *Jou, jou pour ces fillettes.*



Rave Melpomène, avancez ; (*bis.*)
Eh ! vîte, en ces lieux paroissez :
Votre sœur vous en prie.
Venez, suivez Thalie, venez ;
Venez, suivez Thalie.

MELPOMENE *déclame.*

Soutenez-moi, ma sœur ; je frissonne d'effroi ;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Osons-nous, en ces lieux, mettre un pied téméraire ?
Nous à la foire, nous ! eh ! qu'y venons-nous faire ?

THALIE.

Air : *O reguingué, ô lon, lan la.*

Il est aisé de deviner
Ce qui nous y peut amener ;

O lon, lan la, ô reguingué.
Nous allons faire un Dialogue,
Qui pourra servir de Prologue.

MELPOMENE.

De vos soins importans jugeant par votre ardeur;
J'avois dans vos desseins conçu plus de grandeur.
Quelle erreur vous séduit? Se peut-il que Thalie,
Pour de pareils Sujets, jusqu'à ce point s'oublie?

THALIE.

Air; *Non, je ne ferai point.*

Il est beau de chercher ceux que le Sort accable;
C'est d'un cœur généreux la marque véritable.
Est-ce un crime pour nous de venir en des lieux
Où l'on voit si souvent venir les autres Dieux?

Air: *Robin turelure, lure.*

La Déesse des Amours
Ici montre sa ceinture;
Momus y vient tous les jours;
Turelure;
Souvent on y voit Mercure;
Robin turelure, lure.

MELPOMENE.

Ce qu'ont fait tous ces Dieux doit-il passer pour loi,
Et leur exemple est-il une regle pour moi?
Par amitié pour vous je viens ici me rendre;
Mais quels sont vos projets? Daignez me les apprendre:
A de frivoles jeux vous livrant aujourd'hui,
Prêtez-vous aux Forains un criminel appui?

Abandonneriez-vous cet illustre comique,
Qui produit les effets du sublime tragique,
Qui flatte en attristant, réjouit par des pleurs,
Et par la pitié seule intéresse les cœurs ?

THALIE.

Non ; je ne viens ici que pour m'amuser : j'ai appris qu'on faisoit aujourd'hui la Répétion d'une Piéce nouvelle : je viens la voir.

MELPOMÉNE.

Ma sœur, occupez mieux vos soins & votre esprit,
Et d'un instant perdu connoissez tout le prix ;
Concevez des desseins dignes de votre gloire.
Tandis que des héros je chante la victoire,
Que d'un tyran jaloux je peins l'ambition,
Que je conduis les Grecs aux rives d'Ilion ;
Que je décris l'effroi, la flamme, le carnage,
Les transports de l'amour, la vengeance, la rage ;
Les temples profanés, les enfans éperdus,
Dans la foule des morts les vieillards confondus ;
Vous qui fuyez l'horreur, plus douce & plus tranquille,
Critiquez noblement les défauts de la ville :
Corrigez ces abbés pétris d'ambre & de musc,
Dont la main téméraire affronte un coup de busc :
Frondez ces jeunes gens, vains fardeaux de la terre,
Braves pendant la paix, poltrons pendant la guerre ;
Ces esprits enchaînés par la prévention,
Qui décident de tout sur leur opinion,

Ces politiques vains, ces graves inutiles ;
Qui donnent des combats ſans ſortir de leurs villes ;
Qui ſans ceſſe courant de Parme à Pozzolo,
Vont, avec la raiſon, ſe noyer dans le Pô.
Peignez ces eſprits forts, ces femmes de courage,
Qui d'un procès perdu ſoutiennent le dommage ;
Qui perdent leur époux avec un front ſerein,
Et qui donnent des pleurs à la mort d'un ſerin.
Tracez-moi les portraits de ces maris infâmes,
Qui ſe montrent jaloux pour rencherir leurs femmes ;
De ceux dont les larcins enflent les revenus,
Aux dépens de l'honneur, aux honneurs parvenus.

THALIE.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Vous m'ordonnez de critiquer ;
J'obéis, Melpomene.
Je commence par attaquer
Votre humeur ſi hautaine.

A quoi bon ces termes ampoulés, ces expreſſions giganteſques ? Vous êtes toujours guindée au ſommet du Parnaſſe, & vous n'agiſſez que par compas & meſure. En vérité il ne vous manqueroit plus que de cracher avec majeſté & de vous moucher en tro istems.

MELPOMENE.

Du langage forain je connois la licence :
Ma sœur, cessez de grace un discours qui m'offense.
Venez, suivez mes pas ; quittons ces lieux impurs :
Je sens que je frémis à l'aspect de ces murs.

THALIE.

Dispensez-moi de l'honneur de vous suivre : l'heure de la Répétition approche.

Air : *J'offre ici mon sçavoir faire.*

Pour la voir, je veux attendre ;
Je prétends rester jusqu'au bout,
Pour pouvoir profiter de tout : (*bis.*)
Il faut tout voir & tout entendre. (*bis.*)

MELPOMENE.

Adieu donc, puisqu'enfin je n'ai pu vous résoudre ;
Mais, malgré vos lauriers, craignez encor la foudre :
Je voulois, par des soins dignes de mon grand cœur,
Vous ôter, malgré vous, le bandeau de l'erreur ;
Prévenir vos regrets & vous rendre à la gloire.
Votre esprit obstiné refuse de m'en croire.
Eh ! bien, puisque ces lieux ont pour vous tant d'attraits,
Restez-y, mais pour voir trahir tous vos souhaits.

Veuillent les justes Dieux, au gré de mon envie,
Confondre des Sujets protégés par Thalie.
Puissiez-vous voir regner, dans ces lieux pleins d'horreur,
Le désordre & le trouble, enfants de la fureur.
Pour empêcher l'effet de la piéce nouvelle,
Que la discorde affreuse & la haine cruelle,
Sur l'Actrice & l'Acteur secouant leur flambeau,
Renversent jugement, mémoire, esprit, cerveau :
Et pour leur souhaiter tous les travers ensemble,
Qu'au théâtre François ce théâtre ressemble.

SCENE II.

THALIE.

VOilà une de ces prudes qui, voulant corriger les autres, se livrent à tout ce que la passion leur inspire.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Je vous prie de vouloir bien vous unir avec moi, pour détourner un présage si funeste.

Air : Ton humeur est, Catherine.

Cet Opera, pour vous plaire,
Et mériter votre appui,
Sort de la route ordinaire,
Dans la Piece d'aujourd'hui.
Cette Piece singuliere
De son ardeur est le fruit.
Que l'indulgence tolere
Ce que le zèle a produit.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE RÉPÉTITEUR.

LA MÉRE.

LE PERE.

L'AMOUREUX.

L'AMOUREUSE.

LA PETITE FILLE.

LA SOUBRETTE.

CRISPIN.

LA SOUFFLEUSE.

GAMBILLARD.

CHEVROTIN.

L'AUTEUR.

LE NOTAIRE.

La Scene est sur le Théâtre de l'Opera-Comique.



LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE RÉPÉTITEUR, *toujours censé présent*, Madame ARGANTE, M. GAMBILLARD, *Maître à danser*, M. CHEVROTIN, *Maître de Musique*.

Madame ARGANTE.



MONSIEUR CHEVROTIN, je suis charmé de votre exactitude.

CHEVROTIN.

Madame, rien ne nous flatte plus que l'honneur de vous servir.

Madame ARGANTE.

Monsieur Gambillard, je suis contente de votre ponctualité.

GAMBILLARD.

Madame....

Madame ARGANTE.

Le mariage de ma fille qui ne devoit se terminer que dans quelques jours, est arrêté pour ce soir. Il faut tenir votre divertissement prêt. Que cela soit joli, galant, bien entendu & à peu de frais.

GAMBILLARD.

Vous serez satisfaite.

Madame ARGANTE.

Que cela n'ennuie point. Que cela soit court. Pourvu qu'il y ait une chaconne, une loure, une bourée, une courante, un passe-pied, quelques menuets & un branle, cela suffira, je pense.

GAMBILLARD ET CHEVROTIN.

Oh !

Madame ARGANTE.

Air : *Voilà l'homme, l'homme, l'homme.*

Attendez un peu, j'oublie
Un cotillon qu'il faudra ;
Cette danse est ma folie.

GAMBILLARD.

Ah ! que nous ordonnez-vous là ?

Madame ARGANTE.

Faut-il tant qu'on se récrie !

CHEVROTIN.

C'est pour faire un Opera.

Madame ARGANTE.

Vous raccourcirez cela comme vous l'entendrez ; mais faites en sorte que tout ce que je demande y soit.

GAMBILLARD.

Allez ; laissez nous faire.

CHEVROTIN.

Voulez-vous voir un échantillon de ma musique ?

Madame ARGANTE.

Volontiers.

CHEVROTIN, *chante.*

Rassemblez-vous, rassemblez-vous.

LE RÉPÉTITEUR *l'interrompt.*

Avec votre permission, Monsieur : pour un Maître de Musique, vous ne témoignez pas assez d'amour-propre. Avant que de chanter, il faut étaler ses graces, se flatter le menton, rire agréablement, & préluder.

CHEVROTIN.

Il faut vous obéir, Monsieur. (*Il prélude & fait ce que le Répétiteur lui a dit.*) La, la, la, hem, hem.

(*Il chante.*)

Rassemblez-vous, rassemblez-vous.
Accourez, accourez tous....

Madame ARGANTE.

Doucement, doucement: voulez-vous rassembler chez moi la ville & les fauxbourgs?

GAMBILLARD.

Air : *De tous les Capucins.*

Ce sont les plaisirs qu'il appelle;
Les ris, les jeux & leur séquelle :
Il ne leur faut point de couverts.

Madame ARGANTE.

Oh!

CHEVROTIN.

N'en ayez point d'épouvante.

Madame ARGANTE.

Ils ont tous des gosiers ouverts;
Bûvants & mangeants comme trente.

GAMBILLARD.

Moi, je commence par un pas de deux.

(Il danse en chantant.)

La, la, la, la...

LE RÉPÉTITEUR.

Un moment, Monsieur. Votre air n'est pas assez imposant pour un Maître de Danse. Marquez mieux cette fierté inséparable du talent.

GAMBILLARD, *d'un air grave.*

Je commence donc par un pas de deux avec

une jolie danseuse : je lui prends les mains, je lui fais faire un balancé, un pas glissé en arriere ; & nous finissons par des caprioles & des sauts de pendu.

Madame ARGANTE.

Je m'en rapporte à vous. Ah ! çà, Messieurs, à ce soir.

SCENE II.

Madame ARGANTE, MARTON.

Madame ARGANTE.

EH ! bien, Marton, que fait Lucile ?

MARTON.

Elle pleure.

Madame ARGANTE.

Elle pleure, parce qu'on la marie. Voilà qui est singulier ! ce qui faire rire toutes les filles, fait pleurer la mienne.

MARTON.

Ce n'est pas le mariage qu'elle appréhende : c'est le mari. Vous lui destinez une personne qu'elle n'a jamais vue. Elle me disoit encore hier :

Air : *Oh! vraiment, je m'y connois bien.*

L'amour est toujours nécessaire.
Il faut qu'un époux puisse plaire ;
Sans quoi, c'est un triste lien.

Madame ARGANTE.

Bon ! jamais je n'aimai le mien.

MARTON.

C'est qu'elle ignore encore l'usage du monde ; & puis, que sçait-on ? Son cœur est peut-être prévenu pour un autre?

Madame ARGANTE.

Elle a toujours été au couvent ; se pourroit-il. . . .

MARTON.

Bon ! bon ! l'amour naît avec nous. Le cœur d'une jeune fille est comme une fleur qui s'épanouit au premier regard d'un jeune homme.

Air : *L'Amour est un Artificier.*

L'aspect d'un aimable vainqueur
Brusque d'abord un jeune cœur.
Avant que la Raison s'allarme,
L'Amour doucement la désarme.
Pan, pan, pan,
La poudre prend ;
Tout est en feu dans un instant.

Madame ARGANTE.

As-tu remarqué quelque chose qui autorise tes conjectures ?

MARTON.

Oh! que oui. Sa mélancolie perpétuelle, son chagrin quand on parle d'un mari, son émotion quand on parle d'un amant; & puis, ah! ah! ces soupirs languissans qui coupent la parole sans qu'on y pense : oh ! il n'y a pas à douter ; sa petite friponne de sœur s'en est bien apperçue. Elle ne feroit pas tant de façon pour accepter un mari. C'est une égrillarde.... Tenez, la voilà. Qu'elle a l'air empressée ?

SCENE III.

Madame ARGANTE, MARTON, LISETTE.

LISETTE.

BON jour, ma chere maman. Je viens de faire un marché avec ma sœur.

Madame ARGANTE.

Quel marché ?

LISETTE.

J'ai troqué toute ma musique contre quelque chose de meilleur ; contre un mari.

MARTON.

Elle n'entend, ma foi, pas mal ses petites affaires.

LISETTE.

Air : *Permettez-le moi, Pere.*

L'Hymen, dont ma sœur s'épouvante,
Me rendroit heureuse & contente.
Donnez-moi sa place, en ce jour :
Elle veut bien céder son tour.
A quelqu'amant sincere
J'engagerai ma foi :
Permettez-le, ma mere,
Permettez-le moi.

Madame ARGANTE.

Air : *Quand je suis dans mon corps de garde.*

Quoi ! vous marier à votre âge !
Un époux n'est pas votre fait.
Que feriez-vous dans le ménage ?

LISETTE.

Eh ! mais.... ce que vous avez fait.

Madame ARGANTE.

Vous tenez vraiment de beaux discours !
Eh ! qui voudroit d'un enfant comme vous ?

LISETTE.

D'un enfant comme moi ! bon ! j'ai des amans à revendre, & qui me pressent de les épouser. Je leur dis à tous que je vous en parlerai. Je ne veux rien conclure sans votre permission.

Madame ARGANTE.

Je vous suis en vérité fort obligée.

MARTON.

Mais, parmi ce grand nombre, votre cœur a-t-il choisi ?

LISETTE.

Dame, je les aime tous également : mais je prierois ma chere maman de m'accorder le moins jaloux ; la, de ces maris qui ne disent mot, quand on vient quadriller chez eux.

Madame ARGANTE.

Air : *De nécessité nécessitante.*

Qui peut de la sorte l'instruire ?

LISETTE.

Ce qu'ici tous les jours j'entends dire.

Sur vous, je me modele sans cesse.

MARTON.

L'exemple forme bien la Jeunesse.

LE RÉPÉTITEUR, *à Lisette.*

Mademoiselle, vous n'êtes pas tout à fait dans la simplicité du rôle.

LISETTE.

Aussi, pourquoi me donne-t-on des rôles de petite fille ? Cela ne me convient plus. Ah ! voilà ma sœur.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, MARTON, LISETTE, LUCILE.

LISETTE, *à Lucile.*

N'EST-IL pas vrai, ma sœur, que vous me cedez votre droit d'ainesse ?

LUCILE.

Plût au ciel que ma mere y voulût consentir !

LISETTE.

Vous l'entendez. Je ne lui fais pas dire, au moins. . . .

Madame ARGANTE, *à Lisette.*

Finissez. Vos discours me déplaisent.

(*A Lucile.*)

Et vous, Mademoiselle, ne peut-on sçavoir la cause de tant de répugnance ?

LUCILE.

On ne peut rendre raison de l'antipathie.

LE RÉPÉTITEUR.

Mademoiselle, l'air dont vous dites cela ne montre pas assez d'opposition au mariage.

LUCILE.

Il est bien difficile de marquer ce que l'on ne sent pas.

Madame ARGANTE.

De l'antipathie, de l'antipathie ! bagatelle. Préparez vous à m'obéir.

LUCILE.

Mais accordez moi du moins le temps de....

LISETTE.

Ah ! voilà ma sœur qui capitule déjà. Est-ce-là ce que vous m'aviez promis ?

Madame ARGANTE.

Taisez vous, petite sotte.

LISETTE.

Que ne se détermine-t-elle. Suis-je faite pour attendre sa commodité ? Ah ! si j'étois son aînée,

Air : *Hélas ! quand j'étois jeune & belle.*

L'affaire seroit bientôt faite ;
Je profiterois des instans,
Tant, tant, tant ;
Et je ne voudrois pas que ma cadette,
Tan teran tantan,
Languît long-tems.

Madame ARGANTE, *à Lisette.*

Encore ! rentrez, vous dis-je.

(*A Lucile.*)

Je vais envoyer chercher Oronte pour conclure.

(*A Marton.*)

Toi, Marton, tâche de sçavoir le motif de sa désobéissance.

SCENE V.

LUCILE, MARTON.

MARTON.

NOus voilà seules. La fidelle Marton peut-elle se flatter de mériter votre confidence? Regardez moi un peu.

LUCILE.

Hélas!

MARTON.

Ah! ce soupir m'annonce une petite inclination secrette.

LUCILE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je suis pourtant bien informée. Eh! ce jeune homme!...

LUCILE.

O ciel! d'où sçais-tu cela? Tu le connois; il t'a parlé? Que t'a-t-il dit?

MARTON.

Qui?

LUCILE.

Eh! ce jeune homme.....

MARTON.

Ah! je m'en doutois bien; & sans mon adresse, vous n'auriez pas fait cet aveu.

LUCILE.

Ah ! Marton que tu es méchante !

MARTON.

Ne craignez rien. Avouez : c'eſt un ſoulagement pour vous. Vous avez donc fait un amant ? Quel eſt-il ?

LUCILE.

Je l'ignore. En revenant du couvent avec ma tante, j'ai vu dans le caroſſe un jeune cavalier. . . .

Air : *Pour la Baronne.*

Qu'il eſt aimable !
Mon cœur y penſe à chaque inſtant.
Tendre Amour, ſois moi favorable.
Ah ! quel bonheur, s'il m'aime autant
Qu'il eſt aimable !

Il brûloit d'envie de me parler : mais ma tante nous obſédoit.

MARTON.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Quand on a le cœur tendre,
On trouve toujours bien
Le moyen de s'entendre,
L'obſtacle n'y fait rien.

LUCILE.

Tu as raiſon.

Air : *Voulez-vous.*

De ses yeux la langueur éloquente
M'assuroit sans cesse de sa foi.
Ses discours s'adressoient à ma tante ;
Ses regards ne s'adressoient qu'à moi.

Nous nous sommes quittés, sans sçavoir qui nous étions. Son image me suit par-tout depuis ce jour fatal. Juge à présent si je puis en épouser un autre.

MARTON.

Pourquoi non ?

Air : *Belle brune, belle brune.*

Pour Dorante, (*bis.*)
Peut-être vous verra-t-on
Cesser d'être indifférente.

LUCILE.

Pour Dorante ! Non, je t'assure.

MARTON.

Crispin m'a dit que c'étoit un jeune officier fort aimable ; & vous n'avez qu'à vous bien tenir.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

De Paphos il sçait la route,
Prend le chemin le plus court.
Si-tôt qu'une fille l'écoute,
Autant de surpris par l'Amour.

J'apperçois Crispin. Il va nous en dire des nouvelles.

LUCILE.

LUCILE.

Laiſſe-moi me livrer à mes réflexions, & fais entendre à ce valet, que j'ai d'avance pour ſon maître une averſion parfaite.

SCENE VI.

CRISPIN, MARTON.

CRISPIN, *voulant embraſſer Marton.*

BON jour, Marton.

MARTON, *le repouſſant.*

Toujours vif!

CRISPIN.

Tiens, c'eſt que.... franchement ta préſence.... m'inſpire un certain.... je ne ſçais quoi.... qui.... ah! ma charmante!

MARTON.

Air: *Par bonheur, ou par malheur.*

Au diable les amoureux,
Avec leurs tons doulοureux.
Oh! que j'en ſuis ennemie!
Ils m'affadiſſent le cœur.

CRISPIN.

Et depuis quand donc, ma mie,
Avez-vous changé d'humeur?

MARTON.

La retenue eſt néceſſaire à une jeune fille, ſi elle veut conſerver ſes appas. Elle reſſemble à la roſe, dont l'éclat ſe flétrit, pour peu qu'on y touche.

CRISPIN.

Diable! vos appas ſont donc bien aiſés à ſe flétrir! Va, va, ne crains rien, & quand tu ſeras à moi. . . .

MARTON.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

C'eſt ainſi, près de leurs maîtreſſes,
Que s'expriment tous les garçons.
Ils ſont Normands dans leurs promeſſes;
Dans les effets, ils ſont Gaſcons.

Air : *Branle de Metz.*

Au feu qu'ils nous font paroître,
Succéde un dégoût fâcheux.
Plus d'une femme, en ces lieux,
Eſt veuve, avant que de l'être :
Et ſon époux, fort ſouvent,
Eſt défunt, quoique vivant.

CRISPIN.

Il n'en ſera pas ainſi de moi : mais puiſque.... mais puiſque....

CRISPIN, *à la Souffleuſe.*

Soufflez donc, ſi vous voulez. Hem! parlez donc plus haut.

SCENE VII.

LA SOUFFLEUSE, CRISPIN, MARTON.

LA SOUFFLEUSE *souffle très-haut.*

MAIS, puisque tu n'es pas en disposition d'écouter mon amour....

CRISPIN.

A-t-on jamais soufflé de la maniere ? Que le diable te souffle sur ta maudite chaise.

LA SOUFFLEUSE *sort la tête de son trou.*

Qu'est-ce que c'est donc que cet impertinent-là ! &c.

(*La souffleuse & Crispin se querellent. Le Répétiteur & Marton ne les appaisent qu'avec peine. Tout cet endroit est joué de tête.*)

LE RÉPÉTITEUR, *à la souffleuse.*

Allons Madame. Soufflez donc.

LA SOUFFLEUSE.

Puisque tu n'es pas en disposition d'écouter mon amour....

CRISPIN.

Puisque tu n'es pas en disposition d'écouter mon amour, parlons de mon maître.

MARTON.

Soit.

Air : *La fille de village.*

Conduit par sa tendresse,
Vient-il, dans ce séjour,
Epouser ma maîtresse ?
On dit que, pour ce jour,
La nôce est résolue.

CRISPIN.

Oh l'on se trompe fort.
Sans l'avoir jamais vue,
Il la hait à la mort.

I épouseroit, dit-il, plutôt le diable.

MARTON.

Je t'en offre autant ; & ma maîtresse a de même, pour ton maître, une haine des mieux conditionnées.

CRISPIN.

Je gage qu'il y a, de part & d'autre, quelqu'engagement qui s'oppose à cette union. Pour mon maître, cela est sûr ; depuis une semaine qu'il est de retour, il s'inquiette, il s'agite ; & du matin au soir nous courons toute la ville, pour chercher une jeune fille, qu'il m'a dit avoir vue dans sa route, & dont il est devenu fou. Tiens, voilà le signalement qu'il m'en a donné.

MARTON.

Voyons.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Elle a la taille charmante,
Grands yeux noirs, regard fripon,
Nez fin & bouche riante,
Dents blanches, joli chignon.

Eh ! mais, mais, il feroit plaisant que le hazard . . .

CRISPIN, *lui reprenant le papier.*

Donne : ce n'est qu'après bien des efforts que moi & son pere l'avons déterminé à venir ici : mais je le vois paroître ; regarde si ta maîtresse pourra tenir contre cette figure.

MARTON, *s'en allant.*

Je vais avertir Lucile de son arrivée.

SCENE VIII.

DORANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUE je suis charmé, mon cher maître !

DORANTE, *l'interrompant.*

Quoi ! aurois-tu découvert sa demeure ?

CRISPIN.

Non : c'est de vous voir soumis aux ordres paternels.

DORANTE.

Est-il possible que depuis l'instant qui la dérobée à mes recherches, je n'aie pu apprendre de ses nouvelles ?

CRISPIN.

Eh ! que diable ! ne vous lassez vous point de courir après une inconnue, après une. . . .

DORANTE.

Eh ! maraud !

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, ce que j'en dis n'est que pour rire : mais le moyen de se persuader qu'un homme raisonnable comme vous s'avisât de jouer le rôle de. . . .

DORANTE.

Faquin !

CRISPIN.

C'est-ce que je voulois dire.

DORANTE.

Plait-il ?

CRISPIN.

Il faut donc qu'elle soit bien parfaite !

DORANTE.

Air : *La beauté.*

Plus aimable cent fois que Venus, dont on vante
La beauté,
Ce jeune objet fait voir une douceur charmante;
La rareté !
Elle excite toujours, & jamais ne contente
La curiosité.

CRISPIN.

Ne nous fions pas à tant de douceur.

Air : *Des routes du Monde.*

Bien des filles de ce canton
Nous cachent, ſous l'air d'un mouton,
Un eſprit ſujet à bouraſque.
Donnons-nous-en de garde ; car,
De brebis elles n'ont le maſque,
Que pour attrapper le renard.

DORANTE.

Tu es un beau connoiſſeur !

CRISPIN.

Je n'y ſerai jamais pris.

Air : *On dit que vous avez des rats.*

Dans quelques objets ſémillans,
Quand je vois du mérite,
D'abord je prends, d'abord je prends ;
D'abord je prends la fuite.

DORANTE.

Finis tes ſottes remontrances.

CRISPIN.

Vous êtes incorrigible : mais j'apperçois Monſieur votre pere, qui va ſe joindre à moi, pour vous mettre à la raiſon.

LE RÉPÉTITEUR.

Où eſt donc le pere ? Monſieur Desjardins, à votre Scene. Où eſt-il donc ?

SCENE IX.

DORANTE, ORONTE, CRISPIN, LE RÉPÉTITEUR.

ORONTE, *ivre, sans être vû.*

TOut à l'heure, tout à l'heure.

(*Il paroît en désordre, à moitié habillé.*)

LE RÉPÉTITEUR.

Ah ! le voilà. Comment ! pas encore habillé !

ORONTE.

Eh ! bien : qu'est-ce, Messieurs ? Vous êtes bien pressés ! On n'a pas le tems de s'habiller avec vous.

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà un homme bien en état de faire un personnage !

ORONTE.

Personnage toi-même.

CRISPIN.

Comme il est bâti !

DORANTE.

Il est bien pansé.

ORONTE.

Oh ! oui, morbleu ! je pense toujours bien.

LE RÉPÉTITEUR.

Peut-on boire à cet excès !

ORONTE.

Ah ! cela est faux. Une preuve que je n'ai point encore assez bû, c'est que je suis altéré comme tous les diables. Mais, laissez-moi jouer. Votre présence me cho.. oque.

LE RÉPÉTITEUR.

Ce n'est par bonheur qu'une Répétition. Allons, parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

Hem ?

LE RÉPÉTITEUR.

Parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

D'un ton de pere ? Ah ! ah ! Monsieur mon fils, vous vous êtes donc résolu à venir dans cette maison ? Vous faites un grand effort ! N'avez-vous pas de honte de votre conduite ? Je voudrois bien sçavoir quelle a été votre occupation depuis huit jours ?

CRISPIN.

Eh ! mais . . . celle des jeunes gens.

ORONTE.

J'entends ; courir de Belle en Belle, jouer, jurer, rosser un fiacre, s'enivrer fort souvent.. Oh ! vous menez un fort joli train de vie, par ma foi.

DORANTE.

Mais, mon pere....

ORONTE.

Ah! ah! que vous sentez le vin!

DORANTE.

Je veux mourir, si...

ORONTE.

Eloignez-vous, éloignez-vous. Fi donc, à votre âge!

CRISPIN.

A l'âge de Monsieur, encore passe.

ORONTE.

Oh! il ne sera jamais rangé comme son pere. (*A Dorante.*) Je vous ai dit mille fois....

Air: Tout cela m'est indifférent.

Du plaisir le charme est flatteur;
Mais il est bon que sa douceur,
Sans nous déranger, nous amuse.
Jeunesse, je t'en avertis;
A force d'en user, on s'use:
Qui trop en prend, se trouve pris.

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà une morale bien placée!

ORONTE.

Air : Quand le péril est agréable.

Quand on s'enivre, quel opprobre !
On n'est plus le maître de soi.
Mon fils, prends exemple sur moi ;
J'ai toujours été sobre.

C'est pourquoi. (*Il lui prend un hoquet.*) Ho.

LA SOUFFLEUSE, *souffle.*

Je vous conseille.

ORONTE.

Je vous conseille.... ho.

LA SOUFFLEUSE.

De prendre un établissement.

ORONTE.

De prendre.... ho.

LE RÉPÉTITEUR.

Que diantre, Monsieur ! a-t-on jamais repété de la maniere ? L'Auteur vous a bien de l'obligation de la façon dont vous rendez ses ouvrages.

ORONTE.

L'Auteur... ho. L'Auteur ! s'il me raisonne, je le ferai tomber, (*Il tombe.*) comme moi. Voilà encore un plaisant Auteur, par ma foi !

SCENE X.

ORONTE, DORANTE, CRISPIN, L'AUTEUR, &c.

L'AUTEUR, *se levant d'entre les spectateurs; se met à dire.*

Q'U APPELLEZ-VOUS, un plaisant Auteur?
Vous êtes vous-même un plaisant visage!

ORONTE.

Visage! visage! si je tenois le tien!

L'AUTEUR, *à Dorante.*

Monsieur Drouin, ôtez-lui son rôle. Je vous jure que de ma vie il n'en aura un de ma façon.

ORONTE *déchire le rôle.*

Tiens, tiens, chien de Poëtriau, voilà le cas que j'en fais. Je vais achever de vuider ma bouteille de vin dans ma Loge: cela vaudra mieux. (*Il chante.*)

Et lon, lan, la, la bouteille, la bouteille;
Et lon, lan, la, la bouteille s'en va.

LE RÉPÉTITEUR.

Qu'est-ce qui va le remplacer?

L'AUTEUR.

Moi-même, Monsieur; je sçais le rôle. (*Il*

dit en montant sur le Théâtre :) Messieurs les Auteurs, donnez-vous bien de la peine : voilà comme on vous traite !

ORONTE, *paroissant à son tour à l'endroit d'où l'Auteur est sorti, l'apperçoit sur le Théâtre, & va le trouver en grimpant avec peine.*

Où est-il ? où est-il ? Ah ! le voilà ! Attends, Attends.

L'AUTEUR.

Tu n'as qu'à venir.

ORONTE *fait plusieurs lazzis pour se jetter sur l'Auteur, qui l'esquive & le fait tomber. Il se releve & sort en disant,*

Va, va, tu me le payeras, mangeur de chardons du Parnasse.

L'AUTEUR, *après s'être rajusté, dit à la Souffleuse.*

Voyons, Madame, où nous en sommes.

LA SOUFFLEUSE.

C'est pourquoi je vous conseille de prendre un établissement.

✠

SCENE XI.

DORANTE, L'AUTEUR, CRISPIN.

L'AUTEUR, *jouant le rôle d'Oronte, dit,*

C'EST pourquoi je vous conseille de prendre un établissement solide.

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Ce n'est qu'en fixant ses desirs,
Que l'on trouve une vie heureuse:
Le célibat a ses plaisirs :
Mais la suite en est dangéreuse.
C'est en ménage seulement
Qu'on a du vrai contentement.

DORANTE.

Air : *Le Confiteor.*

D'Hymen, je subirai les loix.
Mon but est de vous satisfaire :
Mais souffrez que je fasse choix
D'un objet qui puisse me plaire.
Du moins, laissez agir mon cœur.
La liberté fait le bonheur.

L'AUTEUR.

Votre choix ne seroit-il pas déjà fait par hazard ?

DORANTE.

Mon pere, votre bonté m'engage à vous découvrir mes ſentimens. Il eſt vrai que j'aime.

L'AUTEUR.

Eſt-ce une fille riche ?

DORANTE.

Je l'ignore : mais elle eſt charmante, adorable.

L'AUTEUR.

Ta, ta, ta, charmante, adorable. (*Il fait ſemblant de compter de l'argent & dit :*) C'eſt de cela qu'il faut. La richeſſe de Lucile eſt réelle. Ainſi, plus de raiſons. Vous l'épouſerez ; je le veux, je l'ordonne, & je vais de ce pas envoyer chez mon Notaire.

CRISPIN, *à l'Auteur.*

Monſieur, ſous votre bon plaiſir, je me chargerai de la commiſſion.

DORANTE.

Eh ! boureau.

CRISPIN, *à Dorante.*

Laiſſez-moi faire, il me vient une idée.

(*Il ſort.*)

✕

SCENE XII.

DORANTE.

NON, non, qu'on n'espére pas me contraindre : mon amour m'est trop précieux, pour le sacrifier à l'intérêt.

Air : Quand je vous ai donné mon cœur.

Quoiqu'éloigné de vos beaux yeux,
Cher objet de ma flamme,
Vos attraits fixent tous mes vœux,
Vous regnez sur mon ame.
Le plaisir de penser à vous
Offre à mon cœur un bien plus doux.

SCENE XIII.

DORANTE, CRISPIN, L'AUTEUR, Madame ARGANTE.

L'AUTEUR *dit à Madame Argante, qui est au fond du Théâtre.*

LE Notaire va venir. Nous finirons dans un moment.

DORANTE.

Qu'entends-je ! Ah ! Crispin, je suis perdu !

Air : *La besogne.*

De mon sort on vá décider ;
Ne pourrois-tu point retarder,
Par quelque petit tour d'adresse,
L'instant fatal à ma tendresse ?

CRISPIN.

J'ai prévenu vos souhaits. J'ai trouvé sur la table la tabatiere de Monsieur Oronte; j'en ai ôté le tabac, & je l'ai remplie de bétoine. Eloignons-nous un moment; nous allons voir l'effet que cela produira.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, L'AUTEUR.

Madame ARGANTE.

JE voudrois bien voir que ma fille fût rebelle à mes ordres.

L'AUTEUR.

Il ne sera pas dit qu'un fils que j'ai élevé avec tant de soin, ira contre mes volontés. Mais avant que de parler d'affaire, voulez-vous, Madame Argante, que je vous offre une prise de bon tabac ?

Madame ARGANTE.

Volontiers, Monsieur Oronte. Rien n'est plus salutaire que cette poudre.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Son pouvoir est doux & flatteur :
Quand on en fait usage,
Le corps a moins de pesanteur ;
Le cerveau se dégage.

(*Ils prennent du tabac.*)

L'AUTEUR.

Eh ! bien, ne sentez-vous pas déjà.... a... at-chit. (*Il éternue.*)

Madame ARGANTE.

Oui... je sens déjà ...a...at-chit. (*Elle éternue.*) Que vous vous portez bien, Monsieur Oronte !

L'AUTEUR.

Oh ! pour cela, oui, & malgré mon âge, j'ai encore un bon es... es... estomac. (*Il éternue.*) Et vous, Madame Argante, vous ne changez point.

Madame ARGANTE.

Oh ! je suis d'un tempéramment excé... excé... excellent. (*Elle éternue.*)

L'AUTEUR.

Si nos enfans pouvoient s'es... s'es..., s'estimer, je rajeunirois de moitié.

Madame ARGANTE.

Diable ! Ah ! ah ! ah ! voilà Monsieur Bridoye, mon Notaire.

SCENE XV.

L'AUTEUR, Madame ARGANTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

A Vos ordres je satisfais.

L'AUTEUR *lui éternue au visage.*

A . . . . at-chit.

LE NOTAIRE.

Pour vous, je viens en diligence.

Madame ARGANTE.

A . . . at-chit.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Je tiens là vos papiers tout prêts.

L'AUTEUR.

Monsieur, je vous dirai que, a . . . at-chit.

LE NOTAIRE, *à Madame Argante.*

Quand voulez-vous que l'on commence ?

Madame ARGANTE.

Monsieur, je vous suis obligée. Mais.... a... at-chit.

LE NOTAIRE, *étonné.*

Qu'est-ce à dire ?

Ensemble.

L'AUTEUR.

Monsieur, je ne... je ne... a... atchit.

Madame ARGANTE.

Monsieur, c'est que... a, a... atchit.

L'AUTEUR, *s'en allant.*

J'étouffe.

Madame ARGANTE.

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XVI.

DORANTE, LE NOTAIRE, CRISPIN.

LE NOTAIRE, *à Crispin.*

QU'EST-CE donc que cela signifie ?

CRISPIN.

Attendez, je vais vous le dire. Cela signifie que, a, a, at-chit. (*Il lui éternue au nez.*)

LE NOTAIRE.

Comment ! tout le monde me berne ici. Ce ne sera point impunément, & je vais me plaindre de la façon dont on traite un Conseiller du Roi.

SCENE XVII.

DORANTE, CRISPIN.

DORANTE, *riant.*

AH, ah, ah !

Air : *Le maître fou que voilà !*

Tous les trois m'ont fait rire,
Et leur éternuement
Soulage mon martyre,
Au moins, pour un moment.
J'en tire un bon augure.
Ah ! ah !
La drôle d'aventure !
Le plaisant tour que voilà !

CRISPIN.

Avouez qu'il y a bien de l'esprit.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

En toussant à chaque instant,
Le bon papa s'esquive ;
La mere en fait tout autant :
Et le Notaire, en pestant,
Dérive, dérive, dérive.

DORANTE.

Hélas ! cela ne differe mon malheur que de

quelques instans. Profitons-en pour chercher mon aimable Inconnue. Viens, suis-moi.

CRISPIN.

Donnez du moins à Monsieur votre pere la satisfaction de voir la personne qu'il vous a destinée.

SCENE XVIII.

DORANTE, LUCILE, MARTON, CRISPIN.

LUCILE, *sans voir Dorante.*

LAISSE-MOI, Marton. Tout autre objet que celui dont je t'ai parlé m'est odieux.

MARTON.

Voyez toujours celui dont Madame votre mere a fait choix. La vûe n'engage à rien. Le voici. . . .

CRISPIN, *à Dorante.*

La voilà.

(Crispin & Marton se retirent.)

LUCILE, *avec surprise.*

C'est lui !

DORANTE, *de même.*

C'est elle ! Lucile !

LUCILE.

Dorante !

LE RÉPÉTITEUR, *à Dorante & à Lucile.*

Mes enfans, tâchez de jouer cette ſcene de ſuite, & de ne point vous quereller une fois en votre vie.

SCENE XIX.

LUCILE, DORANTE, LE RÉPÉTITEUR.

LUCILE.

Quoi ! c'eſt à vous à qui je ſuis deſtinée ?

DORANTE.

Seroit-il poſſible que Dorante eût le bonheur de vous poſſéder ? Quelle félicité !

LUCILE.

Ma ſurpriſe eſt égale à ma joie.

DORANTE.

Comme vous dites cela ! Ce n'eſt pas là le ton, Mademoiſelle Lombard.

LUCILE.

Je ſçais comme il faut dire, & je n'ai pas beſoin de vos leçons, Monſieur Drouin.

DORANTE.

J'en ai donné à d'autres qui vous valoient bien.

LUCILE.

Je ſçais mon métier.

DORANTE.

Je le crois.

LUCILE.

Nous avons l'expérience.

DORANTE.

Oh ! je n'en doute pas.

LUCILE.

Le ſot animal !

DORANTE.

La ſotte guenon !

LE RÉPÉTITEUR.

Ne voilà-t-il pas ? Ne ſçauriez-vous jouer enſemble tranquillement ? Songez à votre rôle.

DORANTE, *tendrement.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Le bonheur d'être à vous
Rend mon ame contente :
Il paſſe mon attente ;
Je ſerai votre époux.

LUCILE.

Ah ! que mon ſort eſt doux !
Hélas !

DORANTE.

DORANTE.

Qui peut causer ce soupir ?

LUCILE.

La crainte de vous perdre, lorsque vous serez heureux.

DORANTE.

Que vous rendez peu de justice à mon amour ! Par quels sermens faut-il ? ...

LUCILE.

Bagatelle.

Air : *Faites boire à triple mesure.*

Si l'on peint l'Amour dans l'enfance,
En voici la cause, à peu près :
C'est qu'en tous lieux, surtout en France ;
On ne le voit vieillir jamais.

Air : *Je suis un Précepteur d'amour.*

Tout le monde dupe aujourd'hui ;
La fraude est le commun systême.
Comment ne pas tromper autrui ?
On aime à se tromper soi-même.

DORANTE.

Belle Lucile, vos charmes vous mettent à l'abri de toute crainte.

LUCILE.

Cher Dorante ....

DORANTE, *se moquant.*

Ah ! cher Dorante ! Est-ce ainsi qu'une maîtresse doit parler à son amant ?

LUCILE.

Oui, c'est ainsi qu'elle doit parler à un amant fagoté comme vous. Ne vous avisez pas de m'interrompre davantage.

DORANTE.

Apprenez donc à faire une scene d'amour.

LUCILE.

Eh ! le moyen ! Vous en dégoûteriez l'univers. Le beau mignon !

DORANTE.

La jolie figure !

LUCILE.

Hom ! qu'il est déplaisant !

DORANTE.

Qu'elle est affreuse !

LE RÉPÉTITEUR.

Vous avez raison tous deux. Mais, de grace, à votre scene.

DORANTE, *aux genoux de Lucile.*

Air : *Du haut en bas.*

A vos genoux,
Lucile, je vous le répete
A vos genoux

Vous verrez souvent votre époux.
Oui, jusqu'au trépas, je souhaite
Vous jurer une ardeur parfaite,
A vos genoux.

Air : *Menuet de Granval.*

Que votre cœur au mien réponde :
Daignez enfin souffrir mes vœux ;
Et dans les plus beaux yeux du monde,
Laissez-moi lire un sort heureux.

LUCILE.

Air : *Mon papa, toute la nuit.*

Mon cœur, contre tant d'amour,
Ne peut tenir davantage ;
Dorante, il faut qu'en ce jour
Un doux lien nous engage :
Marions, marions, marions-nous :
De mes vœux c'est le plus doux.

DORANTE.

Que cet aveu m'enchante ! (*Il se jette aux genoux de Lucile, & lui serre le bras malignement.*) Pardonnez au transport . . . .

LUCILE, *lui donnant un soufflet.*

Ahi, ahi, ahi, ouf ; j'ai cru qu'il m'alloit emporter le bras.

DORANTE.

Un soufflet ! vous mériteriez . . . .

LUCILE.

Jour de Dieu ! ne m'approchez pas.

SCENE XX.

DORANTE, LUCILE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

COMMENT ! comment donc ! qu'eſt-ce qu'il y a ?

DORANTE, *rendant ſon rôle.*

Tenez, Monſieur l'Auteur ; voilà mon rôle ; cherchez un Acteur qui joue avec cette impertinente.

LUCILE, *faiſant de même.*

Voici le mien. Cherchez une Actrice qui joue avec ce faquin. O le laid !

DORANTE.

O la laide !

LUCILE.

L'exécrable ! hou ! (*Elle ſort en lui faiſant des grimaces.*)

DORANTE, *ſort de même par un côté opposé.*

L'abominable ! hou !



SCENE XXI.

L'AUTEUR, LE RÉPÉTITEUR.

L'AUTEUR, *déchirant les rôles.*

Que le diable emporte la Foire, le Théâtre, les Acteurs, la Souffleuse. Que l'on fasse de ma Piece ce que l'on voudra; je ne m'en mêle plus. *(Il sort.)*

LE RÉPÉTITEUR.

Nous raccommoderons tout cela. Répétons toujours le Ballet. Messieurs Gambillard & Chevrotin, cela vous regarde.

* * *

DIVERTISSEMENT.

CHEVROTIN, *à l'Orchestre.*

Allons, Messieurs.

(On danse.)

CHEVROTIN, *chante.*

Air.

Pour trouver des sujets nouveaux,
Vainement les Auteurs épuisent leurs cerveaux.
Toujours à quelques traits leur idée est conforme:
Dans tous les ouvrages qu'ils font,
La différence est dans la forme,
La ressemblance est dans le fond.

VAUDEVILLE.

Air : *Voilà la différence.*

MARS & l'Amour, en tous lieux,
Sçavent triompher tous deux ;
Voilà la ressemblance :
L'un regne par la fureur,
Et l'autre par la douceur ;
Voilà la différence.

✠

Le Voleur & le Tailleur
Du bien d'autrui font le leur ;
Voilà la ressemblance :
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant ;
Voilà la différence.

✠

L'amourette & le procès
Tous deux causent bien des frais ;
Voilà la ressemblance :
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant ;
Voilà la différence.

✠

Clitandre se plaint d'Iris,
Damon se plaint de Laïs;
Voilà la ressemblance;
L'un murmure des rigueurs,
L'autre gémit des faveurs;
Voilà la différence.



Belle femme & bon mari
Font aisément un ami;
Voilà la ressemblance:
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux;
Voilà la différence.

Le chasseur & l'amoureux
Battent le buisson tous deux;
Voilà la ressemblance:
Bien souvent, dans le taillis,
L'un attrape & l'autre est pris;
Voilà la différence.

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur;
Voilà la ressemblance:
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour;
Voilà la différence.

Par gens prudens & discrets,
Clistere & contrat sont faits;
Voilà la ressemblance:
L'un se passe *par-devant*,
Par ailleurs l'autre se prend;
Voilà la différence.

✕

Clé de fer & clé d'argent
Ouvrent tout appartement;
Voilà la ressemblance:
Le fer ouvre avec fracas;
L'argent, sans bruit & tout bas:
Voilà la différence.

✕

La douceur & la beauté
Font notre félicité;
Voilà la ressemblance:
La beauté, deux ou trois ans;
La douceur, dans tous les tems:
Voilà la différence.

✕

Le Philosophe & Crésus
Ont tous deux bien des vertus;
Voilà la ressemblance:
Le premier les porte là *,
L'autre en sa bourse les a;
Voilà la différence.

✕

* On met la main sur le cœur.

L'Amoûr donne un grand deſir,
Il cauſe auſſi grand plaiſir;
Voilà la reſſemblance:
Le deſir eſt ſon berceau,
Le plaiſir eſt ſon tombeau.
Voilà la différence;



Maint Procureur & Drapier
D'allonger font leur métier;
Voilà la reſſemblance:
L'un allonge le procès,
Et l'autre le Warobez;
Voilà la différence.



Le Perroquet & l'Acteur
Tous deux récitent par cœur;
Voilà la reſſemblance:
Devant le monde aſſemblé,
L'un ſiffle, l'autre eſt ſifflé;
Voilà la différence.



Critiquer, ſatyriſer,
C'eſt aux abus s'oppoſer;
Voilà la reſſemblance:
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger;
Voilà la différence.

SCENE XXII.

LE RÉPÉTITEUR, GAMBILLARD, CHEVROTIN.

LE RÉPÉTITEUR, *à Gambillard.*

EST-CE là tout ? J'ai cru que vous finiriez par un cotillon. Vous sçavez que c'est ici l'usage.

GAMBILLARD.

Cela est vrai ; mais ce n'est pas ma faute. J'ai demandé un air à Monsieur.

CHEVROTIN.

Que ne le faisiez-vous sur l'air du Vaudeville ?

GAMBILLARD.

Sur l'air du Vaudeville ! il ne vaut pas le diable, votre Vaudeville.

CHEVROTIN.

Il vaut, mordi, mieux que tout ce qui est sorti de votre misérable caboche.

GAMBILLARD.

Vous êtes un ignorant, & l'on ne parle point en ces termes à un homme comme moi.

CHEVROTIN.

Un homme comme vous est un sot.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monſieur Chevrotin !

GAMBILLARD.

Un ſot !

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monſieur Gambillard !

GAMBILLARD.

Laiſſez-moi, Monſieur le Directeur ; je veux lui faire un double entrechat ſur la poitrine, à ce maudit Muſicien.

CHEVROTIN.

Viens, viens, mon petit Maître à danſer ; je vais te faire faire la gargouillade.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Meſſieurs !

(Gambillard & Chevrotin ſe battent, & s'arrachent leurs perruques.)

GAMBILLARD, *en s'enfuyant.*

Mon épée, mon épée.

CHEVROTIN, *au Répétiteur.*

Monſieur... Monſieur... je le reverrai... je le reverrai... *(Il ſort de l'autre côté.)*

❦

SCENE XXIII. & *derniere.*

(*GAMBILLARD & CHEVROTIN rentrent, & prennent dans l'Orcheſtre chacun une baſſe, & s'en affublent réciproquement.*)

LE RÉPÉTITEUR.

VOilà deux hommes bien coeffés ! (*Aux Spectateurs.*) Meſſieurs, nous eſperions vous donner aujourd'hui la Piece nouvelle ; mais le contre-tems dont vous venez d'être témoins, nous empêche de la repréſenter.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

A demain il faut la remettre :
Cette nuit nous répeterons.
Vous, Meſſieurs ; daignez nous promettre
Que demain nous vous reverrons.

FIN.

L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1735.

ACTEURS.

BÉLISE.

NÉRINE.

DORANTE.

LE DÉCLAMATEUR.

POINTILLARD.

CRÉON.

DORIMENE.

ORPHISE.

DEUX NIECES.

Mr. SAUTEREAU.

La Scene est chez Bélise.



L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

BÉLISE, NERINE.

BÉLISE.

UI, Nerine,

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Malgré la médisance,
Et tous ses vains discours,
Je veux à la science
Consacrer tous mes jours.
Le bonheur que j'envie,
C'est de voir ma maison
Servir d'Académie
Aux enfans d'Apollon.

NERINE.

Vos souhaits seront bien-tôt remplis, & de la façon dont vous vous y prenez, avant qu'il soit un mois, on verra ici plus d'Auteurs qu'au Parnasse ; vous en recevez tous les jours, & il en est déjà venu ce matin cinq ou six pour sçavoir quand vous serez visible.

BÉLISE.

Ce sont, sans doute,

Air : *Du bois de Boulogne.*

Quelques-uns de nos postulans ;
Qui viennent montrer leurs talens ;
Ils sçavent que cette journée,
Pour l'examen, est destinée.

Tu sçais que personne n'est admis dans notre société sans donner des preuves de son sçavoir.

NERINE.

Ils vous en donnent aussi de leur appétit.

BÉLISE.

Tu ne sçaurois t'imaginer le plaisir que je goûte avec l'aimable compagnie qui fréquente ici.

Air : *Du Régiment de la Calotte.*

Quelle gloire, quel agrément,
De recevoir à tout moment
Quelque louange délicate !

NERINE.

Il eſt vrai que chacun vous flatte :
Mais de même ils ne penſent pas.
Je gage qu'ils diſent tout bas :
La plaiſante marotte !
Plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

BÉLISE.

Tu te trompes dans tes jugemens.

NERINE.

Je veux que leur encens ſoit ſincere, doit-il pour cela vous paroître d'un ſi grand prix ? Croyez-moi, il leur coûte peu, & ils le donnent à bon compte. Combien voit-on de rimeurs,

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Qui, forcés par leurs diſgraces
A prodiguer les appas,
Les Ris, les Amours, les Graces,
Donnent tout pour un repas ?

BÉLISE.

Tu n'es pas de leurs amis, & j'en ſçais la raiſon.

NERINE.

Elle eſt fort aiſée à deviner ; peut-on aimer des gens qui n'ont pas le ſol ? Quand il ne s'agit que de louanges, il faut voir comme ils ſçavent multiplier.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Mille appas & mille vertus :
Ce nombre est souvent dans leur style ;
Et je ne sçais que les écus
Qu'ils ne comptent jamais par mille.

BÉLISE.

C'est justement la raison qui m'engage à les recevoir chez moi ; le bien ne nous est donné que pour en faire usage, & le mérite doit avoir la préférence.

NERINE.

Encore si votre Académie n'étoit ouverte qu'aux Poëtes ; mais elle l'est à tous les talens ; Danseurs, Musiciens, Peintres, Déclamateurs, tout y est admis.

BÉLISE.

Mademoiselle Nerine, les petites libertés que vous vous donnez, commencent à me lasser : finissez. Mon frere a-t-il passé au logis ?

NERINE.

Non, Madame, & je serois charmée qu'il n'y vînt de sa vie.

Air : *Le maître fou que voilà !*

C'est lui qui dans l'idée
Vous a mis cette erreur ;
Son ame est possédée
De la même fureur.

Peut-on voir ſans colere
Cela ?
L'étrange caractere !
Le maître fou que voilà !

BÉLISE.

Nerine, vous perdez le reſpect !

NERINE.

Le moyen de le garder, quand on vous voit l'un & l'autre vous amuſer à des ſornettes, au lieu de ſonger à pourvoir vos deux nieces !

BÉLISE.

Taiſez-vous, encore une fois, ... Que font-elles, mes nieces ? apprennent-elles leur leçon de muſique ?

NERINE.

Bon ! elles ont bien envie de chanter ! les voici, voyez ſi elles ont l'air bien contentes.

SCENE II.

BÉLISE, NERINE, LÉONORE, ISABELLE.

BÉLISE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

APPROCHEZ, mes enfans ;
D'où vient cette triſteſſe ?

NERINE.

Le souci qui les presse
Dure depuis un tems.

BÉLISE, *à Léonore.*

Qu'avez-vous ?

LÉONORE.

J'ai quinze ans.

ISABELLE.

Et moi, dix-sept.

BÉLISE.

Air : *La Teslard.*

Parlez-moi plus clairement.

NERINE.

Ces mots doivent vous suffire :
Par-là je juge aisément
De ce que leur cœur desire.
Mariez, mariez, mariez-nous ;
C'est ce qu'elles veulent dire :
Mariez, mariez, mariez-nous ;
Donnez-nous vîte un époux.

BÉLISE.

Vous donnez un mauvais tour à tout ce que l'on vous dit. (*A Léonore.*) Où en êtes-vous de votre Musique ?

LÉONORE.

Voici un air que j'ai appris hier.

Menuet : *Attendrai-je long-tems ?*

Dieu de Cythere,
Remplis mes vœux les plus doux ;
Qu'un Berger délicat & ſincere
Soit mon époux :
Rien, dans la vie,
N'eſt digne d'envie,
Comme un hymen
Dont tu formes le lien :
Fais donc que je l'obtienne ;
Que mon tour enfin vienne :
J'attends ;
Attendrai-je long-tems ?

BELISE, *à Iſabelle.*

Et vous ?

ISABELLE.

Voilà ce que j'ai appris ce matin.

Air : *N'aurai-je jamais un Amant ?*

Damon vient d'épouſer Julie ;
Philis à Clitandre eſt unie :
De leur ſort mon cœur eſt jaloux.
Amour, ton caprice m'oublie.
Qui peut m'attirer ton courroux ?
N'aurai-je jamais un époux,
Moi qui ſuis ſi jolie ?

NERINE.

Voyez, Madame, ſi je me trompe : cela

CRÉON.

Air : *La Marmotte envie.*

Celui qui s'offre à vos yeux,
Vient s'installer en ces lieux.

POINTILLARD.

Son style est trop précieux.
Je plairai davantage.

CRÉON.

Je suis pour le sérieux.

POINTILLARD.

Moi, pour le badinage.

BÉLISE.

L'un & l'autre a son prix : voyons quelques-uns de vos essais ; l'honneur est dû au sérieux : commencez, Monsieur Créon.

CRÉON *déclame.*

Pour faire un repas agréable,
Faut-il couvrir toute sa table
De ces ragoûts & de ces mets
Inventés par de fins gourmets ?
Non, non, je fais toujours grand'chere,
Quand j'ai le manger nécessaire,
Sur un petit couvert bien blanc ;
Avec ce qu'il faut de lumiere,
Un verre net & du vin franc.

Tenté par le gain qu'il espere,
Le Nautonier, pour satisfaire

Nos

Nos appétits extravagans,
Va s'exposer aux ouragans;
Mais ce qu'il amene en nos rades,
Ne sert qu'à nous rendre malades,
Et nous n'en serions pas plus mal,
Si l'épice & l'eau des Barbades
Restoient dans leur pays natal.

BÉLISE.

Ce n'est pas mal débuter : à vous, Monsieur Pointillard.

POINTILLARD.

Ce que vous venez d'entendre ne pourra pas tenir contre ce que je vais vous chanter.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Tandis qu'un nouveau parvenu,
Jouissant d'un gros revenu,
Dans un palais vit à son aise,
On voit sans maille, ni teston,
Dans une maison très-mauvaise,
Des gens de très-bonne maison.

BÉLISE ET CRÉON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

POINTILLARD.

Vous n'y êtes pas encore.

Même air.

Sans nous, l'Amour ne feroit pas ;
Sans lui, sans ses charmans appas,

Serions-nous, tous tant que nous ſommes ?
On peut donc dire, tour à tour,
Qu'ici bas l'Amour fait les hommes,
Et que les hommes font l'amour.

BÉLISE.

Cela eſt merveilleux. (*Bas.*) Le plaiſant perſonnage !... Monſieur Créon, c'eſt votre tour.

CRÉON.

L'homme qui ſans ceſſe accumule,
Dans ſa prudence, eſt ridicule;
Le bien dont il fait un amas,
N'eſt qu'un précieux embarras;
Quand j'ai beſoin d'eau, que j'en prenne
Dans un vaſe ou dans la fontaine,
Je n'en prends que ce qu'il ſuffit.
Faut-il qu'une grange ſoit pleine
Pour contenter mon appétit ?

Cependant, ô fols que nous ſommes !
C'eſt la fureur de tous les hommes
D'entaſſer & de ſe munir,
Pour les beſoins de l'avenir;
Leurs corps & leurs eſprits s'épuiſent,
Pour avoir des meubles qui nuiſent,
Des tréſors que l'on tient ſecrets,
Des habits que les vers détruiſent,
Des livres qu'on ne lit jamais.

POINTILLARD, *en bâillant.*

Ah ! il vous endormira, si je n'ai soin de vous réveiller : les belles choses que je vais vous dire !

Air : Des routes du Monde.

Grand orateur on est souvent,
Sans être un orateur fort grand :
La preuve en est sensible & claire ;
On peut être, par cas fortuit,
Le plus grand fripon de la terre,
Et le fripon le plus petit.

De mieux en mieux : écoutez.

Même air.

Au Bal, au Cours, à l'Opera,
Si Climene tous les jours va,
Faut-il pour cela qu'on la fronde ?
La différence s'apperçoit
D'une fille qui voit le monde,
A celle que le monde voit.

BÉLISE.

Mais, mais, cela est adorable.

POINTILLARD.

Je sçavois bien qu'il ne feroit que blanchir auprès de moi. Décidez, Madame, prononcez.

BÉLISE, *à Créon.*

Air : Des fraises.

Dans ces lieux vous resterez
Et vous êtes des nôtres.

POINTILLARD.

Quoi ! vous me le préférez !

BÉLISE.

Mon cher Monsieur, vous plairez
A d'autres, à d'autres, à d'autres.

POINTILLARD, *en s'en allant.*

Air : *Du jus d'Octobre.*

Sort aveugle, ainsi tu l'ordonnes :
Il n'est que trop vrai, par malheur ;
Que l'on voit, chez bien des personnes,
Beaucoup d'honneurs & peu d'honneur.

SCENE V.

BÉLISE, UN INTRIGUANT *du Parnasse.*

L'INTRIGUANT.

Air : *Querelin, guin, guin.*

JE suis un homme renommé,
Pour mon talent estimé ;
Mieux que Ménage & Voiture,
Je sçais la Littérature,
Des Vers la juste mesure.

BÉLISE.

Lure, lure, lure, lure, lure.

L'INTRIGUANT.

Dans Paris je fais un gros gain ;
Guerélin, guin, guerelin, guin, guin;

BÉLISE.

Vous êtes le premier qui vous louez de cette profession : comment faites vous donc, s'il vous plaît ?

L'INTRIGUANT.

J'ai trouvé le moyen de rendre utile le noble métier des Muses, par un commerce que j'ai imaginé : voici mon arrangement.

BÉLISE.

Voyons.

L'INTRIGUANT.

Chaque jour de la semaine a chez moi sa destination ; le Lundi, par exemple, je vends des projets, des idées, des plans de piéces.

BÉLISE.

Ah ! ah ! & combien en avez vous débité cette semaine.

L'INTRIGUANT.

Deux, la Clef des Cœurs, en deux Actes, la Flatterie & la Liberalité. Les Quatre Saisons de l'Amour, en quatre Actes.

BÉLISE.

C'est apparemment pour un Ballet ?

L'INTRIGUANT.

Oui, Madame, & voici mon plan en deux mots.

Sans sçavoir pourquoi ni comment,
On est par Cupidon frappé dans un moment.
D'abord en secret on soupire,
On aime sans oser le dire;
Mais par de petits soins que l'on rend chaque jour,
On prouve son tendre martyre;
C'est le printems de l'Amour.

Des parens par leur vigilance,
Des jaloux, des rivaux par leurs empressemens;
Traversent de deux cœurs la douce intelligence:
L'ardeur s'accroît par les tourmens;
C'est l'été des amans.

Malgré l'obstacle on persévere,
On presse, on insiste, on poursuit,
On fait tant qu'à la fin l'on recueille du fruit:
C'est l'automne de Cythere.

Mais après quelques mois de joye & de douceur;
Le dégoût saisit le vainqueur,
Le dépit guérit la maitresse,
La glace succede à l'ardeur;
C'est l'hyver de la tendresse.

BÉLISE.

Ce projet, s'il est bien rendu, pourra réussir.
Le Mardi, à quoi le destinez vous?

L'INTRIGUANT.

Ce jour-là, je vends des ſituations, des pointes, des riſées; le dernier jour j'en ai débité beaucoup, & j'ai actuellement un mandat ſur la caiſſe de l'Opéra-Comique pour douze riſées que j'ai fournies dans le courant de Juillet.

BÉLISE.

Le Mercredi?

L'INTRIGUANT.

Eſt employé à l'aſſemblée des Cabaliſtes auxquels j'ai l'honneur de préſider.

BÉLISE.

L'emploi eſt honorable.

L'INTRIGUANT.

Les revenans-bons n'y manquent pas; un Auteur vient me prier d'applaudir ſa piece: ſes ennemis me ſollicitent pour la ſiffler.

BÉLISE.

Quel parti prenez-vous?

L'INTRIGUANT.

L'un & l'autre; oui, Madame, lorſque je ſuis au Parterre,

Air: *Que je ſuis charmé dans cette débauche!*

Dans les deux Partis, comme il faut, j'exploite;
Je ſuis pour & contre, à la fois:
J'applaudis à gauche, & je ſiffle à droite,
Et par-là je gagne double droit.

Je dîne avec les amis de l'Auteur, & je ſoupe avec ſes adverſaires.

BÉLISE.

C'eſt l'entendre.

L'INTRIGUANT.

Le Jeudi, je compoſe des hiſtoriettes, des chanſons, & il en court actuellement que vous entendrez avant la fin du jour.

BÉLISE.

Le Vendredi ?

L'INTRIGUANT.

C'eſt le jour des Epithalames, Madrigaux, Bouquets, Rondeaux. Tous les galans ont recours à moi pour ces petits ouvrages.

BÉLISE.

Votre génie peut-il ſuffire ?

L'INTRIGUANT.

Bon ! cela ne coûte rien.

BÉLISE.

Il faut du moins rimer.

L'INTRIGUANT.

C'eſt en quoi j'excelle ; ma mémoire vaut un Richelet.

Air : Je le crois bien.

Qu'avec plus d'art & de juſteſſe,
On puiſſe arranger une piece,
Je le crois bien :

Mais que tout autre, sur la rime,
Plus aisément que moi, s'escrime,
Je n'en crois rien.

Interrogez-moi, pour voir.

BÉLISE.

Je le veux bien. (*Bas.*) J'ai grand'peur de trouver un Gascon.

Air : *O reguingué.*

Quels mots riment à maltotier ?

L'INTRIGUANT.

Altier, cœur d'acier, sans quartier.

BÉLISE.

Quelle est la rime de Notaire ?

L'INTRIGUANT.

Subtil & fin dépositaire.

BÉLISE.

A merveille.

Air : *Quel plaisir d'aimer !*

Pour rimer au peuple qui danse... ?

L'INTRIGUANT.

Je dis qu'il rencontre l'abondance.

BÉLISE.

Pour rimer au peuple qui rimaille... ?

L'INTRIGUANT.

Je dis qu'il n'a ni denier, ni maille.

BÉLISE.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Si-tôt qu'un galant est content. . . ?

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le mot *inconstant.*

BÉLISE.

Si-tôt qu'un époux épilogue. . . ?

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le grand catalogue.

BÉLISE.

Air : *Dans notre village.*

La belle Fatime,
Sous ses loix, jadis
Eut un vieux Marquis.
Sur ce sujet, que dit la rime ?

L'INTRIGUANT.

Qu'à la Belle il plut,
Tant... tant que l'or plut.

BÉLISE.

Que répond la rime à la question suivante?

Air : *Ma femme est femme d'honneur.*

D'où vient qu'on hait un mari ;
Et qu'un amant est chéri ?

L'INTRIGUANT.

C'est que l'un commande,
Que l'autre demande.

BÉLISE.

Même air.

Qu'ordonne-t-elle à celui
Qui veut trouver de l'appui ?

L'INTRIGUANT.

Qu'il ſoit un peu fourbe,
Qu'il rempe & ſe courbe.

BÉLISE.

Que dit-elle de Plutus ?

L'INTRIGUANT.

Air : *L'aimable jus du petit bois.*

Qu'il dompte le cœur le plus fort ;
Que ce Dieu, ſans aucun effort,
Introduit l'Amour dans un Fort,
Et que Venus eſtime fort
Son coffre-fort.

BÉLISE.

On ne peut pas mieux : voyons ſi vous répondrez à ceci.

Air : *Maître d'un joli jardinet.*

A Paris, il eſt des Beautés
Dont les bontés
Sont trop chères.

L'INTRIGUANT.

Vous qui craignez pour vos louis,
Dans ce pays
N'allez guères.

BÉLISE.

Du Duc, ou du Milord
L'or
Là ſe dépenſe.

L'INTRIGUANT.

Là, du Banquier le fond
Fond
En diligence.

BÉLISE.

Vous avez riposté à tout : continuons. Quand il s'agit d'amourette, d'exploits, de sollicitations?

Air : *Que faites-vous, Marguerite?*

Qui différe....

L'INTRIGUANT.

Perd l'affaire.

BÉLISE.

Pour le fainéant....

L'INTRIGUANT.

Néant.

BÉLISE.

Qui veut plaire....

L'INTRIGUANT.

Doit complaire.

BÉLISE.

Qui prévient....

L'INTRIGUANT.

Bientôt parvient.

BÉLISE.

Encore une question.

Air : *Au Bal du Cours.*

Quel mot à la Garonne
Touvez-vous qui convient?

L'INTRIGUANT.

Celui de fanfaronne
Parfaitement y vient.

BÉLISE.

A Médecin ?

L'INTRIGUANT.

Baffin.

BÉLISE.

A fillettes ?

L'INTRIGUANT.

Follettes.

BÉLISE.

A Messieurs du Palais ?

L'INTRIGUANT.

Délais.

BÉLISE.

A grand complimenteur ?

L'INTRIGUANT.

Menteur.

BÉLISE.

A fleurettes ?

L'INTRIGUANT.

Sornettes.

BÉLISE.

Vous êtes ferré à glace... Laissons cela ; il vous reste encore le Samedi.

L'INTRIGUANT.

Je le destine à quantité de Musiciens qui me demandent des paroles pour des airs.

BÉLISE.

Le tems ne me permet pas de vous donner plus longue audience ; à la prochaine assemblée, je parlerai de vos talens.

SCENE VI.

BÉLISE, DORIMENE.

BÉLISE.

BON jour, Madame : n'est ce pas vous dont on m'a parlé, &

Air : *Que j'estime mon cher voisin!*

Qui pratiquez l'Art merveilleux,
Dont la douce imposture
Séduit & charme tous les yeux ?

DORIMENE.

Oui, Madame.

J'exerce la peinture.

BÉLISE.

C'est un art qui mérite d'être cultivé.

Air : *Rien n'est si beau.*

Loin de l'objet qui nous engage,
C'est lui qui nous en dédommage ;

Par la vertu de ſon pinceau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Il a, comme Apollon, la gloire
De conſerver notre mémoire,
Malgré les Parques & Pluton ;
Rien n'eſt ſi bon.

DORIMENE.

J'en connois tous les avantages.

BÉLISE.

Quel genre avez vous choiſi ? Le portrait ?

DORIMENE.

Non ; je crois que je n'aurois guères de pratiques.

BÉLISE.

Pourquoi cela ?

DORIMENE.

C'eſt que je ſuis ſincere.

Air : *Robin, turelure.*

Je m'attache uniquement
A copier la Nature,
Je peins les défauts en grand,
Turelure,
Les vertus en mignature ;
Robin, turelure, lure.

Les ſujets hiſtoriés ſont ceux qui m'occupent le plus.

BÉLISE.

Pour être reçu dans notre ſociété, il faut produire un ouvrage : je vous en avertis.

DORIMENE.

Je viens d'en finir un que je soumettrai à votre censure, quand il vous plaira ; le sujet est grand, & l'imagination y trouve dequoi s'égayer.

BÉLISE.

Qu'est-ce que vous y peignez ?

DORIMENE.

Un jardin public fort à la mode : voulez-vous que je vous fasse une petite description de mon tableau ?

BÉLISE.

Vous me voyez disposée à vous écouter.

DORIMENE.

Je vais commencer par la principale allée du jardin, qui a été l'objet particulier de mon attention ; sur un banc à droite, j'ai représenté, dans un maintien grave, des gens,

Air : J'entends déjà le bruit.

Qui des emplois de conséquence
A tort à travers décidans,
Osent se donner la licence
De fabriquer des Intendans,
Nomment des Maréchaux de France,
Des Gouverneurs & Commandans.

Tout vis-à-vis,

Air : *Entre l'amour & la raison.*

On voit des objets agaçans,
Qui sur des Étrangers passans

D'un cadeau fondent l'espérance ;
J'ai peint, dans un endroit voisin,
Une poule du magazin,
Qui suit un coq de la finance.

BÉLISE.

Je vois tout cela d'ici.

DORIMENE.

De ce côté, j'ai mis cinq ou six jeunes gens qui se promenent en voyageurs.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Au lieu de canne, ils ont des gaules,
Qui montent jusqu'à leurs épaules ;
Leur menton touche à leur manchon :
L'un d'eux montre une tabatiere
Où l'on a peint en capuchon
Philis.

BÉLISE.

C'est la mode derniere.

DORIMENE.

Dans le fond de l'allée, vous voyez un peloton de Politiques de tout âge & de toutes figures.

Air : *Le long de-çà, le long de-là.*

Tout ce burlesque assemblage
Forme un cercle en s'amassant,
Et, du côté du treillage,
Va toujours en grossissant,
Le long de-çà, le long de-là,
Le long du passage,
Par-derriere & par-devant.

Air : *On dit que vous avez petit.*

Ils sont tous là,
Comme cela. (*bis.*)

BÉLISE.

A l'attitude où vous voilà,
Qui peut les mettre ?

DORIMENE.

C'est une lettre
De Guastella.

Enfin.

Air : *Le trot.*

J'ai mis, dans ce lieu-ci,
Des personnes sans nombre;
Qui vont chercher midi,
Lorsqu'il ne fait pas sombre.
L'heure approchant, vous les voyez soudain,
Le nez au vent, & la montre à la main,
Droit au cadran courir le trot,
L'entrepas, l'amble & même le galop.

BÉLISE.

Sur cette exposition, je ne puis douter de la bonté de l'ouvrage; vous serez reçue.

DORIMENE.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Apprenez-moi, je vous prie,
Quand arrivera mon tour.

BÉLISE.

C'est une affaire finie :
Je vous reçois, dès ce jour,
Dans notre Académie.

SCENE VII.

BÉLISE, DORANTE.

BÉLISE.

AH ! ah ! c'eſt mon frere.

DORANTE.

Bon jour, ma ſœur ; je vous avois promis de venir plutôt : mais cela m'a été abſolument impoſſible. Comment va notre Académie ?

BÉLISE.

Je viens de recevoir deux aggrégés qui feront honneur à notre ſociété.

DORANTE.

Il y en a encore deux, que j'ai vus là en paſſant.

BÉLISE

C'eſt vous que cet examen regarde. Il eſt juſte que le partage ſoit égal entre nous ; je vous laiſſe.

DORANTE.

Je vous en rendrai bon compte.

SCENE VIII.

DORANTE, ORPHISE.

DORANTE.

CETTE Dame me paroît une femme à réflexion.

ORPHISE.

Permettez-moi de supprimer les complimens, pour venir au fait.

Air : *J'aime mieux le Moine.*

Dans notre Langue il est une tournure
Que l'on ne connoît pas ;
L'expression souvent en est obscure,
Et met dans l'embarras ;
J'ai de ces tours connoissance parfaite :
J'en suis l'interprete,
Moi,
J'en suis l'interprete.

DORANTE.

Interprete du François ! Cela est nouveau : je n'aurois jamais cru que notre Langue eût besoin de commentaire. Quand on dit : parlez François ; cela est clair.

ORPHISE.

J'en conviens avec vous ; mais cela ne dé-

truit pas mon systême, & je vous soutiens que l'usage a introduit bien des façons de parler qui renferment un sens différent de celui qu'elles présentent ; vous l'allez voir.

DORANTE.

Je vous écoute avec attention.

ORPHISE.

Si vous priez un commis de vous expédier, il vous répondra d'un ton brusque :

Air : *Du pouvoir.*

Je ne le puis présentement,
Je n'ai pas un moment. (*bis.*)
Il vous dit, par ce compliment :
J'ai besoin d'un présent. (*bis.*)

DORANTE.

Effectivement, c'est le vrai sens de ses paroles.

ORPHISE.

Quand une Dame dit dans une compagnie : Madame une telle a le plus joli bras du monde ; cela ne veut-il pas dire, regardez le mien, il est encore plus beau ? Une soubrette à qui un amant demande l'heure de voir sa maitresse, lui répond froidement : je n'en sçais rien ; cela ne signifie-t-il pas, j'ai besoin d'une montre d'or pour vous indiquer cette heure-là ? Un marchand qui vous dit : je vous vends cela en conscience, n'est-ce pas comme s'il disoit : je

vous vends cela un peu cher : mais il faut que vous me dédommagiez des banqueroutes & non-valeurs ?

DORANTE.

Vous l'entendez à merveille.

ORPHISE.

Quand un jeune officier chante tendrement à une veuve qui est sur le retour :

Air : *Menuet de la Pupille.*

Ah ! que vos beaux yeux
Lancent de flamme !
Que, par eux, mon ame
Souffre un tourment rigoureux !
Je ne puis, sans vous, être heureux.
Non, ma chere,
Rien n'est plus sincere
Que mes feux :
Je borne, à vous plaire,
Tous mes vœux.

DORANTE.

Que veut-il dire par-là ?

ORPHISE.

J'ai besoin de fonds pour la campagne prochaine.

DORANTE.

Vos interprétations sont justes, & je crois que vous connoissez les finesses de la Langue.

ORPHISE.

J'ai encore un procès à lui faire sur les termes ; il est étonnant comme elle varie à cet égard : ce qu'on appelloit autrefois fourberie, est honoré aujourd'hui du titre de politique.

Air : *Je viens devant vous.*

La fierté s'appelle grandeur ;
L'air évaporé, gentillesse :
L'entêtement se nomme cœur,
On appelle esprit la finesse ;
Et l'art de prendre adroitement
Usurpe le nom de talent.

DORANTE.

Tout cela n'est que trop véritable.

ORPHISE.

C'est ce qui m'a fait naître l'idée d'un projet d'importance, & que vous approuverez, je crois.

DORANTE.

Quel est-il ?

ORPHISE.

De réformer le Dictionnaire.

DORANTE, *surpris.*

Réformer le Dictionnaire !

ORPHISE.

Dans une infinité d'articles où je trouve de l'erreur ; par exemple, à l'article de l'homme, il le définit animal raisonnable.

DORANTE.

Eh! bien?

Air : *Ne vous laissez jamais charmer.*

Cela ne me paroît pas mal ;
Qu'y trouvez-vous de condamnable?

ORPHISE.

Il suffit de mettre animal,
Il faut retrancher raisonnable.

Comment définit-il un amant?

DORANTE.

Un homme qui a des sentimens de tendresse pour une Dame ; qui la préfére à tout, & lui rend des soins assidus pour l'amour d'elle-même.

ORPHISE.

Dites-moi, de grace, si c'est-là un amant, si l'on en voit de ce caractere?

DORANTE.

Qu'est-ce donc, à votre avis?

ORPHISE.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

C'est un aimable trompeur,
Un agréable imposteur,
Etourdi, coquet,
Volage, indiscret,
D'une inconstance extrême,
Qui feignant d'aimer un objet,

N'aime

N'aime, au fond, que lui-même,
Lon, la,
N'aime, au fond, que lui-même.

Qu'est-ce qu'un Philosophe suivant le Dictionnaire?

DORANTE.

Un homme sage, qui se rend maître de ses passions.

ORPHISE.

Erreur : le philosophe ne ressemble point à cela.

Air : *Les voyelles anciennes.*

C'est un homme qui se croit fort,
Et qui n'a que de la foiblesse ;
Qui, pour un rien, prend feu d'abord ;
Dont la hauteur n'est que bassesse ;
Qui, dans sa vaine illusion,
Se croit aussi grand qu'un phantôme ;
Et dans la moindre occasion,
Devient plus petit qu'un atôme.

Quelle idée donne-t-on d'un ami?

DORANTE.

Celle d'un second nous-mêmes, qui se sacrifie à nos intérêts.

ORPHISE.

Abus : tout ce qui prend aujourd'hui cette qualité n'est qu'un flatteur,

Air : Adieu paniers, vendanges sont faites.

Qui nous endort par des fleurettes,
Tant que notre bourse fournit,
Et, quand tout est mangé, nous dit :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Cherchez l'article du tuteur, que trouvez-vous ?

DORANTE.

Un homme d'expérience, qui veille à la conservation des biens qui lui sont confiés.

ORPHISE.

Je ne reconnois point là le tuteur :

Air : Les Trembleurs d'Isis.

C'est un économe sage,
Dont la prudence ménage
Le produit d'un héritage,
Pour en pouvoir profiter :
Qui souvent à son pupille
Ne laissant ni croix ni pile,
De louis fait une pile,
Dont il jouit sans compter.

Quelle qualité votre Dictionnaire donne-t-il à un Procureur ?

DORANTE.

Celle de défenseur de nos droits, dans un procès.

ORPHISE.

En voici, je crois, une définition plus éxacte.

Air : *La blonde & la brune.*

C'est un homme en qui l'on rencontre
Beaucoup d'adresse & de micmac ;
Qui faisant par fois pour & contre,
Tire deux moûtures d'un sac :
Par lui mémoire, écrit, requête
Sont vainement multipliés ;
Il a le croissant sur la tête,
Et la probité sous les pieds.

DORANTE.

La peinture est vive, & vous ne les flattez pas.

ORPHISE.

Comment désigne-t-on un jeune Aréopagite ?

DORANTE.

Sous le titre d'un Candidat, qui par son assiduité aux audiences, apprend les loix & se forme à la Justice.

ORPHISE.

N'y en a-t-il point d'une autre espece ? Si j'en crois ce que l'on m'a dit,

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Il en est plus d'un qui, pour plaire,
Veut copier le mousquetaire ;
Qui, près d'Iris, vif & saillant,
Au bareau, sombre, atrabilaire,
Y vient réciter, en bâillant,
L'ouvrage de son sécretaire.

DORANTE.

Ceux qui vous ont dit cela, vous en ont imposé : ainsi, votre observation à cet égard est inutile.

ORPHISE.

Il y a quantité d'autres mots sur lesquels je pourrois vous proposer de pareilles questions : mais je ne vous en ferai plus qu'une. Dites-moi ce qui a été mis à l'article d'un endroit public qu'on nomme Caffé, & ce que ce terme signifie ?

DORANTE.

Il signifie un lieu bien décoré, où l'on va se délasser & se rafraîchir suivant les saisons.

ORPHISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, & je crois avoir rencontré plus juste : écoutez.

Air : Ce pâté qu'on apporte.

C'est un bureau d'adresse,
Où gens de toute espece
Souvent mettent la presse,
Sans y dépenser rien.
Ces gens criaillent, piaillent,
Braillent,
Argumentent, commentent,
Mentent,
Et dans leur entretien,
Parlent de tout, sans en parler bien.

DORANTE.

Je suis charmé de vos réflexions ; la plûpart sont fondées sur la vérité.

ORPHISE.

Puis-je me flatter que vous voudrez bien me recevoir dans vos assemblées ?

DORANTE.

Soyez sûre d'y tenir un des premiers rangs.

ORPHISE.

Je vais rédiger mon projet, & lui donner la forme nécessaire, pour vous être présenté.



SCENE IX.

DORANTE, UN DÉCLAMATEUR.

DORANTE.

CIEL ! quelle figure !

LE DÉCLAMATEUR.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Je cache un homme très ſçavant,
Sous cet habit modeſte ;
Je poſſede un art excellent,
Qu'aucun ne me conteſte.

DORANTE.

Quel eſt, Monſieur, votre talent ?

LE DÉCLAMATEUR.

C'eſt celui du beau geſte.

DORANTE.

Du beau geſte !

LE DÉCLAMATEUR.

Oui, & de la brillante déclamation dans le dramatique.

DORANTE.

Vous me paroiſſez tourné pour cela : dans quel genre excellez vous ?

LE DÉCLAMATEUR.

Air : De l'allumette.

Je m'acquitte de tout emploi,
Mieux que les plus fameux Comiques ;
Nous avons, le Phénix & moi,
La gloire de nous voir uniques.

DORANTE.

Monsieur le Phénix, votre visite me flatte infiniment ; mais il me semble que vous avancez beaucoup : nous avons ici quantité de maîtres qui pourroient vous le disputer.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est ce que je ne crains pas.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

Dangeville ne fit jamais
Le nigaud mieux que je le fais :
Duchemin connoit moins la Scene :
Mieux que Poisson, je fais Crispin ;
Les Amoureux, mieux que Dufresne ;
Et les Rois, mieux que Sarrazin.

DORANTE.

Sur ce pied-là vous avez raison de vous dire unique.

LE DÉCLAMATEUR.

Presque tous les Comédiens se sont formés

ſur des modeles : mais moi, je me ſuis fait un jeu tout neuf.

Air : *Sur les Terreaux.*

Tout parle, en moi,
Le langage de la Nature ;
Tout parle en moi.
Du vrai je ſuis toujours la loi.
Les yeux, la tête, la poſture,
Le ton, le geſte & la figure,
Tout parle en moi.

DORANTE.

Ce nouveau goût me paroit merveilleux : mais je vous avouerai franchement,

Air : *Dites oui.*

Qu'il paſſe mon intelligence,
Et je ne puis le concevoir,
Sans le voir.
Voulez vous bien, par complaiſance,
M'en faire entendre quelques traits ?

LE DÉCLAMATEUR.

Soit ; je vais
Déclamer en votre préſence.

DORANTE.

J'attends ce plaiſir très-impatiemment.

LE DÉCLAMATEUR.

Je vais vous réciter un morceau qu'un de mes amis à fait exprès pour mon début : il dé-

peint la mort d'un Général des Visigoths, qui, dans une bataille, voyant quelqu'un des siens prendre la fuite, veut les rappeller à leur devoir. (*Il déclame.*)

Il arrive au galop, par le bras les saisit,
Près de lui les retient....

DORANTE.

Doucement, Monsieur.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est le geste.

Près de lui les retient, tousse, crache & leur dit :
Fideles compagnons, qui, depuis plus d'un lustre,
N'avez jamais bronché dans la carriere illustre ;
Soldats, que faites-vous ? & qu'est-ce que je vois ?
Tout le vaste Univers est plein de vos exploits.
Du Nord jusqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Les grands & les petits les récitent encore.
Doù vient donc aujourd'hui que vous vous oubliez ?
Quand il faut attaquer, vous tremblez, vous pliez !
Qu'est devenu chez vous le desir de combattre ?
Vous avancez un pas, vous en reculez quatre ;
Et pour aller jouir d'un indigne repos,
Vous vous deshonorez jusqu'à tourner le dos !
Chassez, soldats, chassez une crainte servile :
Que le fer dans vos mains ne soit plus inutile.
Faites couler le sang de qui veut vous braver :
Vos lauriers sont tombés, il faut les relever.
Effacez un affront qui flétrit votre gloire.

Allons, marchons, courons, volons à la victoire.
A ces mots, il se tut; & dans le même instant,
Tout le camp l'applaudit par un bruit éclatant.
On entend mille vœux que dans l'air on envoye;
L'un trépigne d'ardeur, l'autre saute de joie:
Ceux-ci, d'un ton plus haut; ceux-là, d'un ton plus bas,
Tous marquent leur desir d'affronter le trépas.
Charmé du son flateur qui frappe ses oreilles,
Le vaillant général en conçoit des merveilles;
Par son ordre, déjà les fifres, les tambours
Font retentir au loin les antres les plus sourds;
Des soldats, par ce bruit, la troupe est ramassée;
Chacun d'eux au combat marche tête baissée;
Notre héros les voit, tous ses sens sont émus;
Il bouillonne, il frémit, il ne se connoit plus:
Ses cheveux hérissés rendent son air farouche.
La fureur dans les yeux, l'écume dans la bouche,
La rage dans le cœur & le sabre à la main,
Dans les rangs ennemis il se jette soudain;
Suivi de la terreur, guidé par la vaillance,
Partout, dans la mêlée, en aveugle il s'élance:
Il frappe à droite, à gauche, & de taille & d'estoc;

DORANTE.

Monsieur!

LE DÉCLAMATEUR.

Pour un coup en rend dix, & dans l'ardeur du choc,
Renversant & forçant tout ce qui se présente,
A terre il en étend lui seul plus de cinquante.

Que tes rigueurs, ô Sort, payent mal les grands cœurs!
Et qui pourroit ici ne pas verser des pleurs ?
L'ennemi qui ne peut vaincre un si fier courage,
L'attire adroitement dans un étroit passage.
Là, tandis qu'il s'apprête à frapper un grand coup,
Son pied glisse; il se voit assailli tout d'un coup :
On l'entoure; on le prend : il s'échappe; on l'arrête.
A la jambe, aux genoux, au corps & dans la tête,
Il est percé de coups, & malgré son effort,
Chancele, s'affoiblit, ferme l'œil, tombe mort.

DORANTE.

Par ma foi, voilà ce qui s'appelle du beau !

Air : *O reguingué.*

Vous déclamez parfaitement ;
Mais vous frappez trop rudement :
Et même encor dans ce moment,
Une douleur au bras me reste,

LE DÉCLAMATEUR.

Excusez, Monsieur ; c'est le geste.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la force de l'enthousiasme je ne me possede pas.

DORANTE.

Peste soit de l'enthousiasme ! (*A part.*) Tu vas me le payer, je t'en assure. (*Haut.*) Voilà qui est fait ; je ne veux point d'autre maître que vous : votre façon de déclamer m'enchante ; je veux être votre écolier.

LE DÉCLAMATEUR.

Oh! Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

DORANTE.

Je vais vous faire voir que j'ai pour cela toutes les dispositions possibles.

Air : *Quel plaisir d'aimer !*

Dès aujourd'hui, de ce système
Je prétends faire usage moi-même :
Vous l'avez fait voir dans le tragique ;
Je vais l'éprouver dans le comique.

Vous m'en direz votre sentiment.

LE DÉCLAMATEUR.

Avec bien du plaisir.

DORANTE.

Mon récit sera court : c'est une petite aventure bourgeoise. Ecoutez : hem, hem.

(Il déclame.)

Valere, l'autre jour, rencontra dans la rue
Un de ses bons amis : d'abord on se salue ;
On se serre les mains : comment vous portez-vous ?
Ils s'embrassent tous deux bras dessus, bras dessous ;
Le tabac est offert ; on en prend, on en donne.
Lors qu'avec son ami ce Valere raisonne,
Il passe un importun, qui le heurte un peu fort.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Valere, ſur ce ton, lui réplique d'abord :
L'autre de lui s'approche, & d'une main trop forte,
Lui fait ſentir un coup qu'en cet endroit il porte.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Valere de ce choc eſt preſque eſtropié ;
Que fait-il ? Un ſoufflet, ſuivi d'un coup de pied,
De vingt coups de baton ſent le préparatoire.
Notre homme les reçoit.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Ainſi finit l'hiſtoire.

LE DÉCLAMATEUR.

Mais, Monſieur, en vérité, cela paſſe le jeu.

DORANTE.

Que voulez-vous? Dans le fort de l'enthouſiaſme, on ne ſe connoit pas ; mais j'ai oublié une circonſtance dans mon récit, c'eſt que Valere, après avoir étrillé l'importun, le pria

civilement de se retirer : je crois que vous entendez ce que cela veut dire.

LE DÉCLAMATEUR.

Oh ! je vous entends de reste ; c'est-à-dire, que mes services vous sont inutiles.

DORANTE.

Vous devinez juste.

LE DÉCLAMATEUR.

Je suis fâché de n'être point de votre goût: mais je m'en console aisément ; je vais dans un pays, où l'on rendra justice à mon mérite.

Air : *La faridondaine.*

Au plus rigoureux spectateur
Je suis certain de plaire.

DORANTE.

Monsieur le gesticulateur,
Craignez un sort contraire.

LE DÉCLAMATEUR.

Là, je ferai bonne moisson,
La faridondaine, la faridondon.

DORANTE.

Comme vous l'avez faite ici,
Beribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

SCENE X. & derniere.

DORANTE, BÉLISE, LES NIECES, NERINE.

BÉLISE.

MON frere, je vous annonce l'arrivée de Monsieur Sautereau, qui vient faire exécuter le Ballet qu'il nous a promis pour sa réception.

M. SAUTEREAU.

Air : *Margot, sur la brune.*

Je suis vif, ingambe,
J'ai du feu dans la jambe ;
Je suis vif, ingambe :
Mes mouvements sont vrais.
Quelle finesse !
Quelle noblesse !
Quelle souplesse !
Vit-on jamais
Des pas mieux tournés & mieux faits ?

DORANTE.

A merveille, Monsieur, à merveille : nous allons donc voir de votre ouvrage.

M. SAUTEREAU.

Oui, Monſieur; j'ai tout préparé pour cela.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Mes danſeurs, ici près,
Sont tout prêts.
Ils brulent de paroître.
Quand vous l'ordonnerez,
Vous verrez
Si je ſuis un bon maître.

BÉLISE.

Allez les chercher, pour rendre le Divertiſſement complet : nous y ajoûterons les couplets que nous avons faits dernierement ſur un air nouveau.

M. SAUTEREAU.

Air : *Du Mai*; de la Comédie Italienne.

Vous que j'ai formés à la danſe,
Dans ces lieux venez en cadence,
Trémouſſez-vous, & allons gai,
Soyez preſtes,
Soyez leſtes,
Comme on l'eſt dans le mois de Mai.



DIVERTISSEMENT.

AIR.

JE chante, tour à tour,
Et Bacchus & l'Amour.
Dans la prairie,
Près de Silvie,
Je prends un ton touchant, & par de doux hélas !
J'exprime la langueur que causent ses appas ;
Mais à table, près de Grégoire,
Content du Dieu charmant qui préside au repas,
D'une éclatante voix je célebre sa gloire.
Je chante, tour à tour,
Et Bacchus & l'Amour.

VAUDEVILLE.

Air : *C'est ce qu'on ne voit guère.*

CHEZ les Sçavants, la suffisance ;
Chez les Chantres, l'intempérance ;
L'avidité, chez les Traitans ;
C'est ce que l'on voit en tout temps.

Le scrupule chez les Notaires,
Le courage chez les Auteurs,
La mémoire chez les Seigneurs;
C'est ce qu'on ne voit guerre.

✠

Qu'une ville que l'on veut prendre,
Soit encor longtems à se rendre,
Lorsqu'on est maître des fauxbourgs;
C'est ce que l'on voit tous les jours:
Mais que, dans l'Isle de Cythere,
Un Fort soit longtems défendu,
Quand le moindre poste est rendu;
C'est ce qu'on ne voit guere.

✠

Ce qu'un homme franc a dans l'ame,
Ce qu'un jeune amant sent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant;
C'est ce que l'on voit dans l'instant.
Ce qu'un Politique veut faire,
Ce qu'un sournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur;
C'est ce qu'on ne voit guere.

✠

Du sçavoir chez les ignorantes,
De l'esprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours;
C'est ce que l'on voit tous les jours.

Du secret chez les Mousquetaires,
De la pudeur chez un Abbé,
Chez les Pages de la bonté;
C'est ce qu'on ne voit gueres.

✠

Les regrets avec la Vieillesse,
Les erreurs avec la Jeunesse,
La Folie avec les Amours;
C'est ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires,
Les graces avec le sçavoir,
Le plaisir avec le devoir;
C'est ce qu'on ne voit gueres.

✠

De bons nez chez les parasites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Les bras longs chez les gens de Cour;
C'est ce que l'on voit chaque jour.
Des doigts courts chez des Commissaires,
Des mains gourdes chez les Sergents,
Chez les Clercs de mauvaises dents;
C'est ce qu'on ne voit gueres.

✠

Qu'un objet qui danse ou qui chante,
Fasse une figure brillante,
Moyennant un certain secours;
C'est ce que l'on voit tous les jours:

Mais qu'en ce métier l'on prospere,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très commun ;
C'est ce qu'on ne voit guere.

✕

Des forgeurs de piece nouvelle ;
Des gens qui s'usent la cervelle,
Pour trouver quelques traits pointus ;
C'est ce que l'on voit tant & plus.
Aux François, de nouveaux Molieres ;
A l'Opera, du vrai Lully ;
De l'Almanzine, en ce lieu-ci :
C'est ce qu'on ne voit gueres.

AUTRE.

Air : C'est un ouvrage.

FRONDER dans des couplets brillans,
Et par quelques refrains saillans,
L'inconstance de nos galans,
C'est un badinage ;
Parvenir à les corriger,
Les résoudre à ne plus changer,
Fixer leur cœur toujours leger,
C'est un ouvrage.

✕

Blâmer par quelque trait pointu,
De la fortune un Impromptu,
Dans quelque Sujet sans vertu
C'est un badinage.
Persuader un Parvenu,
Que son immense revenu,
Chez lui, sans mérite, est venu,
C'est un ouvrage.

✠

Pour prévenir de certain maux,
Perdre son tems en vains propos,
Nous étendre par de grands mots,
C'est un badinage.
Aller au fait sans nul débat,
Mieux qu'autrefois le peuple Rat,
Attacher le grelot au Chat,
C'est un ouvrage.

✠

Du mal d'amour guérir un cœur,
Des plaisirs le rendre vainqueur,
Quand l'âge affoiblit la vigueur,
C'est un badinage.
Pendant la brulante saison,
Des amorces d'un doux poison,
Faire triompher la raison,
C'est un ouvrage.

✠

Donner aux filles, aux garçons,
Des avis, de bonnes leçons,
Des conseils de toutes façons,
C'est un badinage.
Sur soi-même les appliquer,
Prêcher d'exemple & pratiquer
Le bien que l'on sçait indiquer,
C'est un ouvrage.

✠

Dans une Epigramme qui prend,
Plaire au Public en lui montrant
Son ridicule le plus grand,
C'est un badinage.
Guérir l'esprit du spectateur,
Faire sortir de leur erreur
Buveur, Joueur, Plaideur, Auteur,
C'est un ouvrage.



AUTRE.

Air : *Rien n'est si bon.*

UNE Agnès que l'on prend pour femme,
N'a point de malice dans l'ame ;
Elle ne contredit en rien ;
Voilà le bien :
Mais bien souvent c'est une buche,
Qui donne dans la moindre embuch
Sa bonté rend son cœur bannal ;
Voilà le mal.

Un amant délicat & tendre,
Les doux propos qu'il fait entendre,
Nous font chérir son entretien ;
Voilà le bien :
Mais souvent sa délicatesse
Fait qu'un rien l'offense & le blesse ;
Tout homme lui semble un rival ;
Voilà le mal.

Le bon vin, quand on se modere,
Procure un effet salutaire ;
De la santé c'est le soutien ;
Voilà le bien.
Si la raison n'est attentive,
D'encor en encor il arrive
Qu'un coup de trop nous est fatal ;
Voilà le mal.

Rien ne résiste à l'opulence :
L'Amour là cajole & l'encense ;
Vénus ne lui refuse rien ;
Voilà le bien :
Mais le peu de soin qu'il en coûte ,
Fait que bientôt on se dégoûte
D'un bonheur facile & vénal ;
Voilà le mal.

✕

Les bons rimeurs ont de la gloire ;
Leur renom brave l'onde noire :
Tout l'univers en parle bien ;
Voilà le bien :
Mais pour eux quel fâcheux déboire
Souvent, du Temple de Mémoire ,
Ils vont mourir à l'Hôpital ;
Voilà le mal.

Fin du second Volume.